

ALMANACH DU K.K.L. STRASBOURG 5778 / 2017 - 2018



ALMANACH DU K.K.L. קקיל
5778 STRASBOURG 2017-2018

La Boîte bleue du KKL



**“Apprendre
aux enfants
à donner
pour la terre
d’Israël!”**

KEREN KAYEMETH LEISRAEL
1a rue René Hirschler - 67000 Strasbourg
Tél. : 03 88 35 54 26
E-mail : kklstrasbourg@aliceadsl.fr

www.kkl.fr



Notre Musée imaginaire



Madame Laurence Fraenkel est professeur d'arts plastiques à l'Ecole Aquiba. Toute sa pédagogie consiste à éveiller et à encourager chez nos élèves l'intérêt pour les arts sous toutes leurs formes. Les réalisations faites, par eux tout au long de l'année scolaire ornent les murs de l'établissement et suscitent de nombreux commentaires. C'est là son premier talent.

Mais il y a également une face plus discrète de son activité. Laurence est une véritable artiste. Certains ont pu le constater lors de la journée « NosTalents.com » organisée au cours de l'hiver dernier !

Pour notre part, nous avons décidé de lui offrir la couverture de notre Almanach du KKL Strasbourg - Alsace en lui demandant, tout simplement, de nous confier l'un de ses tableaux, avec une seule contrainte, qu'il représente un arbre. C'est ce qu'elle a fait pour votre plus grand plaisir.

Elle rejoint ainsi la galerie des artistes, en tous genres, qui peuplent depuis des décennies notre musée imaginaire. Nous tenons ici à la remercier d'avoir accepté notre invitation - avec simplicité et gentillesse - et de nous faire ainsi partager sa vision de l'arbre qui est au cœur de l'action de KKL.



SOMMAIRE

Notre Musée Imaginaire	<i>Norbert Schwab</i>	1
Le mot du Président	<i>Norbert Schwab</i>	6
Message de Monsieur Frédéric Bierry Président du Conseil Départemental du Bas-Rhin		5
Chroniques israéliennes		
La synagogue Hourva	<i>Tiré du journal Adama</i>	16
L'originalité bigarrée mais apaisante du quartier de Bakaa-Talpiot à Jérusalem	<i>Tiré du journal Adama</i>	24
Quand le rêve devient réalité	<i>Monique Attali et Simone Benadiba</i>	8
Shalom Europa : les yeux grands ouverts sur Israël	<i>Nicole Berditchewsky</i>	21
Les suites des feux de forêt de la fin 2016	<i>Norbert Lipszyc</i>	22
La nouvelle scène gastronomique de Tel Aviv	<i>Emmanuel Schwab</i>	147
La Méditerranée un enjeu stratégique pour Israël	<i>Norbert Schwab</i>	94
L'agriculture israélienne en crise	<i>Philippe Velilla</i>	18
Souviens-toi		
En souvenir de Paul Lehmann 1930 – 1944	<i>Michel Rothé</i>	157
Art - Humour - Littérature		
Anna Ticho, la petite fille de Jérusalem	<i>Richard Aboaf</i>	63
Une poule blanche pour le rite expiatoire	<i>Doris Engel</i>	102
Hymne pour Jérusalem	<i>Alain Kahn</i>	11
Primo Levi, la référence occultée et la Résistance italienne : à propos du livre de Sergio Luzzatto <i>Partigia</i>	<i>Jean-Marc Dreyfus</i>	26
Souvenirs d'exil	<i>Laurent Macé</i>	139
Beth כ	<i>Laurent Macé</i>	139
La « vilaine » vache de maman	<i>Michel Rozenblum</i>	33
Ou les vicissitudes de la vie de paysan	<i>Astrud Ruff</i>	141
« Esto quod es » Ecrire, mais quoi ?	<i>Janine Strauss</i>	89
Eliza comme si vous y étiez !		

Etudes

Juifs, judaïté, judaïsme		
Peut-on rester juif sans pratiquer ?	<i>Dr Elie Botbol</i>	38
Regards sur la vieillesse	<i>Jacques Goetschel</i>	82
Symbolique de la vigne dans la Bible	<i>Dr Henri Hochner</i>	29

Portrait

Alphonse Lévy: sa vie, son œuvre	<i>Alain Kahn</i>	90
----------------------------------	-------------------	----

Histoire

« Heures comme Dieu en France » ?		
Trajectoires et perceptions des femmes Juives en France: fin des années 1930 – années 1940	<i>Delphine Barre</i>	78
Des baraques en ruines au centre européen des résistants de portes	<i>Valérie Sibony</i>	151
Les instituteurs et les rabbins alsaciens et lorrains à Nîmes du XIX ^{ème} au milieu du XX ^{ème} siècle. Un exemple d'échange culturel	<i>Georges Weill</i>	66

Juifs d'Alsace et de Lorraine

Louis Ratisbonne (1779-1855): banquier, président du consistoire, fondateur de l'Hospice Elisa et homme d'une grande générosité	<i>Jean Daltroff</i>	112
Pfaffenhoffen: naissance, vie et mort d'une Kehilla alsacienne	<i>Dr André-Marc Haarscher</i>	123
La liturgie synagogale aschkenaze en France et en Alsace du XVIII ^{ème} au XX ^{ème} siècle	<i>rabbin Claude Heymann</i>	53
En marge de l'exposition « Héritage inespéré » Les découvertes de Genizot: Une véritable aventure (Et des coups de chance !)	<i>Jean-Pierre Lambert</i>	106
La fresque aux dragons de la rue des charpentiers à Strasbourg	<i>Martine Weyl</i>	44
Renaissance du Patrimoine Juif du Bas-Rhin: se souvenir, transmettre et construire	<i>Valérie Sibony</i>	134

Judaïsme dans le monde

Recueillement à Riga	<i>Odette Lang</i>	97
Le Chana Haba'a Biroushalaim	<i>Dr Salomon Lévy</i>	13

Couverture	<i>Laurence Fraenckel</i>	
Calendrier	<i>Georges Weil</i>	162
Tarifs postaux		176
Répertoire des annonceurs		174
Sommaire		42

Pâtisserie
Kubler

29 avenue des Vosges
67000 STRASBOURG
Tél. 03 88 35 22 27

www.kubler.fr



Message de Monsieur Frédéric Bierry

*C'est avec un immense plaisir et un véritable honneur que j'accepte de par-
raîner l'Almanach du Keren Kayemeth
Leisraël de Strasbourg, pour cette
5778^{ème} année du calendrier hébraïque.*

Le judaïsme alsacien est un exemple à la fois particulier et significatif du judaïsme français, dont le caractère historiquement rural constitue l'originalité. La communauté juive alsacienne est aujourd'hui une mosaïque, qui rassemble les descendants du judaïsme alsacien vieux de plusieurs siècles et les juifs d'Afrique du nord arrivés plus récemment. Ensemble ils font vivre l'une des communautés israéliennes les plus dynamiques de France dans le cadre concordataire qu'est celui de l'Alsace-Moselle et auquel nous sommes attachés. Cette présence ancienne a contribué et contribue à l'identité de notre région et à la richesse de son dialogue inter-religieux. Je suis heureux d'apporter mon soutien à votre association centenaire. A travers son Almanach reconnu,

elle contribue à transmettre les témoignages de cette Histoire riche et de son précieux héritage.

Je tiens également à saluer l'action internationale du KKL, qui s'engage depuis plus d'un siècle en faveur du développement écologique en Israël. Cette terre dans le désert, où coulent le lait et le miel, demande aussi une culture soutenue. Les plus de 230 millions d'arbres plantés et 400 parcs et forêts aménagés témoignent d'une volonté inflexible : celle de rendre cette Terre promise aussi riche et fertile que Moïse la décrivit en son temps au peuple juif.

Pour conclure je souhaite une longue vie et beaucoup de succès au KKL et à tous ceux qui le font vivre et je tiens à souhaiter une belle année, faite de paix, d'amour, de bonheur et de sérénité, à chacune et chacun d'entre vous.

Frédéric Bierry,
Président du Conseil
Départemental du Bas-Rhin

rangement malin
rangement-malin.com

Toutes les Solutions Rangement pour votre Maison !

The advertisement features a colorful geometric border at the top. On the left is a white cube storage unit with several compartments. In the center is the 'rangement malin' logo, which consists of a pink cube icon and the text 'rangement malin' in black, with 'rangement-malin.com' written below it inside a pink circle. On the right is a metal rolling cart with five colorful drawers (red, orange, green, blue, and white) and a white base. At the bottom, the text 'Toutes les Solutions Rangement pour votre Maison !' is displayed.



Le mot du Président

Année après année une question revient, en Israël, avec les beaux jours, les pluies de l'hiver ont-elles été suffisantes? Encore une fois cette année - et pour la quatrième année consécutive - la réponse est négative. Durant la dernière saison des pluies les précipitations ont été à nouveau inférieures à 70% au niveau moyen annuel ce qui correspondant à une nouvelle année de sécheresse! Déjà au cours du mois de mai le niveau du Lac de Tibériade, la principale ressource d'eau douce du pays, a recommencé à baisser - ce qui est inhabituel si tôt dans l'année - et il a fallu interrompre le pompage dans le lac. L'approvisionnement en eau douce d'Israël est menacé.

Cette situation - encore exceptionnelle aujourd'hui - va devenir la norme dans les prochaines années avec le réchauffement climatique annoncé. Le Proche-Orient est l'une des régions du monde où cette évolution du climat sera la plus marquée. Les prévisions des climatologues parlent d'une aridité croissante de toute la région. Les années de sécheresse comme celles que connaît Israël actuellement deviendront habituelles d'ici quelques années.

Israël a déjà commencé à s'adapter à cette nouvelle réalité en développant de nouvelles ressources en eau. Cinq

usines de dessalement d'eau de mer situées le long de la côte méditerranéenne fournissent d'ores et déjà de l'eau douce à la plus grande partie de la population israélienne. Une sixième usine de désalinisation est prévue dans le nord du pays, près d'Akko, elle viendra compléter l'approvisionnement en eau douce et devrait même permettre de renflouer quelque peu le lac de Tibériade aujourd'hui dangereusement surexploité.

A plus long terme le projet de canal Mer rouge - Mer morte permettra non seulement d'apporter de l'eau pour sauver la Mer morte mais aussi de créer des usines de désalinisation qui fourniront de l'eau douce tant à Israël, qu'à la Jordanie et à l'Autorité palestinienne.

Dans l'attente de la réalisation de ces projets qui nécessiteront plusieurs années avant d'être effectif et il faut répondre immédiatement aux besoins de l'heure.

Le KKL est un des acteurs principaux qui aide à trouver des réponses immédiates pour garantir un accès à l'eau pour tous.

Au fil des ans le KKL est devenu l'un des principaux fournisseurs d'eau d'Israël. Il a construit des réservoirs pour recueillir et stocker les eaux des pluies hivernales mais surtout il récupère et traite les eaux usées des villes et villages. Ce sont aujourd'hui 280 réservoirs qui ont été

construits et qui fournissent 70 % de l'eau nécessaire aux agriculteurs pour irriguer leurs plantations.

En 2017, le KKL poursuit son action pour augmenter le taux de réutilisation des eaux usées et le faire passer de 85 % actuellement à 95 % des eaux usées grâce à de nouvelles techniques.

Ainsi, dans l'Arava, au nord d'Eilat, dans une des régions les plus arides d'Israël, le KKL va récupérer les eaux usées de six kibboutzim et fermes laitières. Une fois purifiées, ces eaux seront pompées dans le réservoir d'Elifaz pour être utilisées pour irriguer les terres de dix kibboutzim de la région.

De même des communautés bédouines du Néguev vont être rattachées aux réseaux permettant de recycler les

eaux usées ce qui permettra aussi de protéger l'environnement.

Le KKL veut également nettoyer et réhabiliter les rivières d'Israël pour en faire des zones de détente et de loisir pour les populations des grandes villes. C'est déjà le cas à Tel Aviv où le Yarkon, longtemps égout à ciel ouvert, est redevenu un lieu de vie et de détente pour les Telavivim.

C'est pour soutenir ces projets et bien d'autres, que nous nous activons année après année, afin de vous mobiliser, car c'est seulement grâce à votre soutien que nous pourrions financer ce type d'actions qui permettront de relever les défis du réchauffement climatique.

Norbert Schwab

**Joignez-vous à la
"Ligue Internationale de Planteurs" du KKL,
aux côtés des dizaines de milliers de visiteurs
qui ont cette année planté des arbustes
dans les centres de plantation du KKL
à travers tout le pays.**

**PLANTEZ UN ARBRE DE VOS
PROPRES MAINS EN ISRAËL ...
ET CRÉEZ UN LIEN QUI
POUSSERA
D'ANNÉE EN ANNÉE.**





Quand le rêve devient réalité



Faire découvrir Israël à nos élèves était un projet de longue date... C'est grâce au KKL qui a tout orchestré que ce magnifique séjour a pu être réalisé. Les enseignantes dynamiques des classes de CM nous livrent leurs aventures.

Une grande 1^{ère} à l'école Yehouda Halevi: les CM1/CM2 partent en classes de découvertes pour un voyage de 8 jours en Israël!

Quelle expérience merveilleuse! Que de souvenirs inoubliables! Que de beaux moments partagés!

Après un joyeux trajet matinal, notre périple a commencé par «le sentier de la salade» à Talmei Yossef en compagnie de notre guide, M. Ariel Assaf (un ancien Strasbourgeois!) qui

nous a charmés tout au long du séjour par ses explications et ses anecdotes passionnantes.

Les jours qui ont suivi nous ont menés à travers tout le sud d'Israël.

- une nuit magique autour d'un feu de camp à observer les étoiles et à dormir sous la tente dans un camp bédouin à Kfar Hanokdim.
- au lever du jour, une mémorable promenade à dos de dromadaire à travers tout le désert du Neguev.
- une ascension sous un soleil de plomb à Massada d'où nous avons admiré la Mer Morte.
- à Nitsana, l'écologie était au programme avec le tri et le recyclage de déchets.

- la découverte passionnante du site où se trouvaient la tente d'Avraham et le puits de Yaacov.

Une fois installés dans un hôtel tout confort à Jérusalem où d'excellents repas étaient servis, nous avons sillonné les environs en car pour jouer aux archéologues et ramper dans les tunnels de Kirbet Midras et dans les grottes du site antique de Bourgin.

Nous avons planté des amandiers et des chênes dans une forêt du KKL.

Chabbat, nous avons participé aux offices dans une synagogue et écouté un cours sur la paracha.

Nous nous sommes promenés dans Jérusalem jusqu'à la Knesset où notre guide nous a expliqué chaque symbole gravé sur la Menorah.

Motsé chabbat, soirée exceptionnelle: son et lumière sur les murs de la citadelle de David.

Le lendemain, nous sommes allés nous recueillir devant le Kotel où chacun a glissé, entre les murs, un papier avec un vœu.

Nous avons fini le séjour à Tel Aviv: musée Hertzfel, parc Ariel Sharon, achats de souvenirs au souk Hakarmel et une grande partie de foot sur la plage, les pieds dans la Mer Méditerranée!

Une dernière visite du musée de l'armée avant de reprendre le chemin du retour...

Ce voyage exceptionnel a été possible grâce au KKL agrémenté de notre guide Ariel si patient et sympathique, de l'aide bénévole de Mme Haehnel et d'Anaëlle, de la confiance que nous ont témoignée les parents et surtout grâce à la bonne humeur, l'intérêt et l'enthousiasme des enfants!

*Mmes Monique Attali
et Simone Benadiba*



LE PRESSING
SAVOIR FER VON ELSASS

**LE PREMIER PRESSING
QUI ACCEPTE AUSSI
LES TACHES ...
... ET LEUR LINGE**

www.lepressing.alsace
03 67 10 30 30 - hopla@lepressing.alsace

Retrouvez les Pressings von Elsass à Strasbourg

KRUTENAU 24 rue de Zurich	ROBERTSEAU 131 rue Boecklin	ORANGERIE 11 rue Geller	PETITE-FRANCE 37 rue Finkwiller	CENTRE 2 rue Sébastopol
-------------------------------------	---------------------------------------	-----------------------------------	---	-----------------------------------



librairies
KLEBER

*Lire et relire
avec la librairie Kléber*



Hymne pour Jérusalem

**« Si je t'oublie, Jérusalem, que ma main droite se dessèche !
Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens de toi,
Si je ne fais de Jérusalem le principal sujet de ma joie ! »** Psaume 137

Le cœur du peuple juif bat pour Jérusalem
C'est ce lieu que par-dessus tout il aime !
C'est là où le Créateur choisit de résider
C'est là où son temple a été édifié
C'est vers lui que chaque journée
Des millions de juifs sont tournés
Matin, midi et soir avec ferveur
Depuis des millénaires sans peur
Et appellent à sa reconstruction
Pour un retour tant attendu à Sion
Ils l'évoquent sincèrement tant de fois
Avant de dormir et après chaque repas.
Vers lui tous les lieux du culte de leur foi
Sont dirigés et s'imprègnent de son éclat.
Les tombes juives sont de même disposées
Pour que les âmes puissent bien s'y diriger.
Que Jérusalem, la sublime Cité
Ville de la Paix pour l'éternité
Demeure dans toute son authenticité
Ce joyau au service de l'humanité !

Alain Kahn



BOULANGERIE PÂTISSERIE HANAU

boulangerie.hanau@gmail.com

 Boulangerie Patisserie Hanau

— 11 AVENUE DES VOSGES - 67000 STRASBOURG —

(03 88 35 36 51

Lundi au Vendredi : 6h30 - 19h30
Samedi Fermé - Dimanche : 6h30 - 14h00

— 40, BD CLEMENCEAU - 67000 STRASBOURG —

(03 88 22 31 59

Lundi au Vendredi : 5h00 - 20h00
Samedi Fermé - Dimanche : 6h30 - 13h00



Le Chana Haba'a Biroushalaïm

A l'approche de Pessah je suis parfois interpellé pour entendre la même réflexion: «vous, vous êtes sorti 2 fois d'Egypte». Oui, c'est vrai. La sortie d'il y a 3000 ans, celle-là, je l'ai oubliée. Il faut que la Haggadah de Pessah me la raconte. L'autre sortie, celle que j'ai vécue, j'essaie de l'oublier. Les souvenirs n'appellent pas toujours la nostalgie au secours, mais les images de l'enfance ne s'effacent pas facilement. Elles sont là, présentes, entêtées, avec une netteté telle qu'elles donnent l'illusion d'être actuelles avec toute leur charge d'émotion, et parfois voilées par le temps qui s'écoule, comme une photo jaunie. En fait, je connais mieux mon entourage immédiat mais pas toute l'Égypte ou «sa» Communauté juive. Mon récit n'est donc que subjectif n'ayant aucune prétention à l'objectivité de l'historien chercheur.

Des Juifs ont habité l'Égypte depuis la haute antiquité et à l'époque des Pharaons, beaucoup d'entre eux formaient une armée de mercenaires habitant l'île Eléphantine située sur le Nil, ou plus tard habitant Alexandrie devenus plutôt hellénisés et bien intégrés dans la société avant que Trajan les en expulse. Philon d'Alexandrie en est un des exemples. En ce temps là, leur synagogue était tellement vaste, qu'il fallait que les bedeaux agitent des drapeaux pour que l'assistance réponde «Amen»!



Synagogue Eliahou Hanavi

Dans mon enfance, j'aimais imaginer que la grande et très belle synagogue était la légendaire synagogue d'Alexandrie. Elle porte toujours le nom d'Eliahou Hanabi». «Ma» synagogue à moi était plus moderne, plus modeste aussi; nous sommes nés la même année! J'y allais presque tous les jours, j'en connaissais le moindre recoin, contemplant non sans fierté les 2 ménoroth en bronze que mon père avait dessinées; j'aimais écouter les «drachot» qu'on y donnait; j'aimais voir et revoir les fidèles, ceux de tous les jours, ceux des fêtes.

Alexandrie comptait plusieurs synagogues, plus d'une quinzaine. La communauté possédait des écoles dont une professionnelle, des cercles de jeunesse, une colonie de vacances, un hôpital et un important patrimoine immobilier. D'autres écoles privées juives dont le Lycée de l'Union Juive pour l'Enseignement, rencontraient beaucoup de succès. Nous parlions indifféremment l'arabe ou le français, parfois l'italien ou d'autres langues. Certaines familles parlaient l'hébreu ou le yiddish. Elles habitaient l'Égypte depuis plusieurs générations; d'autres ne sont arrivées que depuis le 19^{ème}

siècle ou durant l'entre deux guerres. Je crois pouvoir dire sans risque de me tromper que toutes les nationalités étaient représentées mais au bout de la 2^{ème} génération, tout le monde était sépharade, même si une synagogue de rite ashkénaze signalait le caractère cosmopolite de cette communauté.

Les passages difficiles.

Tout n'était pas idyllique entre les Juifs et l'Égypte. Déjà, les Juifs, même au bout de décennies de résidence en Égypte, obtenaient difficilement la nationalité du pays. Cette attitude s'est encore durcie sous Nasser qui imposa des exigences rigoureuses non seulement à l'octroi de la nationalité mais aussi pour l'obtention de la carte de résident. Au début des années 40, le nazisme avait séduit beaucoup d'Égyptiens. Dans l'un de ses romans, Neguib Mahfouz, prix Nobel de littérature, justifie cette attitude par le rejet de l'occupation britannique. Les Juifs d'Égypte avaient connu à cette époque des moments d'angoisse; les armées de Rommel étaient à quelques dizaines de km d'Alexandrie et, j'en suis persuadé, nous devons notre survie à leur défaite. Les Italiens, alliés de l'Allemagne avaient préparé les drapeaux pour accueillir les troupes allemandes triomphantes et je pense que les Juifs auraient été une cible facile d'autant plus que la mention de leur religion figurait sur les passeports français ou italiens. Dès après la guerre, les plus perspicaces des Juifs d'Égypte avaient préparé leur départ vers ce qui allait bientôt devenir Israël ou d'autres pays. Après l'indépendance d'Israël, la défaite des armées arabes était ressentie comme une humiliation et des actes hostiles mêmes s'ils étaient isolés n'étaient pas rares. Des détachements militaires armés protégeaient nos synagogues, ce qui est un signe. Les conflits armés successifs avec Israël, le nationalisme fanatique du nasérisme avec l'exclusion des «étrangers» des gouvernances des grandes sociétés,

la montée en puissance à un certain moment des Frères musulmans, la lutte contre l'occupation britannique le long du canal de Suez ont été les ingrédients d'une xénophobie jusque là latente. Dans la charrette que la populace réservait aux Anglais, on mettait aussi les Juifs. Durant les manifestations monstres de soutien au régime en place, on entendait un appel à tuer l'Anglais et le Juif !

Le 26 octobre 1954, Nasser était à Alexandrie juché sur un véhicule militaire circulant à faible allure pour saluer la foule, à moins d'un mètre de l'endroit où je me trouvais. Quelques minutes plus tard, il devait s'adresser depuis le balcon du bâtiment de la Bourse tout proche à l'ensemble du monde arabo-musulman et à toutes les nations pour exiger le départ des troupes britanniques le long du canal de Suez et dénoncer l'asservissement arabe au sionisme et à l'impérialisme occidental. C'est alors qu'on tira sur lui 8 balles; il n'en reçut aucune mais eut la présence d'esprit et le génie d'en profiter immédiatement. Il harangua la foule en disant en substance que si on l'avait tué, on ferait de tout égyptien un Nasser, un combattant pour l'Égypte. La foule en transe s'est sentie galvanisée par ces paroles et le combat contre le Britannique et le Juif encore plus justifié. L'automne 1956 vit les biens des Juifs – et d'autres étrangers – mis sous séquestre ou simplement confisqués. Les ordres d'expulsion pleuvaient et des milliers de familles n'avaient que quelques jours pour partir avec une valise par personne et pas plus que l'équivalent d'une centaine d'Euros !

Une nouvelle page d'histoire...

L'antisémitisme populaire égyptien s'est-il éteint avec le traité de paix israélo-égyptien cosigné par Begin et Sadate en 1978? Certainement pas. Encore récemment, un journaliste égyptien interrogeait des passants au cours d'un micro trottoir. Il demandait:

« Connaissez-vous Laila Mourad ? » Les personnes âgées qui avaient connu cette chanteuse à la voix exceptionnelle et les connaisseurs de musique orientale répondaient avec un regard nostalgique que oui, c'était la chanteuse la plus célèbre de tous les temps. Quand le journaliste ajoutait : savez-vous qu'elle était juive ? Alors les figures se rembrunissaient, les gens s'éloignaient quand ils n'insultaient pas le journaliste.

Que reste-t-il aujourd'hui de cette présence plurimillénaire du judaïsme en Egypte ? Quelques rares synagogues encore entretenues, une centaine de personnes environ. L'ancienne présidente de cette communauté a eu, paraît-il, maille à partir avec la justice parce qu'elle voulait vendre un bien immobilier de la communauté. Elle s'appelait Carmen Weinstein. Magda Haroun lui a succédé en 2013.

Les Juifs d'Egypte ont une histoire qui dépasse le cadre d'une frontière géographique. A l'instar du célèbre Maïmonide,



Synagogue Eliahou Hazan

ils ont leurs intellectuels, des maîtres en Thora, des commerçants, des médecins, des politiciens, bref une classe d'hommes et de femmes qui ont fait un pays mais privés du droit d'en faire vraiment partie.

Sortir d'Egypte 2 fois ? Oui, et le soir de Pessah, dans les familles « égyptiennes », pendant le Seder, un baluchon portant des matsoth circulait. Chaque convive demandait à son voisin : d'où viens-tu ? d'Egypte. Où vas-tu ? A Jérusalem.

Le chanah Haba'a biroushalaïm !

Salomon Lévy

En toutes circonstances pensez K.K.L.

Au plaisir que vous aurez donné, s'ajoutera la satisfaction d'avoir contribué aux efforts d'Israël pour sa terre.

Télégrammes.....	3 €
Fleurs.....	8 €
Plantation d'un arbre.....	10 €

Commandes par téléphone : 03 88 35 54 26

E-mail : kklstrasbourg@aliceadsl.fr



La synagogue Hourva

Lorsque l'on se promène à Jérusalem et que l'on visite la synagogue Hourva, littéralement «ruine, destruction», on ne comprend pas ce nom étrange qui désigne un bâtiment flambant neuf, construit tout en hauteur.

Son intérieur, finement décoré de tons pastels et de discrets vitraux, est éclatant de lumière. Pourtant, cette synagogue est une rescapée. Témoin de l'histoire du peuple juif dans la région, le site sur lequel elle se trouve a vu l'édification de plusieurs synagogues avant elle. Située au cœur du quartier juif de Jérusalem, centre de la vie ashkénaze depuis le XIII^{ème} siècle, elle constitue le symbole du combat tenace de la communauté pour sa présence dans une Jérusalem longtemps dominée par des autorités hostiles.

Si une tradition fait remonter la première synagogue dans ce lieu au II^{ème} siècle après J.C. en l'associant à la personnalité du docteur de la Mishna, Yéhouda Hanassi, c'est surtout au tout début du XVIII^{ème} siècle, avec l'arrivée de Yéhouda Hahassid de Pologne et son groupe de fidèles, que le lieu prit de l'importance. L'augmentation de la présence ashkénaze à Jérusalem remit au goût du jour l'idée de reconstruire la synagogue, et ce malgré le contexte contraignant de la domination ottomane. En effet, les autorités exigeaient pour l'obtention de chaque autorisation de lourdes contributions. La petite communauté contracta un prêt à fort taux d'intérêt auprès de particuliers turcs. Accablée par les dettes, elle n'eut d'autre choix que de se tourner vers



la diaspora européenne pour demander de l'aide. Mais vingt ans plus tard, alors que la dette n'était toujours pas entièrement remboursée, les prêteurs perdirent patience et mirent le feu au bâtiment. L'expulsion de la ville des Ashkénazes est alors décrétée jusqu'au complet remboursement du prêt. Ainsi, pendant près de 90 ans: aucun ashkénaze ne put se rendre à Jérusalem. Le site se remplit d'échoppes, tandis que les restes de la synagogue tombèrent en ruine.

En 1815, avec l'arrivée à Jérusalem de Rabbi Menachem Mendel de Shklov et d'un groupe de disciples du Gaon de Vilna, les Peroushim, l'idée fut relancée de reconstruire la synagogue. Ils attribuèrent à ce projet une dimension kabbalistique: la restauration plus globale de la ville étant conçue comme une condition de la venue du Messie. Ils parvinrent à obtenir l'annulation des anciennes dettes par les autorités ottomanes, mais l'autorisation de construire une nouvelle synagogue leur fut refusée.

En 1831, l'annexion de Jérusalem par l'Egypte et son dirigeant Méhémet Ali fit renaître l'espoir de revoir une synagogue en ce lieu. En effet, encouragé par une délégation de dirigeants européens, guidé par la volonté de gagner les faveurs du Baron de Rothschild, qu'il voyait comme la clé du soutien de la France et de l'Autriche à son pays, il autorisa la reconstruction



d'habitations, mais pas celle de la synagogue. Les Peroushim ne s'en formalisèrent pas et entreprirent les travaux de restauration des décombres de la synagogue.

Les créanciers se réveillèrent, exigeant de ces nouveaux venus le règlement de la dette des précédents occupants avec lesquels pourtant ils n'avaient aucun lien familial. Les travaux se poursuivirent et malgré de violentes représailles arabes, une petite synagogue vit le jour en 1837 ainsi qu'une deuxième encore plus petite en 1854.

Par la suite, l'affaire s'internationalisa, le terrain étant passé sous la propriété d'un sujet britannique. Le consulat de la Grande-Bretagne à Jérusalem intervint auprès de son homologue à Constantinople, afin de soutenir le projet de reconstruction. La communauté de deux mille personnes avait réussi à recueillir les fonds indispensables auprès de la diaspora grâce à l'aide du philanthrope anglais Moïse Montefiore, qui réussit également à obtenir le feu vert des Turcs pour la création d'une nouvelle synagogue. Les travaux, qui s'étalèrent sur huit longues années jusqu'en 1864, suivirent les plans de l'architecture officielle de style néo-byzantin alors en vogue dans l'empire ottoman. Si elle fut nommée Beis Yaakov ou « maison de Jacob » en mémoire du père James (Yaakov) Rothschild, Hourva demeura, tel



un présage, le nom utilisé par les habitants du quartier. Elle devint pendant près d'un siècle le pôle principal de la vie spirituelle juive à Jérusalem et fut utilisée comme demeure des grands rabbins ashkénazes de Palestine et de Jérusalem.

C'est pendant la guerre d'Indépendance que son destin vacilla à nouveau puisqu'en mai 1948, elle fut une fois de plus détruite, la Légion arabe jordanienne alors aux prises avec la Haganah dans de violents combats, l'ayant fait exploser. La reconquête de Jérusalem en 1967 permit l'éclosion de nombreux plans de reconstruction dans le cadre de la réhabilitation du quartier juif, les débats allant bon train entre les partisans d'une reconstruction à l'identique dans le style ottoman, et ceux préférant regarder vers l'avenir et prônant une architecture moderne, à « l'israélienne » comme affirmation de la nouvelle identité de la ville. A défaut de parvenir à un consensus, une arche commémorative fut construite à sa place en 1977 en souvenir des quatre arches qui soutenaient le dôme initial.

Il fallut attendre l'an 2000 pour qu'une décision soit finalement prise en faveur du style néo-byzantin et que des plans au plus proche de la dernière synagogue ayant existé sur le lieu, soient établis et entérinés. Largement financés par des dons privés, les travaux entrepris en 2005, ralentis par de nombreuses contraintes techniques dues à son emplacement au cœur du quartier juif, arrivèrent à leur terme en 2010. La splendide synagogue trône à nouveau, signe du retour et de l'ancrage du peuple juif à Jérusalem, espérons-le pour encore très longtemps.

tiré du journal du KKL Adama



L'agriculture israélienne en crise

Vue de l'extérieur, l'agriculture israélienne conserve son image d'agriculture de pointe ayant réussi à faire fleurir le désert grâce à une utilisation massive de la technologie. Mais à l'intérieur du pays, l'agriculture israélienne fait figure d'un secteur en crise au sein d'une économie prospère. La productivité ne suffit plus à masquer les difficultés d'une agriculture désormais soumise à la concurrence internationale.

L'agriculture israélienne produisait encore en 2015 pour 30 milliards de shekels (environ 7 milliards d'euros), soit un peu plus de 1,7 % du PIB. 57 % de la production est d'origine végétale pour laquelle Israël a mis au point des technologies qui ont été ensuite exportées dans le monde entier : irrigation au goutte-à-goutte, invention de la tomate-cerise... Mais les productions animales ont également été développées sur la base d'un recours massif à la technologie, comme la production laitière, grâce à une sélection génétique rigoureuse (un croisement de vaches syriennes et hollandaises), une surveillance électronique de la santé des animaux, et des équipements assurant le bien-être animal (ventilation...).

Ce recours systématique à la technologie ne doit rien au hasard. Israël est un pays qui privilégie la recherche-développement à laquelle il consacre environ 4 % de son PIB, loin devant l'Union européenne (1,8 % en moyenne).

La haute technologie est le moteur de l'économie israélienne, et, logiquement, l'agriculture pratique une informatisation poussée de ses systèmes de production. Des laboratoires de recherche, au premier rang desquels se situe l'institut Volcani, ont acquis une réputation mondiale, notamment en matière de production sur des sols arides et d'irrigation. Car la nécessité d'économiser l'eau a longtemps constitué la première des préoccupations. Ce n'est plus le cas depuis quelques années, Israël ayant réussi à résoudre son problème de pénurie en recourant à trois moyens : la production d'eau grâce à cinq usines de désalinisation sur la côte méditerranéenne, les économies, et la récupération des eaux usées.

Plus qu'une activité économique

Mais l'agriculture israélienne en Israël est plus qu'une activité économique : avec le kibboutz et le mochav, elle a contribué à définir la géographie du pays. Plus encore, le travail de la terre était considéré comme la mise en œuvre concrète du sionisme. Cette activité traditionnelle affronte aujourd'hui une crise qui a plusieurs dimensions. La première est purement économique. Les agriculteurs affirment que le prix de l'eau, notamment, les handicape lourdement d'autant que les prix de vente que leur impose la grande distribution sont trop faibles. La seconde dimension de la crise est de nature politique : le gouvernement considérant que les produits agricoles

israéliens sont trop chers ouvre de plus en plus les marchés aux produits concurrents étrangers en abaissant les droits de douane et les restrictions quantitatives. La troisième dimension de cette crise est existentielle: la moyenne d'âge des agriculteurs israéliens est aujourd'hui de 63 ans, et la plupart d'entre eux n'ont pas de successeur. Ce qui conduisait l'auteur d'une vaste enquête sur la profession à titrer: «L'agriculture israélienne, la dernière génération»¹. Nombre d'observateurs partagent cette conviction selon laquelle bientôt plus personne ne voudra s'adonner à cette activité devenue peu rentable et que tous les produits alimentaires seront importés. En aval, le niveau élevé des prix des produits alimentaires est renforcé par le caractère très concentré de l'industrie agroalimentaire. Dix groupes contrôlent 55 % du marché. Le secteur des produits laitiers est particulièrement concentré avec Tnuva qui contrôle 50 % du marché et Strauss 14 %. La grande distribution est également très concentrée avec Supersol qui représente 40 % des ventes. La conséquence de cette situation - prix élevés à la production et forte concentration de la transformation et de la distribution - est lisible sur les étiquettes. Dans son dernier rapport sur Israël, l'OCDE note: «le coût de la vie [en Israël] est supérieur de 20 % à celui de l'Espagne et de 30 % à celui de la Corée, deux pays dont le PIB par habitant est comparable à celui d'Israël; les écarts de prix sont marqués par rapport à la moyenne de l'OCDE dans certains domaines, notamment l'alimentation». Et l'Organisation donne des exemples: en Israël, le lait coûte 37 % plus cher, et la viande bovine 73 % de plus qu'en Europe.

Une agriculture à l'abandon

La politique du gouvernement de baisse des protections douanières s'inscrit dans une tendance à long terme. Israël est lié à l'Union européenne,

son premier fournisseur en produits alimentaires, par un accord d'association qui prévoyait un calendrier de démantèlement des protections douanières plus lent pour les importations israéliennes, mais devant progressivement s'inscrire dans une perspective de libre-échange. De surcroît, Israël est membre de l'Organisation mondiale du commerce (OMC), et ses échanges agricoles sont également soumis aux «disciplines» de l'organisation internationale. En dépit de ce mouvement de libéralisation, l'agriculture israélienne reste protégée par des tarifs douaniers importants. Comme le notait l'OMC dans son examen des politiques commerciales de 2012: «La majeure partie de la «facture» du soutien agricole est payée par les consommateurs israéliens, qui auraient donc tout à gagner de l'ouverture du marché intérieur des produits alimentaires à la concurrence des importations»².

Ce qui frappe dans la crise actuelle de l'agriculture israélienne est l'absence de perspective: le gouvernement ne dessine pas de plan d'ensemble qui pourrait donner une idée de l'avenir du secteur. Il est vrai que le ministre actuel de l'agriculture, Ouri Ariel, figure du parti *Ha Baït Ha Yehudi*, semble se consacrer plus à l'expansion des colonies en Cisjordanie qu'à son portefeuille ministériel... Mais le mal est plus profond: les Israéliens ne croient plus en leur agriculture, alors que la situation géopolitique du pays justifierait un maintien de son indépendance alimentaire. Comme le faisait remarquer l'héritière de l'empire Strauss, dans un pays qui peut du jour au lendemain être coupé du monde du fait de la guerre, baser son approvisionnement sur les importations est risqué.

Philippe VELILLA

Dernier ouvrage paru: *Israël et ses conflits*, le Bord de l'eau, 2017

(1) Supplément de Haaretz, 30 décembre 2016

(2) Document WT/TPRS/272



Votre partenaire en immobilier d'entreprise

IMMOBILIER.COM

ACHAT, VENTE & GESTION
DE BIENS IMMOBILIERS D'ENTREPRISE

Grumbach Immobilier
1, quai Sturm 67000 Strasbourg
Tél. 03 88 39 52 10
contact@grumbach-immobilier.com
www.grumbach-immobilier.com

Gmonbox

Ranger, Stocker, Archiver... tout simplement !

Spécialiste du self-stockage,
Gmonbox met à votre disposition des box
et des accessoires pour ranger, stocker, archiver...
tout simplement !



Chez Gmonbox, c'est simple !

Flexible, sans préavis.



Chez Gmonbox, c'est selon vos besoins !

Superficie de votre box : de 1,5 m² à
200 m² au choix.



Chez Gmonbox, c'est sans limite !

Durée de stockage à la carte, sans limite
de temps.



Chez Gmonbox, c'est pratique !

Accès libre à votre box, 24h/24 - 7j/7
Chariots et tire-palettes en libre-service.



Chez Gmonbox, c'est économique !

Ni taxe, ni charge, ni impôt.
Seuls les jours utilisés sont dus.



Chez Gmonbox, c'est souple !

Aucun bail et préavis à donner.
Contrat de location simple et flexible.



Chez Gmonbox, c'est sécurisé !

Alarmes, caméras, digicodes, systèmes de
détection anti-incendie.



Chez Gmonbox, c'est professionnel !

nous réceptionnons vos marchandises.

03 88 20 20 00

32-34 rue des Tuileries - Souffelweyersheim

18 rue de l'Ardèche - Meinau

www.gmonbox.fr



Shalom Europa : les yeux grands ouverts sur Israël



En 2008 Israël fêtait ses 60 ans d'existence et à Strasbourg, quelques amoureux d'Israël et de cinéma décident de fêter cet anniversaire à leur manière: montrer Israël à travers son cinéma avec une devise "Israël on ne peut pas vous l'expliquer mais on peut vous le montrer".

Depuis cette date, Shalom Europa, le festival du cinéma de Strasbourg est devenu le festival du cinéma israélien d'Alsace avec la participation de nombreuses villes (Colmar, Mulhouse, Saverne, Obernai...) et s'inscrit comme un rendez vous incontournable dans le paysage culturel alsacien.

Chaque année, l'équipe de bénévoles du Festival relève le défi de choisir des films dans une production bouillonnante et décomplexée, des films qui plairont (ou pas), qui feront rire ou pleurer, ouvriront des débats mais jamais ne laisseront indifférents.

Pour le prix d'un billet de cinéma, le spectateur est embarqué pour

Shalom Europa 2017: 10^{ème} édition Shalom Europa: Pourquoi? Pour qui?

un voyage aux côtés des *Sumo*, des *Ushpizins**, des *Femmes du Balcon*, d'*Ewa*, de *Magic Men*, du *Marieur*, de *Mr Gaga* et des *Petits Héros...*

Venir à Shalom Europa ce n'est pas seulement aller au cinéma, c'est être curieux et « actif », s'interroger sur la société israélienne avec ses contradictions et sa créativité pour sublimer le réel, rencontrer des acteurs et des réalisateurs, vivre en Version Originale le temps d'un film dans une langue vivante et unique.

Monter un festival de cinéma israélien c'est promouvoir un cinéma de très grande qualité qui n'hésite pas à affronter les réalités multiples d'Israël, sa complexité historique passée, présente et future et s'engager aux côtés d'Israël.

Nicole Berditchewsky

www.shalomeuropa.eu

(*) invités pendant la fête de souccoth



Les suites des feux de forêt de la fin 2016

J'espérais commencer cette rubrique annuelle sur d'excellents vœux pour vous, nos lecteurs et soutiens fidèles et pour toute la planète. Suite au succès de la COP21 confirmé à la COP22, j'aurais voulu qu'il ne contienne que de bonnes nouvelles. L'actualité en a voulu autrement. La sécheresse qui règne aujourd'hui au Proche-Orient, où les effets du réchauffement climatique se font durement sentir, a été la cause principale du désastre des feux de forêts de l'année passée. Les dégâts sont encore bien plus étendus que ceux causés par le terrible feu du Carmel de 2010 qui avait tué 44 personnes. Fort heureusement, si les dégâts matériels sont plus étendus, il n'y a pas eu de pertes humaines. Israël a aussi pu constater l'amitié de nombreux peuples qui ont envoyé des moyens pour aider les pompiers israéliens à maîtriser ces incendies multiples, certains que l'on n'attendait pas. Les premiers furent les Grecs et l'armée chypriote, mais l'Égypte, la Turquie, la France, les USA, la Croatie, la Jordanie et même l'Autorité Palestinienne ont rapidement mis des moyens, aériens ou terrestres, à disposition des combattants du feu israéliens.

Le feu a ravagé Haïfa (près de 800 habitations détruites dans la ville), les collines de Jérusalem, la réserve naturelle du Mont Kfir, près du Mont Méron et bien d'autres villages, juifs et

arabes. Au total, c'est près de 15000 hectares qui ont ainsi été réduits en cendres.

Il faut maintenant tirer les leçons. L'ampleur de la tâche est gigantesque. Il faut planifier ce qu'on doit faire, favoriser la flore endémique et cesser surtout avec les plantations en monoculture d'arbres facilement inflammables, surtout dans des zones où le tourisme vert, la randonnée sont très pratiqués. Le KKL utilisera les compétences de la SPNI pour cela. Il apportera les moyens pour accompagner la réhabilitation des zones sous sa responsabilité, dirigée elle par les botanistes et urbanistes de la SPNI. Il faut rappeler aussi le rôle de surveillance assumé par la SPNI pour les forêts naturelles, le KKL ne surveillant que les forêts plantées. Cette surveillance permanente a permis de détecter vite de très nombreux incendies et d'en maîtriser certains avant qu'ils ne causent des tragédies.

Vu les conditions climatiques, la sécheresse depuis l'hiver précédent et les vents violents qui soufflaient, l'étendue des feux a été sans précédent. Causés d'abord par la maladresse ou la négligence, des pyromanes terroristes y ont vu là une opportunité de blesser les Israéliens dans ce qu'ils partagent de plus cher, leur amour de cette terre.

Une autre tâche attend Israël, c'est tirer toutes les leçons de ce qui vient de se

passer pour que plus jamais Israël ne soit dépendant de ses amis et voisins pour faire face au danger du feu. Il s'agit de préparer les moyens matériels, les plans d'action, et d'aménager les territoires en tenant compte du dérèglement climatique qui va continuer entraînant de longues périodes de sécheresse.

Certaines leçons que l'on croyait acquises, suite à l'incendie du Carmel, semblent avoir été très vite oubliées. Heureusement à cette époque, la réhabilitation des zones brûlées, des forêts naturelles surtout, donc pas sous la responsabilité du KKL, a été confiée à la SPNI qui a organisé une régénération naturelle à partir des réserves de graines dans le sol, d'espèces endémiques et donc la renaissance a été pérenne. La volonté du KKL de « replanter deux arbres pour chaque arbre brûlé » doit se faire dans le cadre naturel en tenant compte de la flore et de la faune locale.

Selon Alon Rothschild, le directeur de la biodiversité de la SPNI, membre du Comité national du plan directeur des forêts en Israël, **la réhabilitation des zones forestières doit être basée sur la capacité de croissance naturelle des zones affectées, sur la base des réserves de graines qui se trouvent dans les sols eux-mêmes, pas à partir de pousses apportées et plantées.** Cette croissance naturelle doit être accompagnée afin qu'elle soit saine et pérenne. Aucune plantation ne doit être décidée sans une évaluation écologique préalable de sa nécessité. Enfin, il faut à tout prix éviter les pins, qui ne sont pas des espèces indigènes et qui favorisent l'extension rapide du feu.

Je conclurai cet appel par la déclaration de la nouvelle présidente de la SPNI, Iris Hann, :

« *Merci à tous ceux qui ont apporté leur aide. Je veux d'abord leur dire qu'il y a un*

fort espoir pour des jours meilleurs. En tant qu'Israéliens, ces jours d'incendie ne seront pas oubliés. La tempête de feux de forêt a blessé des milliers d'entre nous et a causé des dommages énormes et eu un impact écologique dévastateur. Merci à tous ceux qui sont venu apporter leur aide à nos équipes, fortement mises à l'épreuve, et à ceux qui ont pris l'initiative d'aider les victimes ou de parcourir les zones naturelles pour détecter tout départ de feu.

Comme les zones touchées s'étendaient, le KKL et la SPNI ont fait leur possible pour préparer et réaliser les interventions destinées à protéger ceux mis en danger par le feu et prévenir tout ceux qui risquaient d'être menacés. Une cellule de crise a coordonné nos actions avec l'Autorité nationale d'urgence afin d'accueillir les personnes évacuées dans nos écoles de terrain et pour diffuser régulièrement un état de la situation. Les volontaires et véhicules tout-terrain sont intervenus partout où le Service national des Réserves naturelles et Parcs nationaux le demandait. Nous espérons reprendre le cours normal des choses rapidement.

Il faut maintenant regarder les choses d'une perspective plus large. Bien des questions se posent, sur la contribution humaine au réchauffement climatique, la résilience sociale, l'aménagement des territoires et la préservation de la nature, et sur l'impact de toutes ces questions sur nos comportements individuels et collectifs.

Merci à tous ceux qui ont apporté leur aide, et une semaine plus calme pour nous tous».



L'originalité bigarrée mais apaisante du quartier de Bakaa-Talpiot à Jérusalem

Situé dans la partie-sud de Jérusalem et s'étalant sur les nombreuses petites rues parallèles ou perpendiculaires aux boulevards de Hébron et de Bethléem qui lui confèrent un irrésistible cadre de détente, ce quartier très vert, paisible et ouvert est doté d'une population étonnamment variée: en effet, il comporte tout d'abord des familles de résidents venus d'Irak, d'Iran, du Maroc et d'Europe centrale dans les années 1950, mais aussi de nombreux anciens et plus récents émigrants américains mais aussi francophones ayant fait leur alya en Israël depuis la fin des années 1970. A tel point qu'on y entend autant parler l'hébreu que l'anglais et le français...

Sans cesse en train d'être rénové, ce double quartier résidentiel, qui englobe aussi le secteur de Talpiot, est délimité à l'ouest par l'avenue Emek Réfaïm - cette artère pleine de restaurants, de cafés et de petites boutiques rattachées à la Mochava-Germanit -, ainsi qu'à l'est par le Derekh Bethléhem, où pubs avec terrasses ou jardins et petits magasins de mode se sont beaucoup aussi implantés ces dernières années. Sa limite sud est constituée par les vergers et les installations rénovées du kibboutz-hôtel de Ramat-Rahel (qui font face au nouveau quartier plus distant de Har-Homa, pendant que son extrémité-nord n'est autre que la Promenade Haas (Tayélet) surplombant magistralement le village d'Abou-Tor avec plus au loin, une vue panoramique très élargie sur toute la Vieille Ville de Jérusalem et sur la partie-ouest de la capitale.

Bakaa-Talpiot jouxte aussi la zone - encore plus recherchée au plan immobilier - de Arnona, du haut de laquelle les habitants



La maison de Bethléem à Bakaa.

peuvent voir quand le ciel est dégagé, depuis leurs balcons ou leurs terrasses, certaines parties de la mer Morte située 1200 mètres plus bas... ainsi que les monts jordaniens de Moav se dressant de l'autre côté de la frontière du Jourdain et où la Bible hébraïque a bien pris le soin de préciser que Moshé, le libérateur du peuple hébreu de l'Égypte pharaonique, était enterré dans un lieu « secret »...

Deux «sous-quartiers» à l'histoire mouvementée, mais assez différente

Avant 1948, la plupart des somptueuses maisons maures de type ancien de Bakaa (avec fenêtres et portes en voûte, avancées en colonnades, patios et cours intérieurs dotés de bassins d'eau) abritaient avant 1948 les familles de riches commerçants et propriétaires terriens arabes de la région, tout en constituant aussi les résidences secondaires de certains grands bourgeois de l'élite jordannienne. Or, ce sont ces mêmes mini-palais saisis au début 1949 par l'État d'Israël naissant puis remis en gestion à l'Agence juive, qui seront



The Little House à Bakaa (1930)

scindés - pour chacun d'eux - en plusieurs mini-appartements distribués dès le début des années 1950 aux familles nombreuses venant d'Irak, d'Iran puis du Maroc.

Quant au sous-quartier de Talpiot (un lieu lui aussi cité dans la Bible pour ses jardins et ses abondants vergers, notamment dans le *Cantique des Cantiques*), il a été fondé en 1922 par des Juifs européens arrivés en Israël et qui en ont édifié les premières bâtisses.

Mais ce quartier ne fut pas très longtemps habité : ainsi, les premiers résidents juifs de Talpiot durent-ils être évacués d'urgence de leurs maisons lors des sanglantes émeutes arabes de 1929, pour ne pouvoir y revenir que quelques années plus tard. D'autant qu'après ces émeutes, ce quartier était alors assez bien protégé et connu comme relativement sûr, notamment du fait de la présence de la base militaire britannique d'Allenby, le plus important camp militaire anglais de Palestine.

En mai 1948, à l'expiration du Mandat britannique, la Haganah lance l'Opération Kilshon qui consiste à renforcer les points de défense de Jérusalem contre les attaques des légions arabes. Capturée par la Haganah, cette base militaire de Talpiot devient l'un des points stratégiques permettant la réussite de cette opération. Ce qui transforme alors Talpiot en quartier frontalier jouxtant le tracé de la ligne séparant Israël de la Jordanie. Une situation qui se poursuivra jusqu'en juin 1967 lorsque Tsahal va conquérir tous les quartiers et zones alentours lors de la fameuse Guerre des Six-Jours.

Cette victoire militaire israélienne permettra de repousser la frontière 30 km plus à l'est et, ce faisant, de ramener calme et sérénité

à Bakaa comme à Talpiot sur les rues desquelles la Légion arabe jordannienne - alors positionnée à peine à quelques centaines de mètres de là - aimait tirer sans raison des obus malheureusement souvent meurtriers... Ce que l'écrivain Shmuel Yossef Agnon, le célèbre Prix Nobel israélien de Littérature qui s'était installé en 1924 dans le haut de la zone d'Arnona a, lui-même, plusieurs fois décrit dans ses essais et nouvelles (sa maison existe toujours et a été transformée en musée).

Après juin 1967, Israël aménage une zone industrielle dans la partie sud-ouest du quartier de Talpiot, afin d'y accueillir d'ailleurs de nombreuses entreprises et commerces précédemment implantés dans le quartier de la Mamilla - lequel devient quant à lui plutôt touristique. La construction de deux nouveaux quartiers populaires d'habitation est parallèlement lancée au début des années 1970 sur les deux grandes collines contrôlées par l'ONU avant 1967 : Arnon a et Arnon-Hanatsiv.

Le vrai plaisir de vivre à Bakaa-Talpiot...

Contrairement à certains autres quartiers bien plus « homogènes » de Jérusalem dotés de barrières aussi bien mentales que physiques et très réelles, Bakaa-Talpiot a la particularité de regrouper plusieurs types de populations cohabitant tranquillement ensemble sans le moindre incident : religieux et laïc, traditionnalistes et sionistes pratiquants, jeunes couples, célibataires, retraités et familles nombreuses, immigrants d'anciennes ou de récentes dates originaires de France, de Belgique ou d'Amérique et d'Angleterre...

Un « savoir-vivre ensemble » qui fait de ce quartier - où tout est tranquillement accessible à pied - un microcosme enfin apaisé de la grande mosaïque israélienne, en conférant ainsi à cette partie de Jérusalem une véritable harmonie. Laquelle s'accorde si bien à la tranquillité des après-midis parfois ensommeillés du dédale de tous ses jardins où poussent, dans des senteurs enivrantes, citronniers, figuiers, orangers, grenadiers et arbres de Jasmin et de Judée.

Richard Darmon tiré du journal du KKL Adama



Primo Levi, la référence occultée et la Résistance italienne : à propos du livre de Sergio Luzzatto *Partigia*

L'écrivain Primo Levi ne cesse d'agiter la conscience italienne; sa place dans la mémoire de la Deuxième Guerre mondiale demeure incontournable, et ce d'autant plus que la mémoire de la Résistance italienne a subi de terribles coups de boutoir depuis les années 1980. Cette mémoire servait de ciment à une République italienne bien compliquée et fragile, tiraillée entre un parti communiste dominant, une démocratie chrétienne aux affaires, entre la mafia et le Vatican. Le livre de Sergio Luzzatto, publié en italien en 2013 et traduit par Gallimard en 2016, a reçu un accueil très écartelé entre des recensions admiratives et des critiques très violentes. Or, le livre vient complexifier une politique de la mémoire déjà bien labyrinthique, par son inventivité dans la narration et ses passionnantes trouvailles archivistiques. Ajoutons que Sergio Luzzatto, qui est d'origine juive, est une figure publique incontournable de la scène intellectuelle italienne, éditorialiste dans plusieurs grands quotidiens.

Sergio Luzzatto, qui enseigne à l'Université de Turin, est un 'fan' de Primo Levi. Il écrit : « Je sais exactement où j'étais quand la nouvelle de sa mort me parvint, en fin de matinée, un jour d'avril 1987 : à Paris, devant la gare de Lyon, doctorant de vingt-quatre ans, à peine descendu de la couchette d'un train 'Palatino' ou d'un 'Napoli Express'. Je me souviens de la surprise, de l'étourdissement, de la conscience que rien ne serait plus comme avant dans la mémoire de notre XX^{ème} siècle, et je me souviens du sentiment tout de suite clair, douloureux, lancinant d'un vide qu'il serait

à jamais impossible de combler ». (p. 18). Primo Levi donc, mais, enfant, Luzzatto entendait sa mère lui lire les récits héroïques des résistants italiens contre les fascistes et les occupants allemands.

« Partigia », c'est le diminutif en italien de Partigiano, le partisan, ces résistants qui se sont organisés à partir d'août 1943, la chute de Mussolini et l'invasion du nord de l'Italie par la Wehrmacht. Ils furent autant des antifascistes militants que des combattants contre l'occupation étrangère. On sait que Primo Levi a été brièvement l'un d'eux et aussi qu'il ne considéra jamais cet épisode comme très glorieux : la petite troupe réunie de bric et de broc fut arrêtée lors du premier combat. Or, traiter de la Résistance de Primo Levi, qui est considéré aujourd'hui comme l'une des plus grandes consciences parmi les survivants d'Auschwitz, c'est soulever de très nombreuses questions, et en particulier celle des rapports entre la mémoire résistante et la mémoire de la Shoah.

Primo Levi s'est peu exprimé sur cette période d'avant son arrestation, sinon pour dire qu'elle fut difficile. Elle n'est vue aujourd'hui par les spécialistes de l'œuvre de Levi qu'à peine plus qu'une période vide ou presque ; de fait comme un prélude à la déportation vers Auschwitz, puis Monowitz, la « grande aventure » dans la vie de l'écrivain-chimiste. Primo Levi était monté vers le col de Joux dans le Val d'Aoste (rappelons-le, région frontalière de la France et francophone) avec sa mère Ester (Rina) et sa sœur Anna Maria, fuyant les rafles. Le père,

Cesare, était décédé l'année précédente. Ils s'installèrent à la modeste auberge Ristora, la seule du hameau de Amay, situé bien plus haut que l'agglomération principale de Saint-Vincent. La famille n'y séjourna que quelques jours. Les deux femmes redescendirent dans la plaine, où elles survécurent dans une semi-clandestinité, loin de Turin, leur ville d'origine. Primo Levi rejoignit un petit groupe de partisans, qui s'organisa avec peine, fusionna avec un groupe de Partigiani voisins, et fut dénoncé – il y avait un traître parmi eux. Tous ces hommes et femmes furent arrêtés avant l'aube de neige du 13 décembre 1943. Les trois Juifs du groupe furent reconnus comme tels et déportés à Auschwitz. En plus de Primo Levi, il y avait deux femmes juives, Luciana Nissim et Vanda. Luciana revint d'Auschwitz, devint une pédiatre et psychanalyste connue en Italie, dans la lignée de Melanie Klein, et écrivit un important livre de mémoires, publié dès 1946, avant même celui de Primo Levi; livre qui est pourtant beaucoup moins lu que *Si c'est un homme*¹. Tout cela est déjà suffisamment important pour justifier un livre.

Or, il y a plus: Primo Levi a raconté brièvement, en dix lignes exactement, un épisode fort troublant qui s'est déroulé lors de ces mois passés à l'isolement, en altitude, avec son groupe de partisans. Il y a eu des suspicions de trahison, on identifia deux traîtres à l'intérieur du groupe, et ils furent exécutés de façon sommaire, «à la soviétique», là-haut, dans la montagne. Un sentiment de honte pour Levi qui, avec les scrupules moraux qui le caractérisent, a tenu à briser le silence sur cet événement. Il le fit certes bien tard, dans l'un des chapitres de son livre *Le système périodique* (un livre magnifique, il faut le signaler par ailleurs). Le livre fut publié en 1970 seulement. Les dix lignes de «confession» passèrent inaperçues. Les deux condamnés étaient innocents, gamins un peu trop indisciplinés pour un groupe de partisans dont la discipline restait à construire.

Pourtant, dans cette histoire, il y avait un vrai traître, Cagni, vrai fasciste, exécuteur de basses-œuvres, aventurier

qui avait le goût du risque. Alors que le lecteur, qui découvre une histoire fine une microstoria à l'italienne d'un petit bout de montagne au décor sublime, s'attend à des révélations sur l'exécution sommaire, il est transporté dans un labyrinthe complexe, la vraie complexité de l'histoire. Sergio Luzzatto lui fait rencontrer de vrais héros de la Résistance, aujourd'hui en chaise roulante; mais aussi le préfet fasciste nommé par la République de Salò – celle instaurée après qu'Hitler ait fait libérer Mussolini dans une opération spectaculaire – qui poursuit la chasse aux Juifs jusqu'à la tardive libération du nord de l'Italie, en mai 1945 seulement. Le lecteur suit cela avec fascination, parfois au risque de se perdre dans les détails et les méandres de destins compliqués.

Mais c'est Cagni, le traître, qui est suivi, son arrestation, son difficile jugement par des tribunaux de partisans, le témoignage de Primo Levi à son procès – un samedi, insiste curieusement Luzzatto, alors qu'on sait combien Levi était un Juif peu pratiquant. Cagni fut rapidement libéré et on perd sa trace: l'auteur avoue avoir voulu conserver ici une part de mystère, avoir arrêté sa recherche sur ce qu'il devint après les années 1950, peut-être porte-flingue d'un réseau d'extrême-droite, ou de la CIA, ou de la mafia. Le lecteur ne saura pas.

Le livre se lit comme un traité moral sur la difficulté de la justice, comme une page de l'histoire de la Libération en Italie, aussi complexe que celle de la France. Il y a des qualités littéraires certaines sous la plume de l'historien italien, historien qui nourrit d'ailleurs chaque chapitre de sa parfaite connaissance des grands textes des lettres italiennes de l'après-guerre. Il entend, et réussit, à redonner vie à une histoire non pas en noir et blanc mais qui «a la vérité vraie des dégradés».

Jean-Marc Dreyfus

Sergio Luzzatto, *Partigia. Primo Levi, la Résistance et la mémoire*, Paris, Gallimard, nrf essais, 2016.

(1) Luciana Nissim Momigliano, *Ricordi de la casa dei morti*, 1947. Le livre fut republié en 2000 seulement.



ORGANISATEUR
de **VOYAGES & d'ÉVÈNEMENTS**
à TRAVERS le MONDE

AUDREY PERI

06 27 63 05 48

audrey@my-travels.eu

VOYAGE SUR MESURE // VOYAGE DE GROUPE
// BILLETTERIE // MY TRAV'ELS À VOTRE ÉCOUTE !



Symbolique de la vigne dans la Bible

L'hébreu biblique est particulièrement riche en termes pour désigner la vigne et ce qui en dépend. La bible mentionne des centaines de fois le terme *gefen* גפן «vigne», *kerem* כרם «vignoble», *anavim* ענב'ים «raisins», *yayin* יין «vin», *tiros* תירוש «moût, vin nouveau», *shékhar* שכר «liqueur enivrante», *hémâr* המר «vin», *tsimujim* צמוקים «raisins secs», *sôreq* שרק «cep, pied de vigne¹». La vigne c'est le destin du peuple d'Israël et l'adage «chacun sous sa vigne et chacun sous son figuier» (1 R 5, 5; Mi 4, 4, cf. 2 R 18, 31; Zach 3, 10) représente une métaphore d'une vie de sécurité, d'abondance, de tranquillité et de paix.

La vigne est présente dans la Bible dès le livre de la Genèse. On la trouve de façon explicite dans le récit de Noé (nous y reviendrons en détail). Dans la tradition exégétique orale, le raisin est déjà au cœur de la première faute, lorsque Eve a mangé de l'arbre interdit comme le fait remarquer le Midrash. En sortant de son arche, Noé s'empresse de planter une vigne comme pour fêter la fin du Déluge (Gn 9, 20). La vigne est le thème du rêve du grand échanson de Pharaon. (Gn 40, 9-11).

La reine Jézabel s'empare de la vigne que possédait Nabot (1 R 21), qui ne voulait pas s'en défaire parce que c'était l'héritage de ses pères (idem v 3). Après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Nevouzardan distribue des champs et des

vignes à Juda (Jr 39, 10). Les prophètes promettent le retour dans le pays, où l'on plantera des vignes (Ez 28, 25-26; Os 14,8; Am 9, 14; Joël 2. 22-25) symboles de prospérité et de paix. Israël est la vigne de Dieu (Ps 80). Dans le Cantique des Cantiques la vigne représente la Bien-Aimée, c'est-à-dire le peuple d'Israël².

La vigne dans le royaume du roi Salomon est très répandue, elle est signe de bénédiction, mais cette plante exige beaucoup de soin. Sa qualité est le reflet de son propriétaire. Lorsque la vigne est prospère, c'est l'abondance, si elle est dévastée, c'est au contraire la misère. La vigne devient un élément de comparaison pour évoquer les relations entre Israël et son Dieu; quand ces relations sont bonnes la vigne est florissante et prospère. Lorsque les relations sont mauvaises, la vigne est dévastée et misérable. Dans le paysage d'Israël, la vigne est présente partout, ce qui fait que parfois elle symbolise et caractérise le pays lui-même³. L'image de la

(1) La gématria, valeur numérique des lettres qui composent le mot *soreq* שרק correspond aux commandements d'Israël puisque *sin* (ש) correspond à 300, *waw* (ו) à 6, *resh* (ר) à 200 et *qouph* (ק) à 100, dont le total est égal à 606. En y ajoutant les 7 lois noachiques on obtient la valeur de 613 qui correspond aux nombres de *mitzwot* (commandements religieux) auxquels l'Israélite est soumis.

(2) Dans ce chant d'amour du bien-aimé et de sa bien-aimée, les comparaisons poétiques empruntées à la nature, telles les fleurs parfumées, les vignes qui bourgeonnent, la colombe sont fréquentes (C d C 6.11).

(3) Quelquefois le figuier et l'olivier servent également à caractériser le pays d'Israël lui-même, c'est une métonymie.

vigne et du vigneron se retrouve dans la littérature prophétique chez Isaïe (3. 14 - 27,2), chez Ézéchiël (17, 7), Osée (9, 10) et dans les Psaumes (80,9) et aussi dans la littérature sapientielle (Job, Proverbes, Psaumes). La vigne est une plante importante dans l'agriculture du pays d'Israël, elle est très répandue dans le pays, tant en montagne qu'en plaine. Elle nécessite un entretien permanent et important, des soins méticuleux prenant des années avant qu'elle ne produise des fruits. Sans doute est-ce une des raisons évidentes pour lesquelles elle est si souvent utilisée comme métaphore. L'exemple de la vigne nous donne le cycle entier des douze étapes de soins qui lui sont nécessaires pour se développer et prospérer. Dans le célèbre « chant de la vigne » (Is 5, 1-7) il y a deux groupes de travaux qui se complètent les uns et les autres: le premier groupe consiste à préparer le terrain inculte et sauvage, le deuxième indique tous les obstacles et négligences qui seraient responsables d'une récolte décevante. Tout d'abord les travaux pour préparer le terrain, l'arrachage des épines et des ronces, un bêchage en profondeur, un épierage, un sarclage, la construction d'une cloison de pierres, l'élaboration d'une haie de ronces et d'épines pour empêcher les bêtes et les animaux de s'en approcher et de l'endommager, la mise en terre d'un plant de grande qualité qui va pouvoir donner des raisins capables de produire le meilleur des vins rouges.

Il faut procéder à l'arrosage et à l'irrigation de la plantation, à l'élagage en hiver pour éliminer les branches superflues, au creusement d'une cuve pour entreposer les raisins lors de la vendange et de la cueillette. Par manque d'eau et de soins le résultat sera catastrophique et ce seront des *beouchim* (בֹּאשִׁים) (des raisins malades) que l'on récoltera. Dans le « chant de la vigne » (Is 5, 1-5), il est question d'une plan-

tation de montagne arrosée par des réserves d'eau conservées dans des puits. La vigne plantée à proximité de la présence d'eau réussit particulièrement bien. Toutes ces différentes étapes sont exposées avec une économie de mots évitant toute redite.

Mais le symbolisme de la vigne est éminemment plus que cela. Une bonne épouse est par exemple pour son mari comme une vigne féconde (Ps 128,3: 1 R 21, 1 et ss). La vigne est un des biens les plus précieux de l'homme, elle est aussi un symbole très important parce qu'elle permet de produire, notamment le vin – symbole de la connaissance – (Noé est le premier qui a planté la vigne comme pour marquer le recommencement d'un cycle nouveau). Chez les Grecs le vin appartient au dieu Dionysos, associé à la connaissance des mystères de la vie et de la mort.

Chez les Romains c'est Bacchus le dieu du vin. La légende lui attribue la diffusion du vin en Europe, en Asie et en Afrique du Nord. La culture de la vigne ne fut donc pas inventée par les Grecs mais serait liée au pourtour méditerranéen depuis les temps les plus anciens. Il semble qu'il ait été primitivement importé de Crète dans des jarres. Les orgies à base de vin de l'Asie mineure et de la Palestine au cours des fêtes cananéennes des tabernacles, étaient à l'origine d'orgies bachiques⁴. Le Midrash⁵ identifie le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, qu'Eve aurait donné à son mari comme étant du raisin⁶.

(4) Robert Graves. « Les mythes grecs », *Encyclopédies d'aujourd'hui*, coll. La pochothèque, Paris, Fayard, 1967, 2002. pp. 175-176.

(5) Genèse *Rabba* 19,5 « ... Rabbi Ayoun dit: Elle (Ève) pressa le raisin et lui en donna le jus »: l'arbre défendu est ici identifié à la vigne (édit. Théodor Albeck).

(6) Genèse *Rabba* 15, 17 « Quel est l'arbre dont ont mangé Adam et Eve? Le blé dit Rabbi Meïr... Rabbi Yehouda bar Ilai dit: c'est du raisin qu'ils ont mangé selon les mots ... » (idem).

Le vin est symbole de la joie (Ps 104, 15 et Eccl 9,7), un élément du sacrifice (Ex 29,40). Mais il est aussi porteur d'ivresse ou d'égarement (Jr 25, 15 et 27). La confusion de l'ivresse fait courir le risque d'identifier le permis et l'interdit, le profane et le sacré. Le serpent dans le jardin d'Eden affirme que la consommation des fruits de l'arbre permettra à l'homme d'être comme Dieu. En hébreu, le mot vin *Yayin* (יין) a comme valeur numérique 70, c'est la même valeur que le mot *sod* (סוד) qui signifie « secret » *נכנס יין יצא סוד* *in vino veritas* provoquant une sorte d'ivresse mystique. Le vin peut symboliser aussi la colère (Is 51, 17).

Dans son commentaire sur les prophètes, Abravanel⁷ écrit que « tous les prophètes comparent la nation juive à une vigne » et il donne quelques références.

Ainsi en Os 9, 10 « Comme des raisins dans le désert j'ai trouvé Israël »; en Ps 80,9 « D'Égypte, tu as chassé des nations et tu l'as plantée... »: en Jr 6,9 « On grappillera comme la vigne les restes d'Israël, ramène ta main comme un vendangeur sur les ceps ». Le pays de Juda est comparé à une vigne et ses ennemis aux vendangeurs. Abravanel précise: pour que la vigne atteigne la perfection, il est nécessaire qu'elle soit plantée dans une terre fertile et grasse, bien exposée et arrosée. Il cite comme terres particulièrement favorables la France, l'Angleterre et certains autres pays occidentaux. Ces terres de premier choix donneront d'excellents raisins avec lesquels on obtiendra un vin de parfaite qualité.

Les plantes ont toutes des caractéristiques propres et leur croissance connaît des limites qu'elles ne peuvent dépasser, mais la vigne fait exception à cette règle et ne connaît pas cette limitation. En effet, dit Abravanel, si la vigne est soutenue par un tuteur ou par un échelas de haute taille, elle

se conformera à sa dimension. Si elle s'appuie sur une tour, elle atteindra le sommet de la tour, si c'est sur une maison qu'elle s'adosse elle atteindra le toit, mais si la vigne n'a pas d'appui elle restera au ras le sol et ne connaîtra aucune élévation ni croissance. En Israël, la vigne pousse partout en plaine et en montagne mais le vin des vignes d'altitude est meilleur que celui de la plaine. En altitude, la plante profite de l'humidité bienfaisante, du vent tonifiant qui l'aère de tous côtés. Abravanel rappelle que la terre d'Israël est très élevée; cette hauteur symbolise la nation mais si celle-ci adore les idoles et les fausses divinités elle sera, comme elles, très basse, tandis que si on l'appuie sur la Tora de Dieu, alors l'âme du peuple sera reliée aux faisceaux des vivants et elle sera splendide. Les sages d'Israël enseignent que le mot *שורק* (Jr 2, 21) signifie sarment et symbolise la Tora et ses commandements: si le peuple d'Israël s'appuie sur la Tora, il sera sublime comme elle. Pour Rachi le mot *שורק* sarment est un rameau qui correspond à une branche de vigne d'excellente origine et de parfaite qualité et symbolise les Patriarches et leurs descendants qui tous furent des hommes de bien.

Henri Hochner



(7) Abravanel Don Itzhak, *Pérouch ha nevi'im aharonim*, Jérusalem, 5716 (1967), p.41.

VOS ÉVÉNEMENTS MÉRITENT UN LIEU D'EXCEPTION !



La Villa Quai Sturm vous accueille pour l'organisation d'événements privés ou professionnels, pour partager un moment d'exception emprunt de charme et d'élégance. Située au centre ville de Strasbourg entre l'église Saint-Pierre-le-Jeune et le Tribunal de Grande Instance.

La Villa, peut recevoir jusqu'à 450 personnes sur deux niveaux. Vous avez la possibilité de louer nos espaces avec un accès privilégié sur une terrasse fleurie.

Du petit déjeuner d'affaires, à la réunion de travail, en passant par la soirée de gala ou un événement privé, nos équipes se tiennent à votre disposition.

Nous mettons également à votre disposition des tables et chaises, ainsi qu'un système audio - vidéo performant pour parfaire vos événements.

ESPACE ROSENECK - Rez-de-chaussée

Jusqu'à 200 personnes, véranda, terrasse et équipement vidéo & audio

ESPACE STURM - 1^{er} étage

Jusqu'à 250 personnes, salle de bal exceptionnelle et équipement vidéo & audio



TÉL | 03 88 39 52 10

ADRESSE | 1 Quai Jacques Sturm
67000 Strasbourg - France

MAIL | contact@villa-quai-sturm.fr

SITE | www.villa-quai-sturm.fr



LA « VILAINE »

VACHE DE MAMAN

Ou les vicissitudes de la vie de paysan

Yossi, le mari de Reginka, s'était engagé dans l'armée française. Il avait été démobilisé après la débâcle.

On ne se rendait pas compte de ce qui allait arriver, mais on était inquiet. Après les internements des Juifs étrangers à Beaune la Rollande et Pithiviers, la menace se fit plus précise.

Yossi était ingénieur agronome. Avant la guerre, il était un dirigeant du Hekhaloutz et avait monté quelques fermes d'apprentissage pour les Sionistes qui émigraient.

Un jour, les gendarmes ont commencé à arrêter des immigrés dans la rue. Ils se sont aussi rendus au domicile de Yossi qui, par chance, n'était pas chez lui à ce moment. Ils ont laissé sur place une convocation l'enjoignant de se rendre à la gendarmerie, sous peine de poursuites. Le soir même, il est passé en zone libre avec l'idée d'acheter une ferme isolée au sud de Limoges. Il trouva finalement une ferme dans un hameau près de Pressignac. C'était la seule maison à étage des environs. Elle était surnommée la « ferme de bellevue » car on bénéficiait d'une vue magnifique sur la forêt, avec ses bois de toutes les essences qui, en automne, donnait des couleurs magnifiques allant du vert au jaune.

L'idée d'acheter une ferme isolée n'avait pas germé avant mai 1940. Elle n'a été acquise (qu'après l'entrée des Allemands

en France), que vers la mi-1941. Mais en raison de la persécution et de la confiscation des biens des Juifs, elle fit l'objet d'une vente fictive à M. Gabriel Lacheze, un copain de Marc Rozenblum, qui résidait à Pressignac. Gabriel fut arrêté par le STO mais s'évada et se cacha le reste de la guerre. Les gendarmes, à sa recherche, vinrent interroger les habitants du hameau.

La ferme avait été vendue sans bétail et avec les outils simples qu'elle contenait : charrue à socle, outillages traditionnels...

Yossi acheta six vaches et deux bœufs, le maximum que pouvait contenir l'étable.

La ferme disposait d'environ 20 hectares de terres, mais en plusieurs tenants. Les terrains derrière la maison étaient plats et de bonne qualité. Devant la maison, la terre était plutôt destinée au pacage et il y avait aussi des bois. Yossi avait fait analyser la terre il était bien placé pour savoir quelles plantes étaient les mieux adaptées. Dans l'une des parcelles, il avait planté de la vigne. La première récolte n'eut lieu que trois ans après. On cultivait le blé, l'orge, qui servait, grillé, à faire du faux café. On cultivait aussi des légumes, tomates, courgettes, salades, et du foin. Il n'y avait pas d'eau courante.

La ferme était située sur un promontoire et il fallait descendre par un chemin, avec une charrette tirée par les bœufs, pour aller remplir la cuve d'eau qu'ensuite

on déversait dans le puits de la cour de ferme, ce “puits” qui n’était en fait qu’un réservoir. Selon la saison, on allait tirer de l’eau à l’est ou à l’ouest de la ferme. On avait installé, entre la citerne et la cuisine, un petit moteur qui pompait de l’eau pour alimenter le robinet de la cuisine. Yossi avait reçu l’agrément des Autorités pour cultiver du tabac, mais était soumis en contrepartie au strict contrôle de l’administration des tabacs qui comptait les pieds de tabac. Un hangar d’une bonne taille, permettait de faire sécher le tabac sur des crochets placés à une certaine hauteur. En dehors de la citerne, il y avait aussi des abreuvoirs contre le hangar à tabac.

Le cellier de la maison servait d’entrepôt aux fûts de vin.

Le confort était minimal. Dans le grenier, seules de petites ouvertures laissaient entrer un peu de lumière. Michel Walden logeait avec son frère Raphi, Jezic avec Marc Rozenblum, Reginka avec son mari, Annette Rozenblum avec des filles de passage, Ruth et Rachel. Ces jeunes filles gardaient Raphi et Michel pendant que leurs parents travaillaient. Plus tard Marc partit résider aux Colons.

Dès leur arrivée à la ferme, les enfants Rozenblum durent se plier aux travaux des champs, sous la direction du mari de Reginka. Ils n’étaient pas préparés à ce genre de travail, avec leurs études de médecin, d’ingénieur ou d’esthétique !

De plus, les conditions de vie à la ferme étaient rudimentaires.

La famille avait obtenu des tickets de rationnement qu’elle devait utiliser à Liorac, pour acheter du pain.

Les instruments agricoles étaient réduits au strict minimum. Quelques outils et un soc de charrue. Mais aussi une trayeuse électrique acquise par le précédent propriétaire mais dont il n’avait pas su se servir. Dans le bâtiment principal, il y avait une baratte.

Lorsque toute la famille fut réunie, le travail fut réparti entre les habitants. Yossi et Marc Rozenblum formaient une équipe. Yossi était très exigeant sur le travail. Marc ne voulait pas donner l’impression de rester à la traîne. Il travaillait à toute vitesse, mais son compagnon ne voulait pas non plus perdre la face. Aussi l’opération qui consistait à biner, semer ou récolter se faisait-elle dans des conditions épuisantes. Les autres équipes étaient constituées du grand père et de la grand-mère, d’Annette Rozenblum et de Reginka Walden, sa sœur. Se joignaient parfois à l’équipe un ouvrier agricole, républicain espagnol en fuite et un réfugié juif, Rubin, ancien maroquinier. Le travail était très difficile en raison des outillages sommaires dont on disposait. M. Rubin faisait régulièrement ses prières mais consommait de la graisse de porc.

A Annette incombait entre autre la traite des vaches. Elle ne se sentait pas du tout à l’aise. Une des vaches le sentait bien et lui faisait des misères, la bousculant ou changeant de position quand elle essayait, maladroitement, de la traire, renversant le seau contenant le lait. A chaque fois qu’elle devait traire cette vache, c’était l’angoisse. Les autres enfants se moquaient d’elle au lieu de l’aider.

Marc et Jezic nettoyaient le poulailler et se baignaient ensuite dans des bacs.

La grand-mère de Suzette gavait les canards car les Rozenblum ne savaient pas comment faire. Ils avaient peur de les blesser en les écorchant et des les faire mourir en deux jours. La grand-mère avait la garde de Suzette quand les parents étaient aux champs. Les Rozenblum engraisaient deux cochons dans la petite bâtisse dans le jardin. Ils permettaient, abattus, de récompenser une fois par an les voisins qui aidaient la famille. A côté de la porcherie, il y avait les toilettes.

La famille se faisait assister par des ouvriers agricoles espagnols. Ils logeaient au « Colon » chez M. Benito, une maison située presque en face de la ferme familiale. Il y avait aussi beaucoup de Républicains espagnols réfugiés dans les bois.

Après un an à la ferme, Marc alla étudier sous son vrai nom de famille dans une école d'ingénieurs à Marseille. Au retour de l'un de ses séjours à la ferme, un collègue étudiant lui raconta que pendant son absence, une rafle avait été faite à l'école et les Juifs présents arrêtés.

Au Colon, il y avait aussi les Bretnacher qui travaillaient avec les Walden. La famille comprenait une grande fille, une fille plus jeune et peut être un garçon. Ils logeaient au Colon. Ils sont repartis assez vite et furent remplacés par Benito, l'Espagnol de Castille. Un crime fut commis par un Espagnol qui se disputait une fille avec un habitant du hameau. La famille Rozenblum ne dit rien mais les gendarmes vinrent néanmoins arrêter le meurtrier.

La vie s'écoulait, calme, les alertes n'apparaissant que vers la fin de la guerre, lorsque les Allemands ont commencé à se retirer. En revanche, la ferme fit l'objet parfois de dénonciations ou de menaces de dénonciation. Comme cette fois où un médecin fit entendre « très amicalement » à Yeji (ou Jerry), le frère de maman, médecin, que s'il continuait à donner des consultations gratuites aux paysans, alors que les Juifs étaient interdits par les autorités de Vichy de pratiquer la médecine, « quelqu'un » serait susceptible de le dénoncer aux autorités. Cette activité était pourtant essentielle pour compléter la production insuffisante d'œufs. Le médecin se rendait chez des paysans du voisinage avec son tensiomètre et obtenait de œufs et d'autres produits de première nécessité dans des conditions financières acceptables, tout en prenant gracieusement la tension des paysans et en leur prod-

quant des conseils médicaux. Il n'aurait jamais pu obtenir des œufs autrement, dans cette période de pénurie et de marché noir.

Annette coiffait sa sœur et sa mère.

Un jour, Victor Szuklper, un ami de Marc, l'appela pour lui indiquer son prochain passage. Il souhaitait le recruter dans un réseau de résistance juive. C'était en hiver 1943 (ou 42?). Arrivé à Bergerac, Victor s'approcha de paysans pour leur demander une indication sur l'autocar pour Pressignac. Les paysans le regardèrent et lui dirent: « vous allez à la ferme des Juifs? Ne prenez pas le car jusqu'à Pressignac, descendez à Crocherie ».

Parfois des relations venaient à la ferme pour y passer une semaine ou quelques mois. Elles venaient par le bouche à oreille. La ferme reçut notamment la visite de deux filles, une alsacienne, l'autre allemande, mais elles ne se plurent pas dans les conditions de vie difficiles, le manque de place et ne restèrent pas.

A Montirat, outre ma mère, sa sœur Reginka, son frère Marc et ses parents, il y avait aussi un autre frère, Jézik, son nom complet était Israël Zeev, qui était fiancé à une fille qui résidait à Allevard. Il étouffait de rester cloîtré à Montirat, dans ce « trou à rats » comme il disait. Un jour il en eut assez. Comme il possédait des faux papiers au nom d'un Juif français, il pensait naïvement qu'il n'avait rien à craindre? Aussi, malgré les supplications de ses parents, il prit la route dans l'espoir de retrouver sa fiancée.

Il fut arrêté dans une rafle, alors qu'il prenait un café à une terrasse à Allevard avec un ami. Du train il jeta un papier sur lequel il avait écrit l'adresse de Montirat et où il disait qu'il venait d'être arrêté et qu'il était déporté. Une bonne âme ramassa le papier, le mit dans une enveloppe et le posta. C'est ainsi que la famille apprit ce qui lui était arrivé.

Malheureusement, personne ne se rappelle sous quel nom il s'est fait déporter.

Ma mère, affirmation confirmée par Michel Walden, mon cousin, m'a indiqué qu'il était mort du typhus, à Auschwitz, en 1944, peu avant la libération du camp par les Soviétiques.

Il n'avait pas totalement tort sur le risque de résider à Montirat. Des gendarmes vinrent un jour pour arrêter mon grand-père. Il se trouve qu'il était à ce moment dans une clinique de Nice pour se faire opérer. Ma famille donna cette information et les gendarmes se rendirent à Nice. Quand ils demandèrent à emmener mon grand-père, le chirurgien refusa catégoriquement :

- « C'est mon patient, il est sous ma garde, je vous interdis de l'arrêter. » -
Les gendarmes n'insistèrent pas.

Il y avait à l'époque, à Périgueux, une commission, composée en partie de Juifs, qui devait déterminer si les réfugiés disposaient d'un droit de séjour où s'ils devaient être emmenés dans des camps, comme il en existait un certain nombre en zone libre, camps qui furent l'antichambre de la déportation.

Les membres de la commission essayaient chaque fois de trouver des raisons pour justifier que les cas qui leur étaient soumis ne justifiaient pas d'un internement. Ils sauvèrent ainsi de nombreuses vies. Il est possible que des membres de ma famille aient participé à ces commissions mais je n'en ai pas de certitude.

Ma famille était très bien intégrée dans la campagne et lors des récoltes, participait à l'effort de solidarité, chacun travaillant aux travaux des champs des autres paysans, notamment au battage. A la fin de la récolte, on abattait un cochon et l'on faisait des agapes ensemble. Mon oncle ingénieur agronome enseigna aux paysans des techniques pour améliorer leur rendement. Ma tante, son épouse, Réginka, et Yejik, mon oncle, donnaient des soins en l'échange d'un complément de nourriture.

Ils conseillaient les paysans sur l'achat de médicaments. Un médecin de la région, quand il eut connaissance de cette activité, interdite aux Juifs par Pétain, menaça de la dénoncer. Elle ne poursuivit pas moins cette activité, plus discrètement : elle était vitale pour compléter l'ordinaire. Reginka soignait aussi les membres de la résistance blessés. La région avait été décrétée zone dangereuse par les Allemands, en raison de l'activité de Résistants.

La maison offrait très peu de confort. Les enfants dormaient à plusieurs par chambre. Elle avait l'avantage de se trouver sur une petite hauteur d'où l'on pouvait observer les environs et repérer les véhicules qui arrivaient. A plusieurs reprises, prévenue par la téléphoniste de Pressignac, ma famille avait quitté précipitamment la ferme pour se réfugier dans la forêt de fougères qui bordait la propriété pour se cacher près de la Cavaille (le « creux », l'excavation)...

De temps en temps des cousins, les Ryba, venaient à vélo de la ferme dans laquelle ils se cachaient, à la Malroussis à Clérans, à trois ou quatre kilomètres de là. Gabriel Ryba passait la nuit avec les familles Walden-Rozenblum. Suzette Lavigné, la fille des paysans qui occupaient la maison en face de la ferme, venait souvent jouer avec Daniel et Gabriel Ryba. Gabriel, un peu plus âgé, jouait le rôle d'un grand-père, Daniel et Suzette jouaient au papa et à la maman. Gabriel repartait chez lui un sac rempli de cerises qu'il avait cueillies dans la propriété. Grand-mère Tova Rozenblum faisait parfois des tartes avec des pommes acides et du beurre et Suzette s'en souvient encore jusqu'à ce jour avec émotion. Cette présence était un bonheur pour Suzette qui en gardera toute sa vie un souvenir ému : le petit monde de la ferme Rozenblum, avec ses friandises, la compagnie d'enfants de son âge avec qui jouer représentaient le summum du bonheur pour une fillette dont les parents portaient au travail tôt

le matin et revenaient tard le soir. Elle bénéficiait ainsi pendant la journée de présence et de chaleur humaine.

Parfois Michel Walden grimpeait sur le noisetier pour cueillir des noisettes avec Suzette.

Suzette remarqua un jour les mezouzoth sur les portes de la ferme. Étonnée, elle posa la question à son père.

- « C'est très dangereux », lui répondit-il.

Puis il ajouta, d'un air énigmatique :

- « C'est la loi de Moïse. »

Cette réponse, lourde de sens, traumatisa la fillette qui n'en reparla plus.

Les enfants Ryba étudiaient à l'école de leur village, où ils résidaient sous un faux nom. C'est l'un de ces enfants, Daniel Ryba, qui repéra un jour Rubin, le Juif qui recherchait mes grands-parents qui lui envoyaient des colis de nourriture, pour se cacher chez eux. Il demandait leur adresse aux passants, dans un village proche, et il eut la peur de sa vie, tellement les dénonciations étaient à craindre. Il s'approcha de ce réfugié pour l'inviter à la discrétion et lui indiquer le chemin de Montirat, le hameau où se cachaient ma mère et sa famille. Les Ryba étaient logés dans une maison construite sur une pente, dans le village de la Malroussis. Cette maison faisait partie d'une ferme.

Il y avait une voiture dans la cour de la ferme mais elle n'a jamais roulé. Les enfants s'amusaient à en faire tourner les roues. Un jour ils furent surpris et réprimandés par le mari de Reginka qui les surpris en flagrant délit.

Malgré cette crainte permanente, la ferme apparaissait comme un îlot de paix au milieu de la tourmente de la guerre.

Le 21 juin 1944, quand Pressignac fut incendié par les Allemands, Reginka et Annette mirent un brassard croix rouge et s'y rendirent pour apporter leur assistance. Quand elles revinrent elles déclarèrent :

- On n'a rien pu faire, il n'y avait que des morts...

A Pressignac se cachait un réfugié Juif, Dreyfus, qui fut tué au cours de ce massacre. Sa veuve, vêtue de noir, vint à Pressignac avec ses deux enfants.

Le massacre de Pressignac intervint en représailles d'une action sans effet contre les blindés allemands par des prisonniers français libérés. Ces militaires furent ensuite capturés près de la mairie.

Après Pressignac, les Allemands sont passés par Oradour.

Ironie du sort, croyant que Pressignac était plus sûr que Montirat, mon grand-père maternel avait confié à M. Maurice Lacheze le soin de cacher son stock de fourrures et d'objets de culte en argent. Tout fut détruit dans l'incendie de Pressignac par les Allemands.

A Liorac, il y eut des dénonciations de Juifs. Pas à Montirat. Les gendarmes demandèrent aux habitants de Pressignac et de Montirat où se cachaient Lacheze et les Juifs. Les habitants répondaient « je ne sais pas ». Les gendarmes ne mettaient pas de zèle à la recherche. Quand ils recevaient l'ordre de faire une recherche, ils alertaient la postière, madame Gardet, qui pouvait ainsi prévenir les intéressés. Dans le cas des Rozenblum, elle téléphonait aussitôt et quand les gendarmes arrivaient, il n'y avait personne dans les lieux. Après la libération de la Dordogne, les gendarmes vinrent demander aux Rozenblum de leur signer un certificat de bonne conduite.

Les familles Walden et Rozenblum, par leurs liens avec la Résistance (ils ravitaillaient les résistants dans les bois), disposaient de diverses complicités. Le dossier Rozenblum, à la préfecture, bénéficia d'une main compatissante qui le plaça sous la pile des autres dossiers soumis à l'appréciation du Préfet pour une décision concernant une arrestation et une déportation.



Juifs, judaïté, judaïsme

Peut-on rester juif sans pratiquer ?

La transmission non verbale est supérieure
à la transmission verbale

1. Un judaïsme éclaté

Au siècle des Lumières et de l'émancipation sociopolitique s'est manifesté au sein de la communauté juive d'Europe le désir de faire évoluer le judaïsme traditionnel et de le mettre en phase avec la modernité. Divers courants progressistes ont alors émergé et se sont développés au point que, pour certains Juifs, judaïsme et judaïté n'allaient plus de pair. A côté des Juifs de la Tradition (Traditionalistes et Orthodoxes) sont donc apparus d'autres catégories de Juifs : des Juifs réformés, des Juifs laïques, des Juifs sans Dieu mais attachés encore à la judaïté¹, et même des Juifs en rupture avec la judaïté. Parmi ces derniers, certains se convertirent au christianisme par souci d'universalisme ou d'intégration à la population générale. Pour ces Juifs sécularisés, l'engagement religieux devait céder la place à un judaïsme plus dépouillé, moins rituel et plus humaniste. En lieu et place du judaïsme, s'installait souvent une judéité culturelle : linguistique (hébraïsme, yiddish, ladino), folklorique (Klezmer, musique judéo-andalouse), culinaire (shoulent, couscous, dafina), philanthropique (défense des Droits de l'Homme, cause humanitaire et sociale), politique (sionisme, Etat d'Israël, kibboutz), etc.

Héritiers d'un judaïsme éclaté et attachés pour la grande majorité d'entre eux à

leur identité juive, les Juifs d'aujourd'hui, en particulier ceux qui ont opté pour une judaïté sans pratique, sont confrontés à la question de la pérennisation de leur judaïté par leurs enfants et petits-enfants. Car si pour les Juifs de la Tradition, les rites constituent, en plus de leur fonction religieuse et sociale, des modes de transmission efficaces de la judaïté, il n'en va pas de même pour les autres Juifs. En l'absence de pratique religieuse, ces derniers ont du mal à résister eux-mêmes à l'hégémonie de la culture ambiante et à l'érosion de leur judaïté, pour la transmettre comme ils le souhaiteraient aux générations futures. Car si celle-ci a encore du sens pour les parents qui ont connu l'ambiance juive du ghetto et du foyer familial traditionnel, il n'en va pas de même pour leurs enfants. Il ne suffit pas que les parents vivent en harmonie et en bonne conscience avec eux-mêmes pour que le patrimoine passe aux générations suivantes mécaniquement. Le constat de l'assimilation galopante, en particulier dans les milieux juifs dits libéraux, devrait les inciter à être lucides et clairvoyants sur l'évolution naturelle de cette manière light d'endosser leur judaïté. L'assimilation pure et simple

(1) Freud en faisait partie. Voir Y. H. Yérushalmi, *Le Moïse de Freud*, Gallimard Essais, 1991, pages 47-48. Voir aussi l'analyse que nous en faisons dans notre ouvrage *Quel avenir pour le judaïsme?* L'Harmattan, 2006, pages 33-69.

et la disparition de leur descendance en tant que Juifs seront, sauf miracle, l'issue naturelle de cette évolution. En témoigne le nombre de mariages exogamiques au sein de cette fraction de la communauté juive. Malheureusement, cette prise de conscience se fait chez certains de manière assez tardive et avec regrets pour pouvoir revenir en arrière.

2. Une judaïté soucieuse de sa pérennité

L'identité juive est importante pour les Juifs d'aujourd'hui puisque dans leur écrasante majorité, ils ne sont pas prêts à y renoncer. Soit. Mais se donnent-ils les moyens de la préserver? Nous ne sommes pas si sûrs. Car s'il est vrai que « pour détruire un peuple, il faut détruire ses racines »², on conviendra qu'aujourd'hui plus qu'hier, pour le maintenir vivant il faut prendre soin de ses racines. Cela passe, pour les Juifs comme pour tout autre nation, par la connaissance de l'histoire de son peuple et par celle de la signification de ces racines. Pour les Juifs, cela implique la connaissance de la Bible hébraïque dans sa langue d'origine et de ses commentaires les plus anciens, le Talmud et le Midrash. Faute de quoi, les Juifs s'identifieraient à une judaïté tronquée, erronée voire dénaturée, par ignorance. Car si leur propre judaïté n'est ni éclairée ni imprégnée de l'esprit de ses textes fondateurs, que peuvent-ils transmettre à leurs enfants, sinon du folklore?

C'est la pérennité du peuple juif qui est au centre de notre questionnement. En effet, la question que nous posons n'est pas: « Peut-on être juif sans pratiquer? » mais « Peut-on rester juif sans pratiquer? » car nous ne cherchons pas à savoir la meilleure manière d'être Juif mais plutôt celle qui est la plus adaptée pour que sa transmission soit plus aisée à la postérité. Ce qui nous importe ici est le mode de transmission. Aussi, nous demandons-nous si la

pratique du judaïsme est nécessaire et suffisante ou bien inefficace et inutile pour traverser le temps de l'histoire.

Nous avons choisi de mettre en avant la pratique religieuse comme vecteur de transmission plus qu'un autre mode car l'expérience a montré à travers les siècles que celle-ci a bien assuré cette fonction chez les Juifs de la Tradition. Mais la question reste ouverte et d'autres modes de transmission peuvent être envisagés avantageusement. Nous sommes conscients aussi que, durant des siècles et ce jusqu'à l'émancipation du 18^{ème} siècle, la vie juive dans les ghettos a été préservée de manière artificielle mais concrète de l'assimilation: les chrétiens méprisaient les Juifs et ces derniers se sont résignés à vivre entre eux en marge de la cité. Les rites ne sont donc pas les seuls à avoir maintenu les Juifs restés fidèles à leur identité historique. Néanmoins, même sans ghetto, ils préservent encore de nos jours beaucoup de Juifs traditionalistes d'une possible rupture avec leur identité.

3. La singularité juive

Au delà de la nouvelle donne théologique et des valeurs humanistes qu'il a introduites dans le monde, à quoi tient encore la singularité du judaïsme au regard des deux autres monothéismes qui s'y sont greffés?

Le christianisme, religion dominante du peuple allemand, ne s'était-il pas substitué avantageusement, à ses yeux, au judaïsme en prônant ses mêmes principes et en y ajoutant la valeur de la Grâce? Bon nombre de Juifs allemands se sont convertis au christianisme au début du 20^{ème} siècle après lui avoir reconnu une supériorité par rapport au judaïsme et ce sans l'impression d'avoir renié vraiment leur foi! Car, si certains

(2) selon Alexandre Soljenitsyne

MICHAEL ZUBER S.A.S.



18, Grand' rue
F 67500 HAGUENAU
Tél. 03 88 06 17 18

Lauréat
des
«leaders de
l'Exportation»
depuis 1974

Juifs allemands se sont convertis au christianisme par convenance, notamment pour accéder à certains postes prestigieux qui leur étaient interdits en raison de leur confession, d'autres, plus éclairés, ont été séduits par sa haute valeur spirituelle³.

Pourquoi donc le particularisme juif a-t-il heurté le monde durant des siècles, et le peuple chrétien allemand en particulier, au point que ce dernier se soit senti menacé dans son existence même par les Juifs ?

L'idée de l'élection des Juifs était, certes, prégnante dans tous les esprits, mais était-elle la seule à générer la haine que les Juifs ont subie durant des siècles et qui a atteint son acmé durant la Shoah ?

Il nous semble que l'omniprésence des rites dans la Tora et l'attachement des Juifs à ces rites durant des siècles peuvent expliquer leur statut singulier dans le regard des Goys⁴. Car la pratique de ces rites, dont la vocation centrale vise l'élévation morale et spirituelle de l'homme, a développé chez les Juifs, au fur et à mesure de leur histoire, une sensibilité aiguë au monde et à la vie, propre aux Juifs : "la sensibilité juive". Cela est vrai pour tous les Juifs, tant au niveau individuel que collectif, qu'ils soient croyants ou non, pratiquants ou non. Nous pensons qu'ils en sont tous pourvus, au moins par procuration, à la manière de l'académicien et historien Robert Aron venu au judaïsme à un âge avancé, qui lorsqu'un ami lui posa un jour la question sur sa foi en Dieu il répliqua : « Je ne sais si je crois en Dieu. Mais, tout au moins suis-je sûr grâce à l'histoire qui me recueille, de croire en ceux qui de tout temps et partout ont cru en lui »⁵. Robert Aron, agnostique dans sa jeunesse, n'a pu dire cela que parce que son père lui avait légué par sa foi et par son rapport au monde une

sensibilité à la vie qu'il avait parfaitement intégrée mais qu'il avait du mal, lui le fils, à définir comme étant de la foi mais seulement de la foi par procuration. Nul doute que dans le foyer familial, dans lequel il avait vécu, résidait une ambiance qui donnait à penser que Dieu était manifestement présent, et ce à travers les rites et usages par lesquels ses parents et leur entourage pratiquaient le judaïsme. Car s'il n'était pas prêt à endosser la foi à titre personnel, c'est-à-dire à adhérer à une foi acquise par une démarche intellectuelle personnelle, comment pouvait-il s'en prévaloir quand même, sinon par le crédit qu'il accordait aux valeurs reçues par son éducation par le biais de la foi et de la religion de son père. Il en est de même pour tous les Juifs, chacun selon son expérience de vie.

Cette sensibilité juive au monde produite par des siècles de pratique, rites et usages qui ponctuent la vie religieuse juive, constitue le particularisme juif qui a si souvent aiguë la curiosité, sinon l'hostilité, des Goys. Freud lui-même en était préoccupé. Il fit part de cette énigme dans une de ses correspondances à propos de son ami David Elder qui venait de mourir, en ces termes : « *Nous étions Juifs tous les deux et nous savions aussi, tous les deux, que nous avions en commun ce je ne sais quoi de miraculeux – jusqu'ici resté inaccessible à toute analyse – qui est le propre du Juif.* »

(3) Lorsqu'on l'avait invité à se convertir au christianisme, Hermann Cohen aurait cité ce verset en guise de réponse : « Dieu est mon Pasteur, je ne manque de rien » (Psaumes 23, 1). Voir l'histoire touchante de la tentative de conversion au christianisme en 1913 du philosophe Franz Rosenzweig (1886-1929).

(4) Thèse qui n'exclut pas celle développée par Jean Paul Sartre dans ses *Réflexions sur la question juive*. Pour lui, l'antisémite hait le juif car il en a une vision fautive et imaginaire alors que pour nous, le juif réel présente des caractères particuliers relatifs à son identité qui ont de quoi déstabiliser même le Goy bien intentionné.

(5) *Ce que je crois*, Grasset, 1955.

4. Les vertus du rite

Deux enseignements des Pirké Avot attirent notre attention sur l'équilibre nécessaire entre l'étude et la pratique des préceptes.

La première Michna (3, 9) conditionne la valeur de la sagesse acquise par l'étude de la Tora à la pratique des préceptes. Elle déclare: «*Rabbi 'Hanina fils de Dossa disait: Tout celui dont les actions excèdent la sagesse, sa sagesse perdrera. Mais celui dont la sagesse excède les actions, sa sagesse ne durera pas.*»

Pourquoi cette dépendance des actes de la sagesse? A priori, ce sont deux registres bien distincts! – Pour deux raisons essentielles.

Les idées comme les paroles s'envolent, mais les actes demeurent. Les rites offrent à l'existence juive des repères de sainteté, dans le temps et dans l'espace. C'est ainsi que pour les Juifs traditionalistes le rendez-vous des offices quotidiens à la synagogue demeure le seul lien avec les Textes saints car, par manque de temps ou de maître, ils n'étudient pas la Tora par ailleurs⁶. Il en va ainsi des rites de la *tsédaka*, du chabbat, de la *matsa* à Pessah, du jeûne à Kippour, etc. Ils constituent également une manière de faire entrer les valeurs de la vie morale et spirituelle dans le concret du quotidien et de les y ancrer.

De plus, les rites constituent des vecteurs de transmission capables de traverser les générations, ce qui n'est pas le cas de l'étude qui requiert un investissement plus personnel et plus important. On dit que les rites ont conservé les Juifs plus que ceux-ci ne les ont observés. La puissance de la transmission non verbale dépasse de loin celle de la transmission verbale⁷.

Une seconde Michna (3, 17) reprend l'idée de la précédente et l'illustre par une parabole. Rabbi Elé'azar fils de

'Azaria déclare, en effet, que «*celui dont la sagesse dépasse les actions ressemble à un arbre aux branches abondantes et aux racines peu nombreuses; lorsque le vent se lève, il le déracine et le renverse [...]. En revanche, celui dont les actions excèdent la sagesse ressemble à un arbre dont les branches sont peu abondantes et les racines nombreuses. Même si tous les vents du monde se levaient et soufflaient contre lui, ils ne le feraient pas bouger de sa place.*»

La sagesse peut, en effet, être ébranlée, oubliée et finalement disparaître, comme ce fut le cas pour Rabbi Elé'azar fils de 'Arakh⁸. En l'absence des actes qui lui donnent forme dans l'existence, elle est vouée à rester théorique et à s'évanouir. En revanche, les actes, c'est ce qui reste lorsqu'on a tout perdu. Comme les racines, ils représentent la souche et peuvent redonner vie à la sagesse⁹.

Cette Michna fait ici l'éloge de l'engagement. Le rite est le gage de la pérennité de la sagesse. Sans le rite, point de salut à plus ou moins long terme. A la première crise, tout s'envole.

(6) Voir Ménahot 99b à propos de l'autorisation de dévoiler à l'inculte ('am haarets) qu'il est acquitté du devoir de l'étude de la Tora par la seule récitation du Chema' Israël matin et soir.

(7) A propos de la transmission des rites chez les Juifs russophones émigrés en Allemagne à partir de 1989, voir Michel Karine, «Rite et famille juive: un retour différencié à la pratique, la transmission inversée», *Recherches familiales*, 1/2012 (n° 9), p. 61-69.

(8) Voir Chabbat 147b: «*Rabbi 'Halbo dit, le vin de Parogayta et les eaux de Diyommeset ont fait perdre au peuple d'Israël les dix tribus. Rabbi Eléazar Ben 'Arakh se rendit dans ces deux villes, il s'attacha à ces plaisirs et en oublia son étude. Quand il s'en retourna, il se leva pour lire la Tora et au lieu de lire «Ce mois sera pour vous le premier» (Exode 12, 2), il dit: "leurs cœurs étaient sourds". Voir Maharal pour l'interprétation de ce passage.*

(9) Dans le traité Ta'anit 24b, on commente le Psaume 92 dans lequel le Juste est comparé à deux arbres: le cèdre et le dattier. On explique que le Juste peut se renouveler comme le cèdre qui, même taillé à sa base, peut repousser. Il est aussi identifié au dattier car il est productif comme lui, ce qui n'est pas le cas du cèdre qui ne donne pas de fruits.

5. Fonction d'aiguillon

En plus de leur fonction fédératrice, de leur pouvoir de traverser les générations et de leur capacité d'ancrer la vie morale et spirituelle dans le quotidien des hommes, les rites possèdent aussi un rôle d'aiguillon. En effet, ils sont aussi susceptibles d'éveiller le fidèle au sens de la pratique religieuse et, par-delà, au sens de l'existence juive même. Une anecdote pour illustrer cette idée.

Dans une maison de deuil, on chuchote à l'oreille d'un rabbin venu adresser ses condoléances à la famille, que l'un des garçons du défunt était très éloigné du judaïsme. Avant de quitter les lieux, le rabbin demande à s'entretenir avec ce fils. Ils bavardent ensemble durant quelques minutes, puis le rabbin demande au fils d'honorer la mémoire de son père par l'observance d'une pratique religieuse requérant peu d'effort. Il lui propose de se laver les mains avant le repas, comme la Loi juive le recommande, en accompagnant cette ablution de la bénédiction appropriée. Il en accepte le principe par courtoisie et par piété filiale. Au terme des sept jours de deuil, dans l'avion qui le ramenait d'Israël à Paris, un repas lui fut servi par l'hôtesse de l'air comme aux autres passagers. Fidèle à sa promesse, il s'apprêta à aller se laver les mains avant de prendre le repas. Il demanda alors à son épouse, assise à ses côtés, de le laisser passer en l'informant de son intention. Surprise, elle lui fit remarquer qu'il était ridicule de pratiquer un rite de sanctification alimentaire pour un repas qui n'était pas *cashér*.

Son épouse avait raison. Le rabbin qui en avait fait la recommandation ignorait-il cette incohérence? Assurément, non. Le rite avait tout simplement joué son rôle d'aiguillon. C'est la question qu'aurait dû se poser le mari. A posteriori, c'est son épouse qui l'a éveillé sur cette incohérence? Le rite prend toute

sa valeur lorsqu'il stimule la conscience. Et même lorsque celle-ci est censée être déjà en éveil, elle ne l'est jamais assez; d'où la permanence de la pratique. A moins que celle-ci ne perde sa vocation et qu'elle devienne routine. Le risque est réel. Il guette tous les pratiquants.

A contrario, certains Juifs se consacrent aux études juives, y compris parfois même au Talmud ou à la Cabbale, sans par ailleurs s'engager dans la pratique des mitsvot. Mis à part leur culture qui s'en trouve renforcée, ils restent en marge de la Tora et de l'engagement qu'elle exige. Que faut-il en penser? Quel sera leur avenir? Nous sommes tout simplement sceptiques sur leur capacité à transmettre aux enfants et aux générations suivantes les moyens de faire vibrer leur fibre juive, l'âme juive, à moyen et long terme.

Voici une dernière anecdote pour illustrer le fossé qui sépare les Juifs de la Tradition des Juifs dits laïques ou libéraux.

C'est un nouveau rabbin qui arrive dans une communauté. Il ne connaît pas encore les membres de cette congrégation. Pour son intronisation, il propose au président de choisir le Chabbat comme thème de son premier discours. Celui-ci le récuse car, dit-il, il risquerait de froisser nombre de fidèles qui ne le respectent pas. Il propose alors le thème de la cacherout. Même réponse: la majorité des membres de cette synagogue ne mangent pas *cashér*; ils pourraient mal réagir. Il soumet alors le thème du mikvé. Le président lui explique que la communauté ne dispose pas de bain rituel; ce serait alors peine perdue. Excédé, le rabbin demande au président de lui faire à son tour une proposition. Il lui répond tout naturellement: «Parlez-nous de judaïsme!». *Paroles, paroles, paroles, paroles, paroles et encore des paroles qu'ils sèment au vent...*¹⁰.

Docteur Elie BOTBOL (Strasbourg)

(10) Parodie du chant "Paroles, paroles" de Dalida, 1983.)



La Fresque aux Dragons de la rue des Charpentiers à Strasbourg

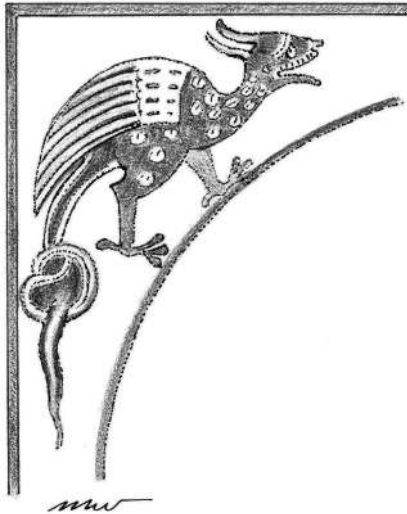
Cet article enrichira et complétera l'article La fresque de la cour du bain des Juifs à Strasbourg, paru dans l'almanach du KKL en 2016.

La vie des Juifs à Strasbourg au XIV^e siècle.

La vie des Juifs devait s'écouler paisiblement jusqu'à ce 14 février 1349 qui leur fut fatal.

Ils habitaient rue des Juifs, et plus spécialement à l'angle des rues des Juifs et des Charpentiers, où l'on trouvait la synagogue, le bain rituel, la boucherie, la boulangerie. Leurs relations avec les hommes au pouvoir étaient bonnes. Le Magistrat de Strasbourg était entre les mains des patriciens, une haute bourgeoisie qui n'avait rien de commun avec les hobereaux, ni avec la caste des artisans-boutiquiers. Leurs relations étaient celles que l'on a avec un banquier. L'invention de la lettre de change par les banquiers lombards avait facilité la circulation des capitaux, qui échappaient aux risques d'une attaque sur les routes.

Lorsqu'un important pelletier strasbourgeois voulait se rendre à la foire de Leipzig pour y acheter des fourrures russes, il avait le choix : emporter une cassette de gulden avec tous les risques que cela comportait, ou bien se munir auprès d'un banquier juif d'une lettre de change lui permettant de retirer à Leipzig l'argent déposé à



Dragon. Calendrier liturgique circulaire à disque mobile. Castille 1300. Paris B.N. ms. hébr. 20 folio 7 verso p 248. Détail.
Dessin à la plume Martine Weyl

Strasbourg. L'opération reposait sur la confiance et la collaboration d'une chaîne de banquiers juifs ou lombards. L'opération était plus rémunératrice pour le banquier que le prêt à un taux usuraire de quelques gulden à un artisan besogneux. Ainsi s'expliquent les liens amicaux tissés entre les patriciens au pouvoir et les Juifs, et la fortune de ces derniers.

Puis vint la Peste noire, une épidémie qui devait en trois ans, faire près de vingt cinq millions de victimes à travers l'Europe. Strasbourg en avait été

jusqu'à ce jour épargné mais s'inquiétait pour l'avenir. Une abondante correspondance fut échangée entre les magistrats des villes. Berne accusait les Juifs d'empoisonner les puits. En 1348, le pape Clément V avait disculpé les Juifs, dans une bulle où il constatait que là où il y avait des Juifs, ils mouraient comme les autres et là où il n'y en avait pas, les chrétiens mouraient pareillement. En 1349 une assemblée fut convoquée à Benfeld, réunissant l'évêque de Strasbourg, des délégués de la noblesse, les magistrats de Strasbourg, Fribourg en Brisgau et de Bâle. Contre l'avis du seul magistrat de Strasbourg, l'assemblée décida l'extermination des Juifs.

Cette décision consterna le magistrat de Strasbourg, qui décida de ne pas l'appliquer. L'Ammeister Peter Schwarber, les deux Stettmeister Conrat von Winterthur zum Engel et Gosse Sturm connaissaient les Juifs et les tenaient pour incapables d'empoisonner les puits. D'autres, comme Rulman Merswin, un riche négociant-banquier de réputation internationale, s'indignent. Devant l'attitude menaçante de quelques artisans, on décide de mettre un certain nombre de Juifs à l'abri dans une maison située au bord de la Bruche, d'où on pourrait les faire évacuer par bateau (*in das unterste Haus an der Breusch namens Stolzenecke*. Chronique de Mathias von Neuenburg).

Pour les corporations, le prétexte pour éliminer le magistrat en exercice était trouvé et l'on pouvait par la même occasion, assouvir sa haine contre les Juifs et s'approprier leur fortune. Du dimanche 8 au samedi 14 février devait s'écouler ce que le chroniqueur Jakob von Koenigshoffen devait appeler une *unmuesige Woche* au cours de laquelle les émeutiers obtinrent la démission des deux Stettmeister, celle de l'Ammeister, la proclamation d'un nouveau

magistrat, sa prestation de serment, la condamnation et l'expulsion de l'ancien Ammeister, enfin la mort dans les flammes sur un bûcher dressé dans le cimetière des Juifs que l'on situe sur l'actuelle place de la République, de tous les Juifs qui refuseraient le baptême et la confiscation de leur fortune. Le nouveau magistrat décréta aussi que durant deux cents ans, il n'y aurait plus de Juifs à Strasbourg.

Le massacre des Juifs n'empêcha pas la peste d'exercer ses ravages à Strasbourg, réduisant sa population de moitié.

Comme après toutes les grandes catastrophes, un marasme économique s'installa. Lorsque six familles juives sollicitèrent vers 1369 la manance à Strasbourg¹ la résolution de ne plus admettre de juifs durant deux cents ans avait été oubliée. Il n'est pas inintéressant de retenir les noms des familles nouvellement admises: Symunt Eliatz sun, Joseph Rosen, Mennelin von Ulm, Löwen von Wesel, Isack von Mollesheim, Mathis von Brisach. Quelques unes de ces familles devaient être fort riches car "*der riche Symunt*" paya à la ville pour la seule année 1387 la somme considérable de 400 gulden². Aussi le comte palatin Ruprecht duc de Bade avait informé le magistrat de Strasbourg que le riche Symond était devenu "*son*" Juif, qu'il dénonçait son droit de manance à Strasbourg réclamant seulement à l'intention de l'épouse et des enfants de Symond "*sicheres Geleit*" jusqu'à la Saint Jacob (2 novembre 1384)³. Le même Ruprecht, duc de Bade, déclarait devoir 15.400 gulden à un certain nombre de Juifs de Strasbourg, et principalement à *Symon der riche*. (27.1.1385)⁴.

(1) A M S III, 174, 7b

(2) UKB 24 juin 1387 vol VI, acte 376, page 198

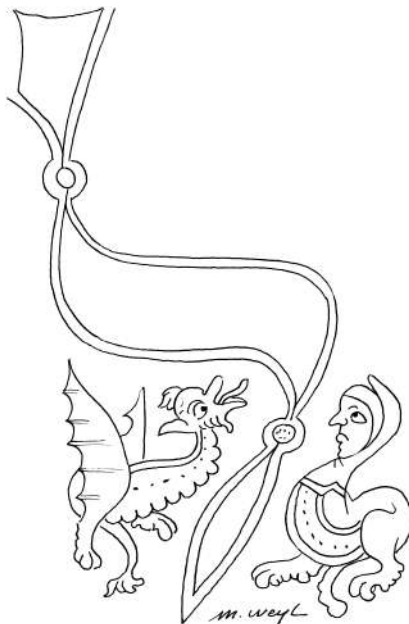
(3) UKB 2 novembre 1384, vol VI, acte 234, page 134

(4) UKB 27 novembre 1385

Le nombre des Juifs de Strasbourg avait atteint 24 familles parmi lesquelles Symont der riche et Josep Rose étaient les plus imposés. Après Ruprecht, duc de Bade, l'infant Juan, le futur roi d'Aragon Juan I souhaita la présence de ces Juifs strasbourgeois sur ses terres. Dans un privilège daté de Barcelone du 21 juin 1381 à *Juceff Rosa alias vocatus Sosan, judeus de Estraborch de partibus Alamannie*, ainsi qu'à *Rabi Salamo de Vayso, judeus Parisius*, l'Infant invita Joseph Rosen dit Sosan de Strasbourg ainsi que Salomon de Vesoul habitant Paris à venir s'installer sur ses terres, *cum familia vestra*, ainsi que leurs familles, leur garantissant un certain nombre de privilèges⁵. Mais dans les rôles des contributions de la ville de Strasbourg des années 1384 à 1391 Symunt et Josep Rose continuent de figurer⁶.

Que se passa-t-il par la suite? Joseph Rose était mort en 1391 et sa veuve continuait à être imposée sur la même base que son mari, 140 gulden l'an. Les pièces comptables conservées aux Archives municipales sont incomplètes de sorte qu'il n'est pas possible de savoir quand les Juifs furent expulsés de Strasbourg. Koenigshoffen situe l'évènement en 1388, ce qui est manifestement inexact. Il est probable que les gros contribuables juifs, Symunt et la veuve Rose, avaient quitté Strasbourg après 1391, de sorte que le magistrat, par dépit, expulsa les autres Juifs financièrement peu intéressants, confisquant au surplus leurs biens. C'est ainsi que l'on conserva jusqu'en 1870 à la Bibliothèque municipale quelques rouleaux de la Tora ainsi que d'autres livres confisqués aux Juifs. Ils disparurent dans l'incendie de la bibliothèque sous les bombes allemandes.

Ce bref historique nous aura montré que tout au long du XIV^e siècle il y eut une présence juive à Strasbourg, sauf



Dragons. Image germanique du début du XIV^e siècle. Détail. Oxford, Bodleian Library. Ms. Reggio I, Folio 207, verso. Dessin à la plume Martine Weyl.

entre 1349 et 1369. Que les fresques de la rue des Charpentiers aient été peintes avant 1349 ou après 1369, il existe une grande probabilité qu'elles aient orné une maison juive.

Il reste à démontrer que les fresques découvertes, avec leurs motifs si particuliers, animaux fantastiques, dragons, griffons étaient bien dans le goût des Juifs du XIV^e siècle et ne s'opposaient pas à leur éthique.

Dragons et serpents dans la Bible

On traduit généralement par dragon le "tanin" et par serpent le mot "na'hash".

(5) F. Baer. Die Juden im christlichen Spanien. Berlin, I, 1929, pp 502 - 503 n°339 S. Schwarzfuchs. D'une inscription hébraïque médiévale de Colmar à la finance internationale. R.E.J. juillet-décembre 1982. fasc. 3.4. pp. 363 - 367.

(6) U K B VI 24 juin 1387, acte 376, p. 198
U K B VI 25 déc. 1387, acte 412, p. 211
A M S III, 174, fasc. 13, fol 47 et 49

Lorsque le mot "tanim" apparaît pour la première fois dans la Bible (Genèse 1, 21) il désigne les énormes créatures marines que Dieu créa le cinquième jour de la création, en même temps que tout ce qui peuple les eaux. Quant au serpent, "na'hash", il apparaît dans la Genèse, 3,1. lorsqu'il entreprit d'entraîner Eve à la désobéissance. Par la suite, les interprétations sont moins tranchées. Quand Moïse jette son bâton (Exode 4,3) il est transformé en *na'hash*, en serpent, mais, un peu plus loin (Exode 7,9) le même bâton est transformé en "tanim". Le principal commentateur de la Bible, Rashi, ne semble pas préoccupé par cette contradiction et traduit "tanim" par serpent. Dans le Deutéronome, 32, 33, il est question du venin des "tanim". Dans Nombres 21, 6, l'Éternel envoya contre les hébreux des serpents brûlants (*na'hash*) et Moïse, sur l'ordre de l'Éternel, confectionna un serpent (*na'hash*) en airain dont la vue guérissait des morsures. Par la suite, ce serpent d'airain devint un objet de culte pour les hébreux, et le pieux roi Ezechias le fit détruire. Il y avait dans le paysage de Jérusalem une "Source du Dragon" (*tanim*) Néhémie 2.13. Dans Isaïe 27,2 et 27,3 il est question aussi

bien de serpents que de dragons, mais dans le langage imagé du prophète, ces termes désignent les deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate. Dans Job (7,12) le "tanim" semble correspondre à un monstre marin. En conclusion, le texte biblique ne nous éclairera pas beaucoup sur le dragon, sa représentation et sa symbolique.

Le Dragon et sa symbolique

Le dragon naquit dans l'imagination des hommes en Mésopotamie il y a quelques millénaires. La glyptique assyro-babylonienne est envahie par ces animaux hybrides. Au retour de la captivité de Babylone, il a passé dans le monde juif puis chrétien. Si l'on consulte un glossaire archéologique⁷, on apprend que le dragon est un animal fabuleux possédant des ailes d'aigle, des griffes de lion, une queue de serpent, et qu'il représente, en Orient comme en Occident, l'esprit du Mal.

Cette description, à en croire l'enluminure juive médiévale, n'est pas très exacte, car nous trouvons des dragons aux pattes de lion, d'aigle ou de bœuf, voire des mains humaines, trainant les nœuds de leur corps de serpent aux ailes d'aigle ou de chauve-souris, et dardant, généralement une langue de feu entre des mâchoires de chien.

Quant à affirmer qu'il représente l'esprit du Mal, la chose peut être exacte dans l'iconographie chrétienne, où nous voyons Saint Georges ou Saint Michel le combattre et le terrasser.

(7) Glossaire de termes techniques. Editions du Zodiaque.1983.



Dragons. Ma'azor germanique du début du XIV^e siècle. Détail. Oxford, Bodleian Library. Ms. Reggio I, Folio 159, verso. Dessin à la plume Martine Weyl.



martine weyl



1. Dragon dans le jardin d'Eden. Miniature ornant un livre de prières italien de 1470. Détail.
2. Dragons ornant une page du traité de grammaire hébraïque, Sepher Mikhol de David Qim'hi. Manuscrit achevé en 1300. Détail.
3. Détail fresque. Strasbourg, 20 rue des Charpentiers, 13^e siècle.
4. Animaux revêtus de "sacs". Haggadah de Darmstadt. Allemagne fin du XIV^e siècle.
Reproductions polychromes Martine Weyl



Miniature à décor de dragons. Manuscrit ashkenaze de la première moitié du XIV^e siècle. Oxford, Bodleian Library. Ms. Mich 619, Folio 100 verso. Reproduction polychrome Martine Weyl

Pour le Juif le dragon est assimilé aux autres animaux de la création, et se promenait déjà dans le jardin d'Eden, si l'on en croit une miniature ornant un livre de prières italien de 1470. La miniature illustre la prière du matin Barukh she'amar ve-haya ha-olam... Loué soit celui qui par sa parole créa l'univers... Dans une prairie fleurie, biches, lièvres, paon, cygnes, oiseaux

s'ébattent. Un dragon fait face à un lièvre nullement effrayé. Pour le miniaturiste, le dragon se promenant dans le jardin d'Eden était peut-être la représentation du serpent de la Genèse d'avant la tentation d'Eve, alors qu'il était encore pourvu de pattes. Son rôle dans la tentation d'Eve lui valut d'être privé de pattes et de ramper sur le ventre (Gen. 3. 14). Voir illustration 1.

Mais le plus souvent le dragon est un simple élément de décoration dépourvu de toute signification. Voir **illustration 2**.

Si le XIII^e siècle fut dans l'art occidental le siècle du dragon, il n'a nulle part dominé l'imaginaire aussi puissamment que dans l'enluminure juive médiévale où son règne s'étend encore au XIV^e siècle⁸.

Un exemple particulièrement typique nous est fourni par la miniature d'un *Ma'hzor*, d'un livre de prières pour les jours de fêtes datant du premier tiers du XIV^e siècle, d'origine ashkenaze⁹.

On sait que ce mot qui signifie allemand, englobe l'Europe centrale, l'Allemagne et la France du nord. La page que nous découvrons porte le mot *Kol*, premier mot de *Kol nidré* qui introduit la fête solennelle du *Yom Kippour*. L'artiste a encadré les lettres d'or sur fond rouge du mot *Kol* de trois êtres étranges vivement colorés. Dans le bas nous voyons deux dragons, celui de gauche aux ailes d'aigle serait assez classique s'il n'était porté par des bras aux mains humaines, et si sa queue ne se terminait pas en rinceaux végétaux. Le second dragon qui lui fait face dans une attitude de combat possède, lui, des ailes de chauve-souris. Sa queue s'achève en branche de chêne ornée de glands. Dans le haut, l'être méticuleusement peint échappe à toute définition. Son corps s'ouvre au niveau de la poitrine sur un visage d'un homme barbu, alors que de la nuque s'échappe le torse d'un homme habillé tenant dans ses bras une longue trompette dans laquelle il souffle. La queue de cet hybride s'achève par une classique tête de dragon. L'illustrateur a visiblement voulu remplir tout l'espace disponible et son imagination particulièrement riche a fait le reste. Il n'y a pas lieu de chercher un rapport avec la fête de *Kippur* que la miniature serait censée illustrer. Le juif pratiquant peut néan-

moins s'étonner de trouver une pareille illustration dans le rituel de *Kippour*, ne serait-ce que parce qu'il est susceptible de distraire le dévot à un moment où il souhaite le moins être distrait. Mais pour répondre à cette interrogation il faudrait connaître la mentalité du Juif médiéval, ce qui n'est pas facile.

La rareté de ces ouvrages fait qu'en dehors de l'officiant et du rabbin peu de personnes en disposaient, et l'on peut considérer l'enrichissement du manuscrit par des miniatures comme un *hiddur mizwah*, un embellissement de l'office synagogal. Rien ne permet d'affirmer que ces miniatures étaient l'œuvre de Juifs ou de non-juifs, mais le fait qu'elles avaient été commandées et acceptées par des Juifs nous permet de négliger cet aspect des choses.

Dans deux des médaillons de la fresque de la rue des Charpentiers nous trouvons des animaux fantastiques portant une sorte de caparaçon. Si l'on est habitué à voir les chevaux porter caparaçon à l'occasion d'une parade ou d'un tournoi, il nous paraît plus étrange d'en voir revêtu des animaux fabuleux comme le dragon. Voir **illustration 3**.

Là encore la miniature juive nous offre quelques exemples. Ainsi sur la page de titre d'un *Ma'hzor*, d'un livre de prières pour les jours de fêtes, exécuté à Nuremberg au XIV^e siècle, nous voyons dans les angles supérieurs deux animaux fantastiques revêtus d'un vêtement se faire face¹⁰. Dans la *Haggadah* de Darmstadt, un rituel pour la cérémonie familiale de la Pâque, datée du début du XV^e siècle, nous

(8) Thérèse et Mendel Metzger. La vie juive au moyen âge. Office du Livre. Vilo. Paris. 1982. illustr. 392, p 278

(9) *ibid.* illustr. 261 p 190 *Ma'hzor ashkenaze*, 1^{er} tiers du XIV^e siècle. Oxford. Bodleian Library. Ms Mich. 619, fol. 100 verso

(10) *ibid.* illustr.77 p 52 *Ma'hzor* de Nuremberg vers 1331. Jérusalem. Institut Schocken pour l'Histoire du Judaïsme. Jewish Theological Seminary of America Ms 24100

voyons un animal fabuleux à la face grotesque recouvert du sommet de la tête jusqu'à l'arrière train d'une large couverture faisant de nombreux plis, faisant face à un lion (?) lui aussi recouvert d'une couverture¹¹. Voir illustration 4.

Si nous voulions une référence biblique à des animaux portants vêtements, c'est dans le livre de Jonas, chapitre 3, verset 8 que nous la trouverions. Jonas, rejeté sur la côte par le grand poisson se rend à Ninive et parcourt ses rues en proclamant la parole de l'Éternel: « Encore quarante jours et Ninive sera détruite. »

Le roi de Ninive prit le deuil, se couvrit d'un sac, s'assit sur la cendre et fit proclamer qu'hommes et bêtes s'abstiennent de manger et de boire, et que, hommes et bêtes, tous soient recouverts de sacs.

Mais il est improbable qu'un rapport existe entre les animaux de Ninive et les animaux peints par les miniaturistes juifs ou ceux représentés sur la fresque de la rue des Charpentiers.

Il faut aussi observer que les Juifs ne constituaient pas un groupe humain isolé des autres hommes. Leur communauté était sur le plan de la civilisation matérielle et de la culture parfaitement intégrée dans le milieu dans laquelle elle vivait, dont elle se distinguait uniquement par sa manière de penser et par ses pratiques religieuses.

Les images étranges de ces dragons, ils les avaient intégrées dans leur culture, sans pour autant aller au delà de leurs formes extérieures.

En conclusion.

Les fresques de la rue des Charpentiers furent peintes au cours du XIV^e siècle. Pendant ce siècle, avec une interruption de vingt ans, de 1349 à 1369, la maison fut occupée par des Juifs. Durant cette interruption, Strasbourg

connut la Peste noire, la perte de la moitié de sa population, un désarroi dans le domaine spirituel (pourquoi cette épreuve? pourquoi cette punition?), enfin un marasme économique qui font que ces vingt années n'étaient pas particulièrement propices à l'ornementation d'habitations civiles. Les Strasbourgeois s'inquiétèrent plutôt de multiplier et d'embellir leurs lieux de prières.

Nous avons enfin démontré que loin d'être étrangères à la mentalité juive au XIV^e siècle, les fresques de la rue des Charpentiers avec leurs animaux fantastiques pouvaient constituer un cadre à la vie familiale de Juifs au XIV^e siècle. Enfin, si pour les chrétiens, le dragon représentait l'esprit du mal, il est bien improbable qu'ils en eussent voulu décorer les murs de leur chambre. Pour les Juifs, le dragon n'était qu'un élément décoratif aux aspects multiples, dépourvu de toute connotation. Le démon, l'esprit du mal est rarement représenté par le miniaturiste juif, mais lorsqu'il l'est, c'est sous la forme d'un être humain, cornu, la barbe en pointe, des ailes dans le dos et des pattes de coq, ce qui est conforme à l'opinion exprimée dans le Talmud et par Rashi¹². C'est ainsi qu'il est représenté face au sonneur de chofar, de la corne de bélier, dont les sons rauques devaient chasser le démon¹³.

La fresque aux dragons de la rue des Charpentiers paraît bien avoir été peinte par des Juifs au XIV^e siècle, ce qui en fait un document archéologique unique.

Robert WEYL - Martine WEYL

(11) Haggadah de Darmstadt. Universitäts-und Landesbibliothek. Darmstadt. Feuille: Ho la'hma 'anya...

(12) Talm. Babyl. Berakhot 6 a et Rashi, commentaire sur le traité Gittin 68 b

(13) Biblioth. Académie des Sciences. Budapest. Coll. Kauffmann. Ms A 388 / II fol. 12 v.

estepro
le sens du service



8 avenue de l'Europe
67727 HOERDT
03 88 68 24 84
www.estepro.fr
accueil@estepro.fr



SYSTEMES ET SOLUTIONS D'IMPRESSION
DEMATERIALIZATION FISCALE DES FACTURES
GESTION DOCUMENTAIRE
AUDIT ET CONSEIL



- > Une équipe de 20 pros à votre écoute
- > La vente et la maintenance de systèmes et solutions d'impression
- > La confiance de plus de 1000 clients dans tous les secteurs d'activités
- > Une rayonnance régionale et nationale
- > Une démarche d'audit, de conseil et de formation
- > La réactivité et la proximité d'une entreprise locale



La liturgie synagogale aschkenaze en France et en Alsace du XVIII^{ème} au XX^{ème} siècle

Existe-t-il une musique d'inspiration exclusivement juive ? La réponse est bien sûr négative, car dans la mesure où les Juifs ont vécu durant plusieurs dizaines de siècles sous des latitudes diverses, il est évident que leurs différentes traditions liturgiques et plus généralement leurs pratiques artistiques ont été influencées par leurs environnements respectifs. Mais comment s'est constitué ce fond liturgique de tradition aschkenaze en France depuis le XVIII^{ème} siècle ? Nous aborderons tout d'abord le "chant synagogal" ou "liturgie synagogale" en général pour réfléchir ensuite sur ses rapports avec la liturgie alsacienne.

Quelques précisions sur la liturgie aschkenaze

Nous disposons de sources importantes au sujet de cette 'hazanouth à partir de l'ère des Lumières. En effet, dès le début du XVIII^{ème} siècle le chant gagne en complexité et sans doute en beauté selon le goût de l'époque. Salomon Lifschitz, 'hazan à Metz de 1717 à 1767¹ rappelle dans son ouvrage Teoudat Chlomo² que le 'Hazan a besoin d'une chorale pour étoffer les mélodies et leur donner tout le relief nécessaire. Il connaît, dit-il, les chants annotés par Salomon Rossi³ compositeur italien que l'on peut considérer comme le père de la musique synagogale et possède son ouvrage, publié en 1623 par Léon de Modène.⁴

Les mélodies des offices aschkenazes comme les récitatifs ou les principales prières du chabbat et des fêtes « créés par les siècles » semblent ne pas vraiment



Une des premières éditions du Mahzor Roedelheim
cliché As.Morasha

(1) Issu d'une ancienne famille de 'Hazanim son père Moché qui fut lui-même 'hazan à Metz, est originaire de Fürth. Quant à son grand-père Zalman il a occupé cette même fonction à Francfort-sur-le-Main. Très instruit Chlomo Lifschitz possède de bonnes connaissances talmudiques et son activité ne se résume pas au chant. Le Grand Rabbin de Metz, Jacob Reicher (1661 - 1733) dit de lui: qu'il "étudie avec assiduité comme une des meilleurs éléments du Saint Troupeau des étudiants de la yechiva, qui suivent mon enseignement".

(2) Edité à Offenbach en 1718

(3) Ce Juif italien (1570 -1630) premier violoniste à la cour des ducs de Mantoue pendant plus de quarante ans sera également un important compositeur, à la charnière entre la période renaissance et la période baroque. Il compose ainsi de nombreuses œuvres vocales et instrumentales profanes. En 1623 paraît également un recueil de musique polyphonique juive, premier du genre, appelé Ha-shirim acher li-cholomo.

(4) Né à Venise en 1571, Léon de Modène est formé à Padoue tant au niveau juif qu'en littérature antique, musique, danse et langues avant de revenir s'établir à Venise où il est nommé rabbin en 1593. Il est connu en France pour avoir publié un ouvrage plus tard traduit par R. Simon en 1674 « cérémonies et coutumes qui s'observent parmi les juifs, avec un supplément touchant les sectes des caraites et des samaritains de notre temps ». Il décède en 1648.

varier et constituent vraisemblablement encore à la fin du Second Empire un véritable patrimoine reliant entre elles les générations successives. Samuel David⁵ ne dit pas autre chose lorsqu'il souligne en 1895 que: "Ces chants ne sont pas nés spontanément. Leurs auteurs étaient de savants artistes. Pour produire des œuvres durables, l'instinct ne peut suppléer à la science... Ces artistes étaient des croyants, des fervents et des pratiquants à un degré qui dépasse tout ce que notre imagination peut attribuer à ces mots. C'est ce qui rend leur œuvre inimitable, le fait qu'à travers les siècles, leurs âmes pénètrent nos âmes, leur souffle soulève nos poitrines.» Et le grand rabbin de France de l'époque Zadok Kahn⁶, de renchérir: «le culte israélite possède un certain nombre de chants traditionnels de haute valeur...ils témoignent de la piété et de l'élévation de l'âme de nos aïeux...C'...(est)... pour nous un héritage sacré qui nous permet... de nous associer aux émotions religieuses, aux pieuses effusions des générations disparues.»

Il est vrai que la liturgie, aspect important du judaïsme au quotidien, connaît semble-t-il dès le Moyen Age une grande popularité dans la vallée du Rhin et dans tous les pays de langue allemande. Morde'haï Breuer considère que l'éclatement géographique des Juifs d'Allemagne en petites communautés souvent rurales et numériquement très réduites, a contribué à rendre leur fonctionnement plus autonome. Ce phénomène se traduit au plan liturgique par un foisonnement de traditions certes proches mais sommes toutes différentes, propres à chaque communauté. Ce mode de fonctionnement très indépendant poussera les fidèles à privilégier les airs locaux marquant ainsi leurs particularités⁷.

Il ne faut pas non plus sous-estimer la transformation du rôle du 'hazan, qui dans les communautés de l'Europe de l'ouest doit, - sous la pression des fidèles, - faire évoluer sa 'hazanouth vers une qualité



'Hazan Jacob A. JACOB, 'Hazan de Reischaffen vers 1920 - cliché As.Morasha

(5) Samuel David (1836-1895) fils de la seconde épouse de son père le 'Hazan Isaac David, lui-même gendre du premier grand rabbin «de la synagogue» de Paris, Michel Seligmann (1747-1829), cet élève de Fromental Halévy (1799-1862) et prix de Rome de composition musicale, sera un compositeur de musique juive et profane très apprécié en son temps. Professeur au Conservatoire, chef de chœur puis directeur de la musique à la synagogue de la rue Notre-Dame-de-Nazareth, S. David édite en 1895 un recueil de chants contenant plusieurs compositions de son père intitulé: *Musique religieuse ancienne et moderne en usage dans les temples consistoriaux israélites de Paris* (1895) Cf. Notes préliminaires p.XI.

(6) Né à Mommenheim (Bas-Rhin) en 1839, Zadok Kahn étudie, adolescent, auprès du rabbin Salomon Lévy (1818-1885) de Brumath comme de nombreux autres jeunes élèves alsaciens qui se destinent au rabinat. Admis au séminaire de Metz en 1856, il succède en 1868 au grand rabbin de Paris Lazare Isidore (1813-1888) duquel il a été quelques temps l'adjoint. Fondateur de la Société des Etudes juives en 1879, Z.Kahn accède au grand rabinat de France à la mort de Lazare Isidore devenu entre-temps chef spirituel du judaïsme français. Favorable au sionisme naissant et à l'œuvre d'Edmond de Rothschild en Palestine il jouera un rôle discret mais très actif pendant l'affaire Dreyfus. Il meurt en 1905.

(7) Par ailleurs, affirme-t-il, dans ces petites communautés l'implication de chacun des membres favorisent une organisation communautaire plus démocratique alors que dans les grands centres les familles aisées imposent leur point de vue souvent favorables à leur intérêts. A l'instar du Saint Empire aucune structure générale de gestion communautaire forte n'a vu le jour pour les rassembler ce qui a encouragé l'écllosion de traditions diverses même au plan liturgique. Cf. la Revue Dukhan-revue de musique juive (en hébreu). pp. 43-53.Jérusalem 1996.

de chant de plus en plus professionnelle. En parallèle, et peut-être grâce à cette professionnalisation accrue, le 'hazan se voit-il, à cet époque, conférer un rôle plus important : il est même parfois comparé au Cohen Gadol - au grand prêtre du Temple de Jérusalem servant D.ieu au nom de la « communauté d'Israël »⁸.

Par ailleurs, la liturgie aschkenaze se diversifie dès le début du XVIII^{ème} siècle en deux grandes branches la première centrée sur l'Europe occidentale et la seconde sur l'Europe orientale. Cependant, comme les frontières du chant ne sont pas plus étanches que les limites des États, ces deux traditions liturgiques ne cessent de se « côtoyer », leurs influences mutuelles sont réelles. En effet, de nombreux 'hazanin viennent directement de Pologne ou de Russie⁹ dès cette époque pour exercer en Alsace et en Lorraine. Et bien qu'ils adoptassent assez rapidement la liturgie locale, ils n'ont pas oublié celle de leurs pays d'origine et y restent peu ou prou attachés. La porosité des traditions liturgiques semble être bien réelle.

Nous en voulons aussi pour preuve la relation de voyage que fait en 1769 la petite Victurienne de Mortemart de la réception d'une jeune mariée à la synagogue de Scherwiller près de Sélestat, le chabbat suivant les noces. Elle rapporte à ce propos que « le chantre y chanta des prières toujours en mouvement... Cette musique fort extraordinaire n'est pourtant pas vilaine. Ils semblent ne dire que « da da da, na na na, di di di, c'est apparemment des roulades dans leur langue, et ils prétendent qu'ils disent des prières à D.ieu (sic). »¹⁰. La jeune aristocrate ne fait-elle pas allusion au caractère quelque peu « polonais » (que nous qualifions comme tel!) des chants qu'elle entend à cette occasion et plus particulièrement sur la façon de rythmer les mélodies par des da, des na et des di? En tous cas nous n'en sommes pas loin!

Par ailleurs Samuel Cahen¹¹ ne rappelle-t-il pas « qu'un chant de la synagogue qui a

fait les délices de nos pères, et que nous aimons encore, nous qui sommes de la fin du siècle dernier, c'est le chant polonais... (qui) a des larmes dans les notes. » (c'est nous qui soulignons). Le 'Hazanouth polonaise encore connue des Juifs parisiens au milieu du XIX^{ème} siècle constitue une référence particulièrement prestigieuse bien que la communauté juive veuille, à cette époque, aussi s'en démarquer. On est en plein paradoxe!

Il est intéressant en outre de noter qu'un des proches collaborateurs de Samuel David; le chantre Beer¹² qui l'a certainement accompagné dans son travail d'écriture et de publication de chants juifs devant servir de référence pour les synagogues consistoriales de Paris, est bien d'origine polonaise. Parlant des grands 'hazanin « possédant au suprême degré l'art d'émuouvoir et

(8) Cf Claude Heymann, Revue des Archives Juives N°33/2 : Les chantres de la campagne alsacienne, une profession mal connue pp21-36; Idem N° 35/1 : Vie communautaire, spiritualité et musique dans la campagne alsacienne. Le rôle des chantres. pp. 128-136.

(9) Pascal Faustini (Almanach du K.K.L de Strasbourg 2012/2013) remarque que seule une dizaine de familles de Pologne et de Russie trouvent refuge en Alsace-Lorraine à la suite des grands pogromes du XVII^{ème} siècle. Cependant, le nombre de 'hazanin et de rabbins souvent engagés d'abord comme maîtres d'école-melamed; qui arrivent très tôt en Alsace-Lorraine, semblent être assez important du fait des circonstances. Deux facteurs entraînent l'arrivée massive de cadres communautaires dans le nord-est de la France à cette époque : le petit nombre de communautés encore actives à la suite des désastres de la guerre de Trente ans et qui n'ont plus ou peu de cadres d'une part, et l'absence de centres d'enseignement renommés hormis la Yechiva de Metz, d'autre part. Ce mouvement est d'autant plus important qu'en Russie et en Pologne l'offre est supérieure à la demande!

(10) Mademoiselle de Mortemart, *Un merveilleux voyage, le journal d'une enfant pendant l'été 1769*, Editions de la Nuée Bleue.p. 117.

(11) Archives israélites, 1852, p. 288.

(12) Né en Lituanie en 1843 dans une famille de 'hazanin itinérants Abraham Adolphe Markisewicz fils de Ruben Beer, se forme à Varsovie avant d'arriver à Paris en 1867. Il est d'abord engagé comme membre de son chœur par Samuel Naumbourg qui a remarqué la belle voix de basse de ce pauvre immigré. Beer devient en 1873 premier ministre-officiant de la synagogue de la Victoire époque de son inauguration après avoir occupé ces mêmes fonctions à la synagogue de la rue Notre Dame de Nazareth. Abraham Beer prend sa retraite en 1912 et meurt malade en 1924 dans un oubli quasi total.

de donner une valeur insoupçonnée aux phrases musicales» Samuel David ajoute : « Il y a là un art à part, qui ne peut se décrire. Les personnes qui ont entendu M.A. Beer, pendant les offices du Rosch Haschono et de Kipour, peuvent en avoir une idée exacte »¹³. On peut imaginer, sans beaucoup se tromper, que les deux traditions allemandes et polonaises se trouvent peu ou prou associées à la fois dans la célébration des offices et dans la création de cette nouvelle liturgie que le Grand Rabbin Zadok Kahn célèbre dans son introduction.

Si les édiles consistoriaux encouragent la création d'un nouveau chant synagogal, c'est que la situation sur « le front » de la 'hazanouth aschkenaze n'est pas sans nuages. En effet, cette liturgie - et qu'elle qu'en soit la branche, souffre selon Samuel Cahen, d'un manque d'unité. Si leur forme générale est connue, les airs ne sont pas finalisés, sans parler d'une absence quasi-totale de notes. La constante évolution qui en découle - d'autres qualifient ce phénomène de déformation et de désordre - laisse apparaître une certaine anarchie au niveau musical. Cette situation est mal acceptée par les fidèles et leurs édiles, à la recherche d'ordre, de fastes et de respectabilité.

C'est aussi ce que déplore Ernest Cahen lorsqu'il cherche à promouvoir un enseignement liturgique tout en le considérant pour le moment comme quasi impossible : « Comment le 'Hazan, aurait-il pu se familiariser avec les principes de l'art, exclu qu'il était de tout enseignement régulier. »... « A une époque où le chant synagogal était plutôt le cri de la nature, qu'une composition vraiment artistique l'auditoire était plutôt ému, remué, touché, par ce chant quelquefois bizarre, mais très souvent sublime, que charmé par ces formes que les grands maîtres ont su donner à l'art musical. »¹⁴

Cette expression de « cri de la nature » métaphore sibylline s'il en est, désigne en fait les mélodies parfois légères tirées du

folklore local et adaptées aux prières par les chantres avec plus ou moins de bonheur. Les nouvelles compositions doivent donc éviter aux fidèles de subir ces "cris" pour satisfaire le public bourgeois du XIX^{ème} siècle.

La mise en musique des chants traditionnels et des mélodies rajoutées plus tard par les uns et les autres, doit permettre une totale adéquation entre les airs et le contenu des prières. Le but que poursuit Samuel David est, soit de remplacer les airs empruntés aux musiques du temps souvent inspirées du folklore local par des mélodies pérennes, soit de donner à ces airs venant des villages, une forme structurée pour les fixer dans les mémoires ; afin qu'il n'y ait : « plus de notes changées, plus de notes dénaturées, plus de tonalités variables. »

Les chants ne seront plus alors « entachés de frivolités » et par conséquent mieux appréciés du public des grandes synagogues, car remarque-t-il « le sens musical s'est affiné... (et)... la musique religieuse moderne ne saurait avoir des chances de longévité, si on ne la présentait dépouillée de... résonances profanes. » c'est-à-dire simplement transposées sans un travail de composition préalable confié à des musiciens professionnels. La liturgie doit donc s'adapter aux sonorités de l'époque ! Les responsables consistoriaux entendent, au moment où ils cherchent à recruter de nouveaux 'hazanim à la formation musicale poussée, promouvoir une réelle unification de la liturgie aschkenaze dans l'Hexagone d'autant que, nous l'avons déjà dit, les 'hazanim sont originaires à la fois d'Europe de l'Est et d'Alsace Lorraine. La tâche est d'importance car, poursuit Samuel David, « les officiants ont une haute mission : la conservation des traditions. La suppression ou l'addition d'une note dans un chant

(13) Samuel David, Idem p. XII.

(14) Ernest Cahen (1828-1893) deuxième grand prix de Rome de composition, tient les orgues de la synagogue de la rue de la Victoire à Paris et celles de la rue Notre Dame de Nazareth, il compose plusieurs opérettes. Archives israélites pp. 288-89, 1852.

traditionnel sont un péril pour l'unité du culte. Une mélodie dont une note serait modifiée tous les vingt ans, deviendrait, en moins d'un siècle une autre mélodie. »¹⁵. Le 'hazan se voit donc attribuer une nouvelle tâche : la conservation et la transmission du patrimoine liturgique. On n'est pas loin de l'image du Grand Prêtre, lui aussi gardien et responsable du rituel dans le Temple.

Le chant choral

Depuis le début du XVIII^{ème} siècle de petits chœurs composés de jeunes « singerle » - petits choristes -, qui chantent à deux ou trois voix assistent souvent les 'hazanim ambulants, pour ainsi offrir de meilleures prestations aux communautés. L'introduction à cette époque d'un chœur plus étoffé fait maintenant partie d'un dispositif dont l'objectif principal est de rendre le chant juif clairement accessible et à la portée de tous (comme c'est le cas chez les autres religions). En effet, comme le note Samuel David : « avant cette époque, dans aucun temple israélite du rite occidental, les chœurs, sauf de rares exceptions, n'avaient été employés pour l'interprétation des chants traditionnels¹⁶ ». Or, il est important de permettre aux fidèles de se familiariser avec ces airs et qu'ils puissent les retrouver de façon régulière pour mieux en apprécier la beauté, d'autant que dans leur grande majorité ils ne fréquentent plus "le temple" quotidiennement. Le chœur aura donc pour fonction d'habituer les fidèles à un chant structuré et régulier. Mais le chant choral va, à partir de cette époque également carrément prendre la place du Kahal, que ce soit dans les dialogues entre les fidèles et l'officiant ou que ce soit pour les « réponses » comme le « amen » qui conclut chaque bénédiction chantée par le 'hazan. « Ne serait-ce pas rendre aux chœurs une part de leurs fonctions¹⁶, peut-être la plus importante, que de leur donner à chanter les textes qui doivent être dits par le Kahal ? » se demande Samuel David, qui va s'employer à faire varier la composition de ces réponses et

plus particulièrement celles des offices du Chabat les plus connus et les plus fréquents. « La diversité de ces réponses, l'influence qu'elles exercent sur la couleur générale des offices, leur apparition qui indique nettement à quel moment du service on se trouve, a rendu nécessaire l'obligation de les présenter sous des aspects différents, formant un tout homogène de caractère artistique. »¹⁷

Par ailleurs Lazare Wogue¹⁸, tout en se félicitant des qualités du 'hazan de la synagogue de Metz et de l'autorité de son chant qui évitent que « les particuliers, s'érigent chacun comme autant de 'hazzanim improvisés », ne luttent « de poumon avec l'officiant » et transforment « en ménagerie hurlante la maison du Seigneur », constate que cette discipline imposée au kahal se transforme en « silence de cimetière ». « Aux intonations énergiques du 'hazan, continue-t-il, aux bruyants répons du chœur, succède tout à coup un mutisme apparent, universel, qui a quelque chose d'effrayant et de triste. Ce contraste, cette brusque alternative d'animation et de léthargie, serre le cœur et étonne les oreilles... Cette immobilité de commande et de police, qui rappelle la discipline du régiment, sied mal à la spontanéité de la prière. »

Par ailleurs, si l'esthétique du chant normé et structuré fait semble-t-il partie des attentes des édiles et du public, dès la

(15) Samuel David idem p. XXII

(16) Samuel David Idem, p. XIII

(17) S. David pense certainement au chœur d'opéra ou même au chœur de la tragédie grecque qui intervient directement dans la pièce

(18) Archives Israélites 1851, p. 626. Lazare Wogue (1817-1897). Né à Fontainebleau, il entre à l'école centrale rabbinique de Metz en 1830, en section préparatoire jusqu'à l'âge de 18 ans. Après sept années d'études en section supérieure, il obtient son diplôme rabbinique. Lazare Wogue accède dès 1851 au professorat en Bible et théologie de l'école centrale rabbinique. Ecrivain prolifique il sera rédacteur en chef des Archives Israélites entre 1979 et 1895. Son œuvre la plus connue et la plus remarquable reste la traduction commentée de la Thora parue en 1860. Cf. l'introduction à la traduction du Pentateuque de L.W par le rabbin P. E. Touitou, p. 15. Jérusalem, Editions Ohr Hamarav, 2007.

fin du XIX^{ème} siècle la jeunesse ressent un malaise qu'évoque Claude Lévy-Straus dans *Tristes Tropiques* lorsqu'il parle de ses visites dans sa famille à Versailles où « la maison adjacente à la synagogue... était reliée par un long corridor intérieur où l'on ne se risquait pas sans angoisse, et qui formait à lui seul une frontière impassable entre le monde profane, et celui auquel manquait précisément cette chaleur humaine qui eût été une condition préalable à sa perception comme sacré. En dehors des heures de culte, la synagogue restait vide et son occupation temporaire n'était jamais assez prolongée ni fervente pour meubler l'état de désolation qui paraissait lui naturel, et que les offices dérangent de façon incongrue. »¹⁹

Mais ces efforts de restructuration atteignent-ils leurs objectifs? Certes c'est tout un corpus liturgique cohérent qui se met en place, corpus qui deviendra vite une référence pour tous les fidèles intéressés. Force est de constater que tout en se voulant très pédagogique, la nouvelle liturgie et ses initiateurs, du fait même de l'ignorance qui se propage à partir du XIX^{ème} siècle, contribuent aussi à rendre le public de plus en plus passif: les fidèles suivent l'office, certes, mais sans y participer, et ces belles prestations les transforment en de simples spectateurs. Cette situation n'encourage-t-elle pas en fin de compte la froideur évoquée ici par le célèbre anthropologue?

La situation générale du judaïsme français au regard de la liturgie

Nous sommes en pleine évolution culturelle: le Beith Hamidrache-La maison d'Etudes a perdu sa position centrale au profit de la Synagogue. Parfois aussi appelé Klaus, ce lieu d'étude communautaire est pratiquement inexistant en France depuis le Premier Empire et disparaît peu à peu d'Europe occidentale²⁰. Les études talmudiques ne sont plus à l'honneur, l'aspiration des masses juives à s'émanciper pour s'extraire d'une humiliante pauvreté voire

d'une certaine indigence, bousculent les structures traditionnelles. Les attaques dont le Talmud a été de toutes parts la cible au Siècle des Lumières, ont un fort impact sur les fidèles, d'autant que le judaïsme traditionnel peine à réagir de façon adéquate. Nous assistons à un renversement de tendance voire même à une véritable révolution culturelle, car la prière a de tout temps été reléguée au second plan derrière l'étude - et ce malgré l'importance accordée aux trois prières quotidiennes. Elle devient néanmoins à cette époque le pivot et l'activité-phare de la vie culturelle juive au sein du judaïsme consistorial. Le rabbinat français issu de l'école rabbinique de Metz, établissement qui remplace désormais l'ancienne Yechiva des bords de la Moselle, se résout à accompagner cette lente évolution, sous peine de perdre de plus en plus de fidèles. Par ailleurs, la disparition de l'étude du Talmud va de pair avec celle de la lecture hébraïque souvent devenue terra incognata.

Comme le rappelle le Grand Rabbin Zadok Kahn²¹, les anciens airs traditionnels « ne pouvaient... suffire à toutes les exigences du temps présent, le changement qui s'est opéré dans notre condition sociale, la place de plus en plus restreinte faite à la vie religieuse ayant rendu le chant synagogal plus nécessaire que jamais. » Par ailleurs, poursuit-il: « nombre de fidèles, surtout dans la tribune des dames ne sont plus familiers avec la langue de nos prières... Leur participation à nos offices serait donc forcément stérile « si la majesté « des grands temples » d'une part, et « les anciens chants religieux associés aux compositions les plus récentes » d'autre part, ne suppléaient à l'insuffisance de la prière simplement récitée. » Le grand

(19) Début du chapitre XXIII.

(20) Les lieux d'études alsaciens de Bouxwiller, Ettendorf, Bischheim ou Jungholtz ont disparu au moment de la Révolution Française. Cf. notre article: Le Rabbin A. Z. Auerbach de Bouxwiller, Almanach du KKL de Strasbourg 2016, P. 106-111.

(21) Introduction à l'ouvrage de Samuel David p.III.

rabbin met, on le constate, l'accent sur la nécessaire solennité à la fois des lieux et de la liturgie pour endiguer la défection des fidèles. On est loin des propos que tient quelques trente ans plus tôt Samuel Cahen²², ardent soutien des changements liturgiques, et qui distingue encore le chant synagogal d'une part, de la prière proprement dite, d'autre part. En effet le chant, qu'il soit entonné par le chœur, le kahal-l'assemblée ou un chœur, devrait non seulement accompagner les diverses phases de la prière qui elle, «... constitue vraiment l'office... (mais) attacher (encore) plus d'importance au chant... c'est méconnaître l'office religieux, qui est de relever l'âme...». En résumé le chant synagogal a pour but d'aider les fidèles à prier mais n'a cependant pas vocation à prendre la place de la prière individuelle. On voit donc assez clairement l'écart qui existe entre les propos de Samuel Cahen et les réflexions du grand rabbin Zadoc Kahn quelques dizaines d'années plus tard, écart qui marque combien leurs préoccupations respectives ont évolué. En effet, alors que le projet de rénovation liturgique est de donner plus d'unité aux chants et de renforcer le caractère solennel des offices publics pour permettre aux fidèles de vraiment prier dans une ambiance sereine et ordonnée, le grand rabbin Zadoc Kahn lui assigne maintenant une nouvelle mission : endiguer les affres de l'assimilation.²³

La situation en Alsace

Les petites communautés alsaciennes conserveront longtemps encore un nombre assez important d'airs traditionnels voire locaux et n'accueilleront les chants consistoriaux que progressivement. Et bien qu'ils aient à cette époque une meilleure formation musicale et donc un "niyen-nigoun" (une façon de chanter) plus standardisé, les 'Hazanim ne tiennent pas uniquement compte des nouvelles compositions car la transmission du chant local est encore suffisamment vivace pour s'imposer encore à la fin des années trente. Il est



Tampon d'Edmond Hoene! 'Hazan de Wasselonne année 1930 - cliché As.Morasha

clair que pour être facilement accepté dans sa nouvelle communauté -, à cette époque, un jeune 'hazan ne peut faire l'impasse sur ces traditions liturgiques localement très fortement ancrées²⁴. La Hazauouss des petites communautés fières de leurs particularités joue, à la veille du grand bouleversement de 1939 un rôle si important, que certains récitativs - qui constituent la base de la liturgie, diffèrent de ceux qui se sont déjà imposés dans les grands centres grâce aux ouvrages musicaux édités au XIX^{ème} siècle²⁵.

La situation est cependant un peu différente à Strasbourg, où, comme dans les synagogues parisiennes les compositions consistoriales sont de rigueur mais dans une moindre mesure car certains airs

(22) 1841, Archives Israélites p. 343

(23) Les encouragements que prodiguent le Grand Rabbin Zadoc Kahn à Samuel David reflètent l'état du judaïsme français dont l'Univers Israélite se fait déjà l'écho en 1844 : « le temps est venu, où la synagogue française peut et doit sortir de cet état de négligence et d'abandon où une législation vicieuse et la domination exclusive de l'argent l'on laissé végéter. Notre temple est désert; la religion juive parlant hébreu et vêtue de ses antiques symboles est abandonnée par les plus illustres citoyens israélites, et nous avons beau la chercher dans l'intérieur des familles parlant français, nous ne la trouvons pas. » In Josué Jéhouada, Les cinq étapes du judaïsme émancipé. Edition Synthésis, Genève, seconde édition 1942. p. 64

(24) C'est ce que me disait dans les années quatre vingt du siècle dernier le 'hazan de Haguenuau d'après-guerre Oscar Kugler (1906-1989) avant-guerre ministre officiant à Soultz /Forêts et pendant la tourmente à Périgueux.

(25) L'ancienne liturgie de la communauté de Brumath dont René Weil (1908-2003) fut l'un des derniers représentants en est un témoignage éclatant. Cf. Le site du judaïsme alsacien. Je pense aussi au récitativ particulier de l'office de Maariv du vendredi soir lorsqu'on rajoute le lendemain un Yotser (rajout de circonstance au début de la prière publique), encore chanté récemment à Haguenuau.

SATTLER ET FILS

**MONUMENTS FUNÉRAIRES
GRAVURE - TAILLE**

*nouveau hall d'exposition
choix des monuments*

19, rue du Général de Gaulle
67170 BRUMATH
tél. 03 88 51 13 15
fax 03 88 51 91 24



anciens ont, malgré toutes les critiques que l'on a pu lire, suscité un profond attachement. Cette quasi dévotion des fidèles strasbourgeois, souvent issus de la campagne, à ces mélodies, milite plutôt pour un *modus vivendi* que pour un changement radical. La situation évoluera malgré tout avant la seconde guerre mondiale, lorsque que certaines mélodies d'Europe de l'Est seront (très modestement) introduites à partir de 1933 avec la venue du premier ministre-officiant Joseph Borin²⁶. Mais il est vrai que cette distinction entre musique moderne et chants traditionnels est toute relative. En effet comme le note Samuel David: Nous laisserons à « ceux qui nous succèderont le soin de discerner, parmi notre musique actuelle celle qui, par un long et universel usage, pourrait devenir traditionnelle. »

Nous constatons quant à nous en ce début du XXI^{ème} siècle, que des airs de Samuel Naumbourg (1817-1880) ou Louis Lewandowski (1821-1894) font de nos jours partie intégrante du patrimoine de nos synagogues de rite alsacien alors que d'anciennes mélodies du cru ne correspondant tout simplement plus aux normes musicales de notre époque sont totalement ignorées. Ces airs composés au XIX^{ème} siècle ont tous un point commun, c'est la relative facilité avec laquelle l'ensemble des fidèles est capable de les entonner.

Conclusion

La liturgie ou 'hazanouth aschkenaze de France et d'Alsace encore en usage dans certaines synagogues s'est progressivement construite sur un fond de mélodies rhénanes complétées par des « airs nouveaux » introduits à la faveur de l'évolution musicale du XIX^{ème} siècle et avec la participation des 'hazanim et des compositeurs de cette époque. Néanmoins, très peu d'airs d'Europe de l'Est ont été intégrés dans cette liturgie bien qu'une partie non négligeable des chantres français aient été originaires de Russie et de Pologne. Le poids de l'occident

et de ses références reste donc, également au niveau musical, prépondérant. Ces airs remplacent sans les faire disparaître complètement des mélodies plus simples, proches d'un folklore peu élaboré mais emblématique des multiples communautés rhénanes, fières de leurs traditions.

Il est important de relever que la question liturgique en particulier, et celle de la prière de façon générale, sont des problématiques abondamment traitées dans les revues et les publications du XIX^{ème} siècle. En effet, le chant de la synagogue et particulièrement celui du chabbat et des fêtes, est à cette époque la principale manifestation religieuse de la vie juive communautaire à la synagogue, d'autant que la plupart des pratiques ont lieu dans l'espace privé²⁷. On comprend ainsi pourquoi le 'hazan se voit investi d'un rôle particulièrement important: il est de fait le gardien d'une tradition communautaire et donc responsable de sa transmission. Et même si le caractère par trop solennelle de la prière s'établit souvent au détriment de la participation du public, situation qui n'est plus du goût des jeunes à partir des « années trente », il n'en reste pas moins que la majeure partie de ces airs élaborés encore avant la Belle Epoque, est bien l'expression du judaïsme consistorial de l'Hexagone dont les bases remontent au Sanhédrin napoléonien mais qui, après 1945 et les catastrophes que l'on connaît, se trouvera totalement transformé.

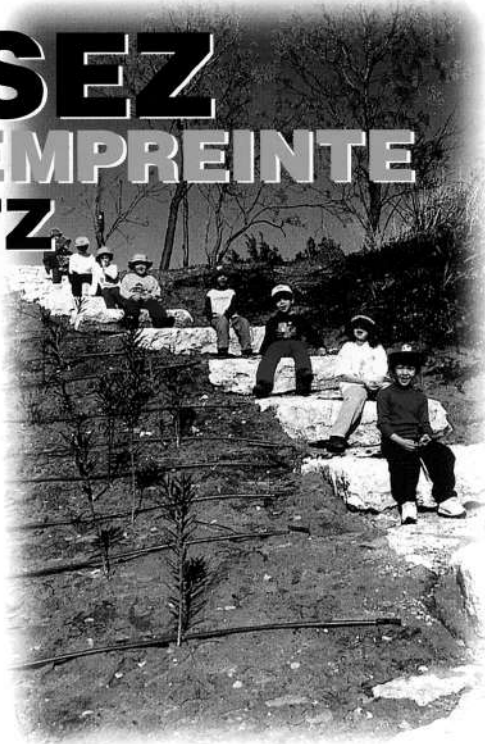
Rabbin Claude Heymann

(26) Claude Heymann: L'arrivée du chantré Joseph Borin à Strasbourg (1933) in Juifs d'Alsace, Huit siècles d'histoire, Editions Coprur 2009.

(27) En réalité il ne semble même pas y avoir de différence entre la synagogue et l'espace privé à ce niveau: joies et enthousiasmes en sont pareillement absents puisque Claude Levy-Strauss ajoute encore dans le passage précité cf. note n°19 « Le culte familial souffrait la même sécheresse (que celui de la synagogue - c'est nous qui rajoutons). A part la prière muette de mon grand-père au début de chaque repas, rien d'autre ne signalait aux enfants qu'ils vivaient soumis à la reconnaissance d'un ordre supérieur... ».

LAISSEZ VOTRE EMPREINTE EN ERETZ ISRAEL !

*Vous qui avez toujours
vécu au rythme d'Israël,
le département "Legs et
Testaments" du KKL-
JNF vous offre
l'opportunité unique de
concrétiser votre amour
pour Israël par un acte
de vie en faveur des
générations futures.*



VOS GARANTIES :

- *Votre donation est exonérée des droits de succession.*
- *Son intégralité est affectée au projet de votre choix : parc, forêt, réservoir d'eau, aire de jeux pour les enfants etc...*
- *Votre nom ou celui d'un être cher sera gravé à jamais dans la terre d'Israël, au cœur de la mémoire collective du peuple juif.*
- *Vous devenez membre de la grande famille du KKL.*

**Appelez-nous,
nous sommes à votre entière disposition !
La plus grande discrétion vous est assurée.**

1a, rue René Hirschler - 67000 STRASBOURG

Tél. 03 88 35 54 26

E-mail : kklstrasbourg@aliceadsl.fr



Anna Ticho, la petite fille de Jérusalem*

« Je n'ai pas choisi le paysage, c'est le paysage qui m'a choisie... »

Anna Ticho, à propos de Jérusalem, 1970

Jusque dans les années 1960, les femmes étaient toujours minoritaires parmi les artistes en Israël et la plupart d'entre elles étaient dans le sillage des hommes ou travaillaient en dehors des principaux mouvements artistiques. Bien que le Yishouv (l'installation des Juifs en Palestine) du début du XX^e siècle se voulait être une société pionnière avec des idéaux égalitaires, il en était comme de toutes les sociétés du monde de cette époque, finalement dirigé par les hommes. La figure d'Anna Ticho s'affirme dans ce contexte du Yishouv, l'entrée du féminin dans l'art, en Israël comme en Europe, se fit progressivement...

Anna Ticho est une artiste peintre israélienne, née à Brno en Moravie en 1894, aujourd'hui partie orientale de la République tchèque. À l'âge de



Anna Ticho dans les années 1920
Photographie de Yaakov Ben Dov,
Musée d'Israël, Jérusalem

16 ans, elle part étudier le dessin à l'Académie des Beaux-Arts à Vienne, où Egon Schiele sera son professeur. En 1912, elle s'installe en Palestine avec son cousin et mari, l'ophtalmologue Avraham Albert Ticho (1883-1960). Après un séjour en Syrie, ils s'établissent à Jérusalem où le Dr Ticho ouvre une clinique ophtalmologique et Anna commence à travailler en tant qu'assistante. La clinique fermera en 1960 après la mort de l'ophtalmologue.

En 1924, le couple acquiert une propriété construite en 1880 par les Nashashibi, une famille de dignitaires arabes qui avait vécu et travaillé dans cette propriété avant de partir en



Anna et Albert Ticho - 1950

*Citation de sa fille, Myriam Harry



Dessin et aquarelle d'Anna Ticho
Paysage de Jérusalem



Aquarelle d'Anna Ticho
Paysage de Jérusalem

Syrie; ils hébergeront plusieurs officiers britanniques, comme d'autres artistes et intellectuels le faisaient à cette époque à Jérusalem, et accueilleront diplomates, hauts fonctionnaires, écrivains ainsi que plusieurs expressionnistes allemands fuyant le nazisme dans les années 30.

À la fin de sa vie, Anna Ticho cède sa maison, sa collection d'art et ses travaux personnels à la cité de Jérusalem. Elle décède à Jérusalem en mars 1980.

La Maison Ticho est actuellement une branche du Musée d'Israël, elle est devenue un centre d'art et de culture très actif qui accueille des expositions

temporaires et des événements culturels, elle dispose d'une cafétéria et d'un restaurant.

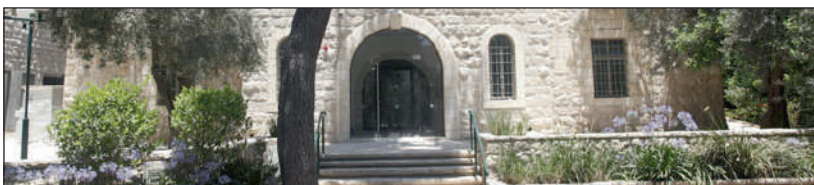
Son œuvre

Anna Ticho est surtout connue pour ses nombreux dessins et aquarelles des collines de Jérusalem. Elle a écrit un jour : « Je suis venue à Jérusalem quand c'était encore un territoire vierge, avec de vastes panoramas à couper le souffle... J'ai été impressionnée par la grandeur des paysages, les collines dénudées, les oliviers plusieurs fois centenaires, les pentes, les failles, le sens de la solitude et de l'éternité... »

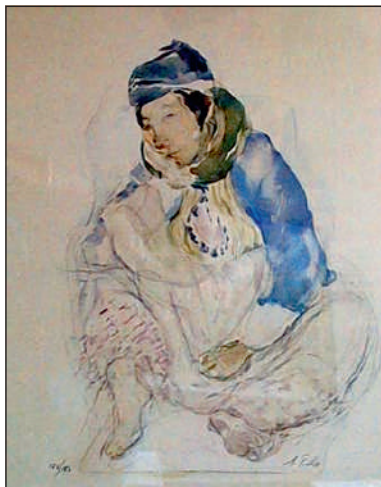
Dans ses premières œuvres, la sévérité et l'austérité du paysage du Moyen-Orient brident ses aspirations artistiques



L'escalier de Jérusalem – Lithographie, Anna Ticho - 1962



La maison d'Anna Ticho, aujourd'hui centre d'art et de culture à Jérusalem



Femme orientale
Lithographie d'Anna Ticho



Deux arbres
Dessin d'Anna Ticho

et à partir des années 1930, elle commence à faire des tableaux sur les collines hiérosolymites ainsi que des portraits des personnalités locales. Elle peint aussi des paysages urbains, des fleurs, des arbres, des mendians de Jérusalem... Ses premiers petits croquis hésitants, cèdent la place à des représentations puissantes, sa palette terreuse devient un invariant chromatique qui renvoie aux couleurs des environs de Jérusalem. L'encre de Chine, le charbon de bois, le pastel et le crayon, les aquarelles et l'huile deviennent ses médiums de prédilection.

Anna Ticho a été une des fondatrices de la Betzalel Academy of Art and Design, ses dessins et aquarelles sont exposés dans plusieurs musées du monde. Elle est l'une des artistes parmi les plus célèbres et les plus reconnus de son pays. Elle a reçu en 1970 le prix Yakir Yeroushalayim et en 1980 quelques mois avant sa disparition, le prix d'Israël.

Richard Aboaf

Professeur d'expression plastique
et d'histoire de l'art

Sources bibliographiques

Eisler, Max. *Anna Ticho, Jérusalem, 12 plaques de fac-similé*. Vienne: 1951.

Cohen, Elisheva. *Paysage de Anna Ticho-Jérusalem*, W. Sandberg. Pays-Bas: 1971.

Anna Ticho, Jérusalem Paysage, Dessins et Aquarelles. Londres et Tel Aviv: 1971.

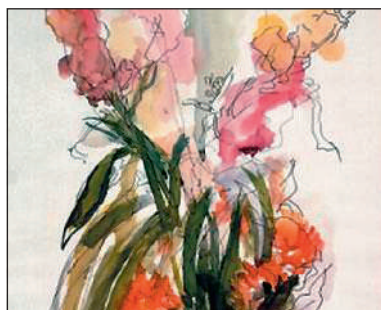
«Anna Ticho-Dessins 1971-1980.» Catalogue, Le Musée Juif, New York, 1984.

Fischer, Yona, éd. *Anna Ticho: Sketches 1918-1975*. Jérusalem, 1976.

Salmon, Irit. «La Maison Ticho». *Ariel* 58, (1984)

Ticho House-A Jérusalem Repère. Jérusalem: 1994.

«Anna Ticho - Une artiste à Jérusalem.» *Le Journal du Musée israélien* 14, (été 1996)



Bouquet de fleurs
Aquarelle d'Anna Ticho



Les instituteurs et les rabbins alsaciens et lorrains à Nîmes du XIX^e au milieu du XX^e siècle

Un exemple d'échange culturel¹.

1. Nîmes, une communauté juive provençale en pays d'Oc

Pendant près d'un siècle, tous les instituteurs et tous les rabbins de la communauté de Nîmes furent originaires d'Alsace ou de Lorraine. Tous, sauf un seul, se conformèrent sans trop de difficultés aux coutumes de cette communauté d'origine comtadine pourtant assez différentes de celles des traditions du judaïsme aschkenase dans lesquelles ils avaient grandi et étudié. Tous, sauf un seul, surent se faire apprécier, non seulement des Juifs de Nîmes, mais des autorités civiles, religieuses et militaires locales. Plusieurs d'entre eux imprimèrent leur marque sur la communauté, en ranimant les anciens usages du culte qu'ils firent évoluer en les modernisant. Certains d'entre eux prirent une part active à la vie sociale et intellectuelle de la ville, d'autres s'intéressèrent à l'histoire des anciennes communautés languedociennes et à leur héritage liturgique. De nombreux témoignages attestent aussi de la qualité de l'enseignement qu'ils dispensèrent à la jeunesse juive nîmoise. Cette réussite est d'autant plus remarquable qu'elle intervint entre deux cultures du judaïsme français séparées par un millénaire d'histoire et qui, différaient par la pratique du culte, la prononciation de l'hébreu, la liturgie, le rôle du rabbin, le respect de certaines pratiques religieuses et l'éventail des professions².

La présence des Juifs à Nîmes remonterait au VII^e siècle, au milieu de l'époque mérovingienne. La communauté disparut lorsque les Juifs du Languedoc furent expulsés du royaume de France au XIV^e siècle, d'abord par Philippe le Bel, puis par ses successeurs. Une seconde communauté juive se reconstitua au début du XVIII^e siècle lorsque s'installèrent à Nîmes un certain nombre de familles venues des Etats du Pape, c'est à dire d'Avignon et des trois communautés du Comtat Venaissin : Carpentras, Cavaillon et L'Isle-sur-la-Sorgue. Comme le prouvaient leurs noms de famille, certaines d'entre elles descendaient directement des familles chassées du Languedoc quatre siècles auparavant, par exemple les Millaud, Baze (Béziers), Carcassonne, Bédarrides, Beaucaire ou Roquemartine. A la veille de la Révolution, la population juive comptait déjà 37 familles (170

(1) Cet article est un résumé de mon article « Les rabbins et les notables juifs à Nîmes au XIX^{ème} siècle », dans *Roumanie, Israël, France : parcours juifs, Mélanges offerts à Carol Iancu*, (Danielle Delmaire et autres, dir.), Paris, 2014, p. 369- 405. Le texte a été complété et remanié afin de rappeler comment les enseignants et les rabbins alsaciens et lorrains ont accompagné pendant près d'un siècle l'évolution d'une communauté du pays d'Oc issue d'anciennes traditions comtadine et avignonnaise.

(2) Sources manuscrites : Archives nationales, série F 19 (dossiers personnels des rabbins et ministres officiants). Série F 19 11000-11200 (listes des notables). Archives du consistoire de Paris, fonds du Consistoire central, série Icc, liasse 28 et dossier Nîmes (correspondance avec le consistoire de Marseille). Archives de l'Alliance israélite universelles, dossiers XIX B 184, IX D 52, I L, II L, V L, II M, III M.

personnes) qui vivaient du commerce des tissus, des toiles, des soieries et des bijoux, ainsi que de la remonte des mules, hybrides de juments et d'ânes, une spécialité locale. Elle disposait d'un cimetière, d'une synagogue, d'un rabbin, chargé de l'enseignement des enfants, et d'un *'hazan*, qui faisait aussi fonction de *cho'het* et *mohel*; les offices se faisaient selon le rite comtadin. Parmi les quelques Juifs d'origine aschkenase qui s'installèrent à Nîmes à l'époque de la Révolution, se trouvait le colporteur Marcus Lazare, né en 1765 à Creglingen, dans le Brandebourg, qui servit dans les armées napoléoniennes et épousa Sage Israël Suisse une Nîmoise probablement d'origine aschkenase, car les comtadins de Nîmes mirent assez longtemps pour accepter des mariages avec des Juifs d'une autre origine. Il fut l'arrière-grand-père de Bernard Lazare³. Les Juifs de Nîmes accueillirent avec enthousiasme la Révolution, pendant laquelle plusieurs d'entre eux jouèrent un rôle politique actif, notamment lors la Terreur. Ils furent représentés à l'Assemblée de Notables de 1806 par Cadet Carcassonne, l'un de leurs *parnassim*, et au Grand Sanhédrin de 1807 par cinq rabbins: Joseph Roquemartine, Mardochée Roquemartine, Abraham Muscat, Abraham Montel fils et Bessalel Milhau. En 1808, lors de l'organisation du culte consistorial, les Juifs nîmois acceptèrent très mal la désignation de Marseille comme siège du consistoire. Comme la communauté avait doublé et comptait déjà 74 familles (322 personnes), ils affirmèrent, contre toute vraisemblance, qu'ils étaient d'origine portugaise, que leur présence à Nîmes était plus ancienne qu'à Marseille, que Nîmes avait une position géographique plus centrale et que la communauté juive de Marseille était composée « d'une réunion de Juifs allemands, portugais, italiens et orientaux dont les coutumes sont toutes différentes ». Cette dernière affirmation était très exagérée,

puisque les Juifs d'Avignon et du Comtat avaient émigré en masse en Provence dès le rattachement de ces deux principautés à la France en 1791 et formaient alors la majorité de la communauté juive de Marseille⁴. Non seulement les Juifs nîmois n'eurent pas satisfaction, mais ils n'obtinrent pas non plus de poste de rabbin officiel, car si le département du Gard comptait 387 juifs recensés, ce chiffre fut jugé trop faible pour justifier une création. Seule consolation: ce fut le nîmois Mardochée Roquemartine (v. 1761-1832), qui fut élu grand rabbin de Marseille. Les Juifs nîmois durent s'organiser seuls et payer eux-mêmes leur *'hazan*, Mardochée Alphandéry (Carpentras, 1777-Nîmes, 1862), jusqu'à la loi de 1831 qui mit son traitement à la charge de l'Etat. Il faisait également fonction de rabbin.

En 1842, la ville de Nîmes créa deux écoles primaires juives de garçons et de filles, qui eurent le droit de faire cours le jeudi pour remplacer le samedi. Les instituteurs se virent confier le rôle de rabbin, tandis que Mardochée Alphandéry demeura *'hazan* jusqu'à sa retraite en 1848, en obtenant la promesse d'une modeste pension qu'il semble n'avoir jamais touchée. Ce problème devint plus tard la cause d'une grave contestation et d'incidents provoqués par des agitateurs prompts à semer la discorde, la famille Montel. Enfin, après plusieurs demandes restées infructueuses en 1834 et 1840, la communauté de Nîmes obtint par un

(3) René Moulinas, *Les juifs du pape. Les communautés d'Avignon et du Comtat Venaissin aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Toulouse, 1981, p. 238, 317-320, 332, 414-415 et 474. Carol et Danielle Iancu, *Les Juifs du Midi*, Avignon, 1995, p. 215 et 243-244. Dr Lucien Simon, « Naissance, vie et déclin de la communauté comtadine de Nîmes », *Archives Juives*, 25^e année, 3-4, 1989, p. 51-61. Nelly Wilson, *Bernard Lazare*, Cambridge (RU), 1978, p. 4. Jean - Denis Bredin, *Bernard Lazare, le premier des dreyfusards*, Paris, 1992, p. 19-20.

(4) Salomon Kahn, *Notice sur les israélites de Nîmes. 672-1808*, Nîmes, Commission administrative de la communauté, 1901, p. 20-29. Du même, *La communauté israélite de Nîmes aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Nîmes, 1930. Autres rabbins connus: Josué Milliaud, en 1812, Joseph Roquemartine, en 1827.

décret du 10 avril 1852 la création d'un poste de rabbin officiel à pourvoir selon la législation consistoriale⁵. En effet, depuis la création de l'École centrale rabbinique de Metz, en 1829, tous les candidats au poste de rabbin devaient être titulaires du diplôme de 1^{er} degré rabbinique, tandis que les candidats au poste de grand rabbin devaient avoir obtenu le diplôme du 2^e degré. Or les rabbins issus de cette formation au XIX^e siècle furent tous d'origine alsacienne, lorraine, sauf sept ou huit d'entre eux⁶. De plus, les possibilités de se faire élire à un poste de rabbin officiel rétribué par l'Etat étaient devenues très limitées, même en Alsace et en Lorraine, en raison de la rareté de l'offre et d'une forte concurrence. Beaucoup de jeunes diplômés ne trouvaient pas de travail à leur sortie de l'École et devaient accepter des postes plus modestes. Cette situation explique pourquoi tous les instituteurs et les rabbins de Nîmes furent des anciens élèves, diplômés ou non, de l'École centrale rabbinique de Metz, puis du Séminaire Israélite de Paris à partir de 1869. Certains ne firent qu'un court passage à Nîmes, d'autres y firent tout ou partie de leur carrière, qui semble s'être déroulée sans histoire, sauf pour l'un d'entre eux.

2. Les instituteurs de l'école juive de Nîmes de 1842 à 1897

Le premier instituteur, Lazard Cahen (Phalsbourg, 1811 - Mustapha, Algérie, 1876), était sorti de l'École rabbinique en 1836 avec le diplôme du 2^e degré et le titre universitaire, alors prestigieux, de bachelier ès-lettres. En 1842 il accepta faute de mieux le poste d'instituteur à Nîmes, tandis que l'école de filles était confiée à une institutrice, Mme Cossmann. Lazard Cahen réussit parfaitement à Nîmes où il assura aussi le rôle de rabbin jusqu'alors tenu par Mardochee Alphandéry. Selon un témoignage de l'époque, «*il réveilla l'usage de l'hébreu, corrigea les fautes de prononciation des prières comtadines*

et s'exerça à la prédication»; il fit aussi adopter la cérémonie d'initiation des jeunes filles (*Bat Mitzva*). Le Ministère de la justice le nomma rabbin-aumônier de la Maison centrale de Nîmes où l'administration pénitentiaire envoyait depuis 1827 une partie des prisonniers juifs et dès 1844, il fut inscrit par le préfet sur la liste des notables israélites de la circonscription de Marseille. Lazard Cahen quitta Nîmes en 1847 pour occuper le poste de rabbin d'Oran qui venait d'être créé, puis celui de grand rabbin d'Algérie. Malgré quelques difficultés, il déploya une grande activité et exerça une influence durable, devenant ainsi l'un des seuls rabbins venus de métropole à n'avoir fait l'objet d'aucune plainte de ses administrés!⁷

(5) Jules Bauer, *L'École rabbinique de France, 1830-1930*, Paris, 1931. Roger Berg, *Histoire du rabbinat français (XVI^{ème} – XX^{ème} siècle)*, Paris, 1992. *Dictionnaire biographique des rabbins et autres ministres du culte israélite. France et Algérie, du Grand Sanhédrin (1807) à la loi de Séparation (1905)*, Jean-Philippe Chaumont et Monique Lévy dir., Paris, 2007. p. 95. Marianne Urbach, le "Le contrôle de l'administration sur les ministres du culte au XIX^e siècle, *Archives Juives*, n° 32/2, 2^e semestre 1999, p. 101-119

(6) Sur la douzaine d'élèves de rite non aschkenase reçus à Metz et à Paris avant 1919, seuls sept ont occupé des fonctions de rabbins : Elie-Aristide Astruc, né à Bordeaux d'une famille d'origine avignonnaise, diplômé en 1857; Benjamin Mossé, né en 1832 à Nîmes, diplômé en 1859; Joseph Stora, né à Alger, diplômé en 1874; David Séches, né à Bordeaux, diplômé en 1890; Haim Nahum, né à Magnésie (Empire ottoman), diplômé en 1897; Raphaël Arditi, né en Bulgarie, diplômé (?) en 1897, fonctionnaire en Tunisie; Joseph Cohen, né à Tunis, diplômé en 1901; David-Guido Scialtiel, né à Livourne en 1888, diplômé en 1919; voir R. Berg, *Histoire du rabbinat*, ouvr. cité, p. 191-210. *Dictionnaire des rabbins*, ouvr. cité, p. 109-111; 685-686; 656-658; 572; 237-239.

(7) Les réformes de Lazard Cahen à Nîmes sont attestées par un article des Archives Israélites de 1843 cité par le *Dictionnaire des rabbins*, p. 211-214. Sur le déclin de l'enseignement juif et du rite comtadin au cours du XIX^e siècle, voir R. MOULINAS, *Les Juifs du pape en France*, ouvr. cité, p. 476. Peter Nahon, «*Un regard bordelais sur le rite comtadin en 1847, assorti de quelques notes sur la disparition de celui-ci*», à paraître. Sur la carrière algérienne des rabbins venus de la métropole, voir Valérie Assan, *Les consistoires israélites d'Algérie au XIX^e siècle. «L'alliance de la civilisation et de la religion*», Paris, 2012. Richard Ayoun, *Juifs d'Algérie, 1830-1907*, Inventaire des archives consistoriales et bibliographie, Paris-Louvain, Collection de la Revue des études juives, préface de G. Weill, 2017.

Lazard Cahen fut remplacé comme instituteur et comme aumônier de la Maison centrale par Gédéon Netter (Bergheim, 1815 – Pau, 1891), sorti de l'École rabbinique en 1846 avec un diplôme du 2^e degré. Il fit aussi fonction de rabbin. Il ne resta à Nîmes que deux ans et quitta la ville en 1849 pour occuper le poste de rabbin de Constantine, nouvellement créé, où il se heurta aux rabbins locaux qui entendaient conserver leurs pouvoirs juridiques. Il entra également en conflit avec des factions de notables qui réclamèrent son départ et son remplacement par un rabbin de rite portugais. Ayant refusé de démissionner, il fut révoqué en 1862 et fut élu à Nice, poste créé en 1861 après le rattachement de la Savoie et du comté de Nice à la France. Il se trouva à nouveau placé au milieu de factions rivales qu'il ne parvint pas à mettre d'accord en raison de son caractère jugé « *fort peu conciliant* ». Après plusieurs tentatives infructueuses pour changer de poste, il accepta en 1883 de démissionner à condition d'être nommé rabbin de Pau où il mourut peu d'années après⁸.

Le troisième instituteur, Bernard Halbronn (Rosheim, 1825 - ?), nommé en 1850, était un ancien élève de l'École rabbinique mais il n'avait pas terminé ses études. Il assura jusqu'en 1857 l'intérim du poste d'aumônier de la Maison centrale et la fonction non officielle de *'hazan*, dans des conditions difficiles en raison de l'agitation provoquée par le nouveau rabbin officiel, Alexandre Séligmann, et par la famille Montel, qui s'était déjà distinguée plusieurs fois par son indiscipline. Nommé à Marseille, Bernard Halbronn quitta Nîmes en 1858 et on ne connaît pas la suite de sa carrière. En 1850, l'école de filles avait également reçu une nouvelle institutrice, très appréciée, Mlle Brunschwig⁹.



Joseph SIMON 1836-1906

En 1859, l'administration nomma un quatrième instituteur, Joseph Simon (Muttersholtz, 1836 - Nîmes, 1906), âgé de 22 ans, qui avait fait, de 1854 à 1857, trois ans d'études à l'École rabbinique, sans obtenir le diplôme. Grâce aux biographies qui lui ont été consacrées, on connaît bien sa carrière à Nîmes qui peut être considérée comme une extraordinaire réussite. Joseph Simon fut une personnalité de haute qualité morale, ardent républicain, militant de l'éducation populaire et professionnelle qui, en plus de ses responsabilités d'enseignant, prit une part importante dans la vie sociale, intellectuelle et politique de Nîmes. Il publia plusieurs travaux sur l'histoire de l'enseignement juif dans l'antiquité et au moyen âge, dans lesquels il exposa ses théories en matière d'éducation des enfants. Spécialiste de l'histoire médiévale des Juifs de Nîmes, il rédigea le catalogue des manuscrits hébraïques de la Bibliothèque municipale de Nîmes,

(8) *Dictionnaire des rabbins*, p. 576-578. Joelle Ben Kemoun Valente, *La vie religieuse juive dans la France contemporaine à travers l'exemple d'une grande ville du Sud: Nice de 1860 à 1980*. Thèse de doctorat en histoire des religions, Université Paul-Valéry, Montpellier, 2009.

(9) *Dictionnaire des rabbins*, p. 335. L. Simon, « Naissance... », art. cité, p. 56.

dont il devint le bibliothécaire après sa retraite en 1897. Marié trois fois, il eut onze enfants, dont plusieurs moururent jeunes ou en bas âge. Officier des Palmes Académiques, il fut élu en 1882 membre résident de l'Académie de Nîmes, l'un des trois seuls Juifs jugés dignes de cet honneur au XIX^e siècle avec le grand rabbin Salomon Kahn et le Dr Léon Carcassonne¹⁰. Joseph Simon fut le dernier instituteur juif de Nîmes, car l'école primaire juive ferma ses portes en 1897, au moment où il prenait sa retraite après quarante ans de service. La dernière institutrice, Mlle Vidal-Naquet, qui avait été nommée en 1872, mourut en 1897. Les instituteurs et les institutrices de l'école juive de Nîmes avaient formé pendant plus d'un demi-siècle plusieurs générations d'élèves, dont certains firent de brillantes études à l'École Polytechnique, l'École normale supérieure, Saint-Cyr, l'École navale, à l'École rabbinique, comme Benjamin Mossé, Bernard Lazare, qui termina ses études comme bachelier es-sciences, se vanta plus tard d'avoir été un élève turbulent et indocile. Il ne resta d'ailleurs que peu de temps à l'école juive et on dut le mettre à l'école publique¹¹.



1908-Monument de Bernard Lazare

3. Les rabbins de Nîmes de 1852 à 1933

En 1853, le consistoire de Marseille organisa un concours pour le poste de rabbin de Nîmes créé par le décret du 10 avril 1852. Le rabbin Alexandre Isaac Séligmann (Soultz-sous-Forêts, 1817 - Châlons-en-Champagne, 1901), descendant des Alexandre, la célèbre famille de Juifs de cour alliée aux Cerf Berr, fut élu et solennellement installé à la synagogue de Nîmes le 19 mars 1854. Fils d'Alexandre Séligmann, rabbin de Brumath, il était sorti de l'École rabbinique en 1839 avec le titre de rabbin de 1^{ère} classe et avait déjà rempli différentes fonctions d'intérim en Alsace. Son séjour à Nîmes ne fut pas heureux. Il fut marqué par une longue série de disputes, quelquefois violentes, avec les membres de la communauté. Alexandre Séligmann commença par refuser de payer sa part de la pension de Mardochée Alphanéry, comme cela avait été convenu par écrit. Il dénigra ensuite en termes peu aimables les traditions comtadines de la communauté et lui reprocha de ne pas respecter correctement la *cachrou*. Il se heurta à Bernard Halbronn qui,

(10) Archives AIU, II M 7. L. Simon, « Joseph Simon », *Archives Juives*, n° 28/2, 2^{ème} semestre 1995, p. 107-108. Anny Bloch-Raymond, « Joseph Simon, instituteur et historien. Le destin d'un juif authentiquement républicain ». *Un modèle d'intégration, juifs et israéliëtes, XIX^e-XX^e siècles*, P. Cabanel et Ch. Bordes-Benayoun (éd.), 2004, pp.131-146. Id, « Joseph Simon (1836-1906) : un enseignant alsacien en terre comtadine, un savant, un républicain », *L'Echo des carrières*, n° 50, 4^o trim. 2007, p. 15-25, et sur le site du judaïsme alsacien <judaïsme.sdv.fr/histoire/document/>.

(11) On trouvera en annexe une note sur les mariages et la descendance de Jules Simon. L. Simon, « Naissance... », art. cité, p. 57-59. Selon une confidence de Bernard Lazare en 1895, cité par Jean - Denis Bredin, *Bernard Lazare*, p. 21, Joseph Simon aurait « aimé la dive bouteille » un défaut qui n'a jamais été confirmé par d'autres témoignages. Il est fort probable que le futur défenseur de Dreyfus inventa un prétexte imaginaire pour s'excuser d'avoir été « un élève indiscipliné et rebelle, refusant l'autorité du maître, parce que l'obéissance est déshonorante ». G. Weill, « Bernard Lazare et le renouveau des études juives en France », *Revue des études juives*, t. 176, 3-4, 2017.

conformément à un ancien usage, célébrait les mariages et les cérémonies d'initiation religieuse des garçons et des jeunes filles, provoquant plusieurs incidents en pleine synagogue et même son expulsion par les fidèles. En 1856, le consistoire de Marseille lui infligea une suspension de six mois, en déplorant «*la raideur de son caractère et son manque absolu de tact*». Les hostilités reprirent dès son retour, suscitant des plaintes continuelles de la part de la communauté qui lui reprocha, entre autres griefs, de vivre isolé des fidèles, de ne pas visiter les malades, de tirer bénéfice de la fabrication des *matzot* et même de provoquer «*des scènes de désordre et de scandales jusque dans le sanctuaire même*». Il refusa d'échanger son poste avec celui de rabbin de Durmenach, ce qui amena le Consistoire central à juger que «*la conduite regrettable de M. Séligmann étant généralement connue, la plus petite communauté d'Alsace ne voudrait plus recevoir de son plein gré ce rabbin qui a montré un caractère inflexible et si peu conciliant*».

Alexandre Séligmann s'attira aussi les foudres de l'administration pénitentiaire. Succédant à Bernard Halbronn, il avait été nommé en 1857 aumônier de la Maison centrale. Un scandale éclata deux ans plus tard parce qu'il avait distribué aux cinquante détenus juifs, sans autorisation de la direction, un numéro de *l'Univers Israélite* daté de 1855 qui accusait l'administration pénitentiaire d'avoir laissé mourir de privations au cachot un détenu juif de la Maison centrale d'Ensisheim (Haut-Rhin). Or cette rumeur s'était révélée fautive après une visite du grand rabbin de Colmar dont *l'Univers* avait rendu compte. Il fut immédiatement révoqué de ses fonctions d'aumônier pour désobéissance. La communauté de Nîmes adressa au ministre des cultes plusieurs pétitions rappelant les nom-

breux incidents qui avaient marqué son séjour et faisant état d'«*une situation intolérable*». Le consistoire de Marseille décida de demander sa révocation, une procédure complexe qui nécessita un long échange de correspondance entre le consistoire de Marseille, le préfet du Gard, le Consistoire central et le Ministère des cultes. L'arrêté de révocation fut signé le 7 février 1860. Alexandre Séligmann fut nommé en 1863 au poste nouvellement créé de rabbin de Châlons-sur-Marne où il eut des démêlés avec la communauté de Reims qui obtint en 1874 la création d'un rabbinat séparé. Ainsi prit fin un épisode douloureux de l'histoire de la communauté de Nîmes¹².

Le séjour de son successeur, Jonas-Théodore Weyl (Mommenheim, 1835 – 1903, Vic-sur-Cèze, Cantal), fut aussi calme que celui d'Alexandre Séligmann avait été agité. Titulaire du diplôme du 2^e degré rabbinique en 1859, le nouveau rabbin avait été rapidement élu et installé en 1860 selon une procédure spéciale par le consistoire de Marseille, soucieux de rétablir au plus vite l'ordre dans la communauté. Homme conciliant et tolérant, tout en gardant son franc-parler, Jonas Weyl parvint à pacifier les esprits. Il reprit le poste d'aumônier de la Maison centrale dont Joseph Simon avait assuré l'intérim. Il y créa une bibliothèque et obtint d'y introduire des *matzot* pendant les fêtes

(12) Dictionnaire des rabbins, p. 660-662. Arch. Nat., F 19 11065. Arch. Consistoire de Paris, Icc 28. G. Weill, «Rabbins et notables de Nîmes», art. cité, p. 378-384. En 1856, pendant la suspension d'Alexandre Séligmann, Isaïe Montel fit office de rabbin comme le montre sa signature sur une ketouba de la famille Crémieux reproduite sous le n° 42 dans le catalogue de la vente aux enchères du 22 mars 2017 chez Ader-Nordmann à Paris et rédigé par Naftaly Fraenkel. Sur les Alexandre, maîtres de forges des comtes de Nassau-Sarrebrück et de Hanau-Lichtenberg, voir Pascal Faustini, «Entrepreneurs juifs Alsaciens en Sarre au XVIII^{ème} siècle», Almanach du KKL, 2010, p. 153-157. La famille est aussi bien connue des juifs d'Alsace pour la fondation de la yeshiva de Bouxwiller au XVIII^{ème} siècle.

de Pessach, mais fut mal récompensé de ces services, car certains détenus portèrent plainte contre lui soi-disant pour une question de repas cachés, en fait parce qu'il avait refusé de contrevenir en leur faveur au règlement de la prison. Le directeur de la prison et le grand rabbin de Marseille Michel David Cahen lui donnèrent raison. En 1864, cette expérience l'incita à publier un manifeste en faveur des prisonniers juifs, qui reste un témoignage précieux sur les conditions de détention des condamnés de droit commun sous le Second Empire. On lui doit aussi quelques travaux d'érudition en histoire juive, mais son plus grand succès fut d'avoir convaincu le consistoire de Marseille de confier à deux hébraïsants, les frères Jules-Salomon et Mardochee Crémieux, de rassembler et de publier les chants de l'ancienne liturgie comtadine. En 1864, Jonas Weyl postula en vain au poste de grand rabbin de Bordeaux, puis en 1869 à celui de Lunéville, enfin à celui de grand rabbin de Marseille. En raison de la guerre de 1870-1871 et d'une longue controverse juridique sur l'application du suffrage universel aux élections consistoriales, son élection, obtenue contre douze candidats fut retardée jusqu'en 1874. Son séjour à Marseille fut sans histoire, du moins selon son dossier personnel, mais à partir de 1891 il semble avoir eu quelques différends avec le consistoire¹³.

Le troisième rabbin de Nîmes fut Maurice Michel Aron (Phalsbourg, 1844 – Houilles, Yvelines, 1913) qui avait obtenu un diplôme de 2^e degré au Séminaire Israélite de Paris en 1869. Il avait été auparavant rabbin de Toul où il s'était fait apprécier par le préfet en raison « de sa probité, de sa délicatesse de sentiments, de sa moralité et ses talents d'orateur ». Elu par le consistoire de Marseille, il fut installé à Nîmes en 1875 et immédiatement nommé

aumônier de la Maison centrale. A peine installé, il se porta candidat à l'un des postes de rabbin de Paris (1876), puis à celui de grand rabbin de Lyon (1879), celui de grand rabbin de Belgique (1879) et à nouveau à Paris (1882), à chaque fois sans succès. Enfin en 1884, lorsque le rabbin David Haguenaer quitta Lunéville pour Paris, Maurice Aron se présenta et fut élu à l'unanimité contre Jacques Bigart, Adolphe Ury et Salomon Kahn, son futur successeur à Nîmes. Un conflit l'opposait depuis 1881 à la municipalité de Nîmes qui, dans un accès subit de laïcité, avait supprimé toute participation aux dépenses du culte et, par conséquent, l'indemnité de logement dont il bénéficiait. Malgré l'appui du consistoire de Marseille, il ne parvint pas à la faire réinscrire d'office au budget municipal. Le maire de Nîmes avoua que cette mesure l'avait mis en grande difficulté financière. Il tenta de se faire pardonner en louant « son talent d'orateur, ses opinions libérales, la culture supérieure de son esprit, son urbanité et la douceur de son caractère »¹⁴. Maurice Aron avait fondé à Nîmes un comité féminin de bienfaisance et présidait le comité local de l'Alliance israélite universelle.

(13) *Dictionnaire des rabbins*, p. 767-769. A. N., F 19 11067. Jonas Weyl, *Les détenus israélites des Maisons centrales*, Strasbourg, 1864. Jules-Salomon et Mardochee Crémieux, *Chants hébraïques suivant le rite des communautés israélites de l'ancien Comtat Venaissin*, Marseille (v. 1887). Les circonstances de l'élection de Jonas Weyl au grand rabbinat de Marseille sont décrites en détail par Richard Ayoun, *Typologie d'une carrière rabbinique. L'exemple de Mahir Charleville*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993, t. 1, p. 389-395 et t. II, p. 796.

(14) *Dictionnaire des rabbins*, p. 767-769. A. Nat., F 19 11067. Jonas Weyl, *Les détenus israélites des Maisons centrales*, Strasbourg, 1864. Jules-Salomon et Mardochee Crémieux, *Chants hébraïques suivant le rite des communautés israélites de l'ancien Comtat Venaissin*, Marseille (v. 1887). Les circonstances de l'élection de Jonas Weyl au grand rabbinat de Marseille sont décrites en détail par Richard Ayoun, *Typologie d'une carrière rabbinique. L'exemple de Mahir Charleville*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993, t. 1, p. 389-395 et t. II, p. 796.

En 1880, il fit un discours remarqué lors de l'office solennel célébré en l'honneur de la mort d'Adolphe Crémieux, enfant de la ville. On peut supposer aussi, bien qu'il n'en subsiste pas de traces, qu'il présida en 1878 la *Bar Mitzva* du jeune Lazare Bernard, le futur Bernard Lazare. Parmi ses publications, on peut citer une *Histoire de l'excommunication juive*, une étude encore pertinente. A Lunéville, où il exerça pendant vingt-huit ans, il se fit apprécier par sa grande courtoisie et devint une silhouette familière pour les habitants de la ville où il faisait sa promenade quotidienne en redingote ou en jaquette selon la saison, coiffé d'un chapeau de soie et tenant à la main une canne à pommeau d'or. En 1912, peu avant sa mort, il fut élevé à la dignité de grand rabbin honoraire¹⁵.

Le quatrième rabbin de Nîmes, Salomon Kahn (Mommenheim, 1853 – Nîmes, 1931) fut élu en 1883 par le consistoire de Marseille. Né dans une famille de sept enfants, il était bachelier ès-lettres et avait obtenu le diplôme de 1^{er} degré rabbinique, mais ayant opté pour la France en 1871, il ne pouvait plus faire carrière en Alsace ou en Moselle. Il obtint un poste de rabbin suppléant à Clermont-Ferrand et à Vichy. En 1882, il avait été candidat malheureux au poste de Lunéville contre Maurice Aron auquel il succéda à Nîmes en 1884, un poste qui incluait celui d'aumônier de la Maison centrale, des écoles publiques et du 13^e corps d'armée. Il assura aussi les fonctions de rabbin de Montpellier où il se rendait chaque semaine. Après avoir obtenu en 1891 le diplôme de 2^e degré rabbinique, il chercha un poste plus prestigieux; entre 1890 et 1908, il se porta candidat aux postes de grand rabbin de Nancy, Bayonne, Alger, Marseille, Nice et Versailles, toujours sans succès. Il resta donc rabbin de Nîmes jusqu'à sa mort, en 1931. Les renseignements dont on dispose sur

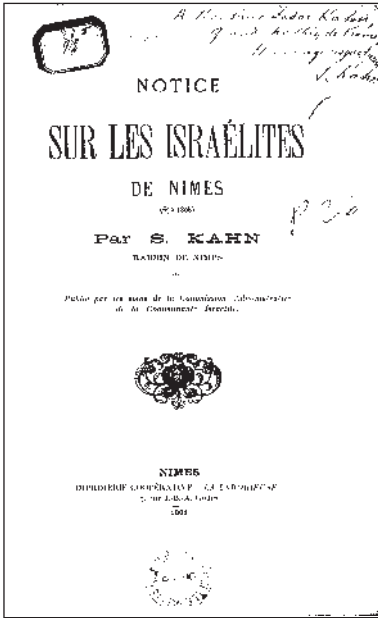


Maison natale de Bernard Lazare

Salomon Kahn ne conservent aucune trace d'un quelconque incident durant son long ministère, bien que la vie locale ait été périodiquement troublée par des manifestations antisémites de la droite catholique, par exemple au moment de l'Affaire Dreyfus ou en 1905, lors de la Séparation de l'Église et de l'État. Au contraire, il bénéficia au fil des années d'un cursus honorum prestigieux, à la fois sur le plan religieux, civil et militaire. Il était officier d'Académie (1904), officier de l'Instruction publique et chevalier de la Légion d'Honneur (1924). En 1911 il reçut le prix de la Fondation Michel et Fanny Weill décerné « aux rabbins ayant contribué à faire honneur au judaïsme ». En 1913, il fut élu au conseil de l'Association des rabbins de France et il se porta volontaire en 1917 comme aumônier de la XVI^e région militaire. Homme de grande culture, il fut élu membre de l'Académie de Nîmes en 1911, succédant à l'instituteur Joseph Simon et au docteur Léon Carcassonne¹⁶.

(15) Maurice Aron, *Le sentiment religieux, discours d'initiation religieuse au temple israélite de Nîmes, le dimanche 13 juin 1875. Id., Oraison funèbre d'Adolphe Crémieux prononcée au temple de Nîmes le 15 février 1880*, Nîmes, 1880. *Id., Histoire de l'excommunication juive*, Nîmes, 1882.

(16) Archives AIU, I L 2. Dictionnaire des rabbins, p. 392-394. Lucien Simon, « Salomon Kahn », *Archives Juives*, n° 33/2, 2e semestre 2000, p. 125-127. Dans son article « Naissance... de la communauté comtadine de Nîmes », art. cité, p. 58-59, L. Simon souligne la mixité entre les familles contadines et celles venues des régions rhénanes, parmi lesquelles les Bernard, Bloch, Créange, Horvilleur, Kahn, Landauer, Mayer. On peut y rajouter les Hauzer, alliés aux Simon et aux Millaud



Notice sur les israélites de Nîmes

Salomon Kahn a laissé un excellent souvenir dans la mémoire d'au moins trois générations de Juifs nîmois. De tous les rabbins, il fut probablement celui qui convenait le mieux à cette vieille communauté provençale, mais où les comtadins ne formaient plus qu'une petite minorité de fidèles. En effet, la communauté de Nîmes s'était rapidement agrandie. Le chiffre le plus élevé atteint par sa population se place dans les années 1850, avec 113 familles (414 personnes). Parmi les notables d'origine aschkenase de l'époque, on trouve, outre le famille Bernard déjà citée, un certain Salomon Séligmann, né en 1773 à Paris, un Jacob Aaron, marchand d'indiennes, né en 1786 en Moselle, un Théodore Mayer, ancien épicier devenu graveur pour tissus et le *chamess* de la synagogue Moïse Hauzer, cité en 1866, beau-père de Joseph Simon. Mais on trouve aussi des familles d'origine portugaise comme les Gomez et Achille Mendès ou Mendez, originaire de Bayonne, devenu *'hazan* en 1870¹⁷. Le rythme

des arrivées s'accéléra à partir de 1871, après l'annexion de l'Alsace et de la Moselle, puis en 1882, avec le début des premiers pogromes russes et des troubles antisémites en Roumanie, enfin à partir 1920, lors du démembrement des empires ottomans et austro-hongrois. La communauté vit l'arrivée successive de Juifs originaires de Paris, de Bordeaux, d'Alsace, de Lorraine, d'Algérie, de Tunisie, du Maroc, d'Allemagne, de Russie, de Pologne, des Balkans, de Grèce et de Turquie. L'éventail de professions s'était aussi largement diversifié, mais les métiers et les commerces liés au textile et au traitement des étoffes de qualité pour la mode et l'ameublement restaient encore très nombreux¹⁸.

Salomon Kahn fut un rabbin diplomate, attentif aux besoins spirituels d'une communauté au sein de laquelle cohabitaient désormais des fidèles d'origine et de traditions diverses et où les comtadins, désormais en minorité, n'allaient plus beaucoup à la synagogue. En accord avec le *'hazan* Achille-Aron Mendez, il adapta le rite et les usages du judaïsme provençal aux contraintes de la vie moderne et à l'évolution démographique,

(17) Sur Achille-Aron Mendez (Saint-Espirit, 1842 - Nîmes (?), *Dictionnaire des rabbins*, p. 534-535. L. Simon, «Naissance...», art. cité, p. 59.. La liste des *'hazanim* de Nîmes peut s'établir ainsi: Mardochée Alphandéry (communautaire avant 1831, officiel de 1831 à 1848. Lazard Cahen (1842-1847), Isaïe Montel (1848-1851) ministre officiant officiel. Vacance du poste officiel (assuré jusqu'en 1863 par Bernard Halbronn). Jonathan Montel, ministre officiant officiel (1863-1870 ou 1871). Achille Aron Mendez, *'hazan* communautaire (1870- 1911), Salvator et Victor Cario, de Constantinople, *'hazanim* communautaires (vers 1930-1932).

(18) G. Weill, «Rabbins et notables juifs à Nîmes», art. cité, p. 394-399 et 404. En plus des noms d'origine aschkenase cités par L. Simon, on relève, dans la correspondance et dans les listes du comité local de l'AIU sous la cote France XIX B 184, les patronymes suivants: Abram, Allemand, Bernheim, Blum, Brunswick, Cerf, Dreyfus, Fould, Hauser, Hustel, Lévy, Moke, Picard, Reismberg, Schwap, Schwartz, Simon, Spir, Ulmann, Verstaendeg, Weil, Weill ou Weiss.

en remplaçant progressivement le rite comtadin par le rite portugais, de sorte qu'il n'en subsistait plus en 1920 à l'office que l'ancienne prière pour le pape. Il exerça une influence indéniabla sur la jeunesse, si l'on en croit le témoignage du Dr Lucien Simon, qui le décrit comme un homme libéral, plus attaché à la morale ou à la philosophie de la religion qu'à la pratique stricte. Persuadé que la paix entre les peuples était proche, il s'interrogeait sur la signification messianique de la Société des Nations. Salomon Kahn fut également un excellent historien du judaïsme provençal médiéval et moderne, ce qui fait de lui l'un des principaux rabbins représentants de la nouvelle école des études juives : on lui doit une vingtaine d'articles d'érudition dans diverses revues sur les communautés juives du Languedoc et de la vallée du Rhône depuis le moyen âge jusqu'à l'époque moderne. Parmi les événements de son long ministère, on note son discours lors de la célébration du vingt-cinquième anniversaire de l'AIU en 1885 dans la synagogue de Nîmes. Ce fut lui qui célébra le mariage de Bernard Lazare avec son amie d'enfance Isabelle Grumbach le 22 juin 1892 et qui présida l'inauguration de la nouvelle synagogue de Nîmes le 18 septembre 1893¹⁹.

Après le décès de Salomon Kahn, la communauté engagea sans concours une personnalité originale, le rabbin Justin Schuhl, né à Westhouse (Bas-Rhin) en 1870, quinzième enfant d'une famille très nombreuse, puisqu'elle compta jusqu'à vingt-et-un enfants nés de trois mariages différents. Il avait vingt-cinq ans de moins que son demi-frère, le grand rabbin Moïse Schuhl (Westhouse, 1845 – Rouen, 1911) auquel Eliane Roos Schuhl, son arrière petite-fille, a consacré une excellente biographie²⁰. La carrière rabbinique de Justin Schuhl, fut quelque peu aventureuse.

Vers 1890, il était venu d'Alsace à Paris après ses études secondaires pour ne pas faire son service militaire dans l'armée allemande. Entré en 1894 au Séminaire israélite, il était sorti en 1900 titulaire du premier degré rabbinique. De 1900 à 1903, il enseigna dans un atelier d'apprentissage de l'Alliance israélite universelle à Alger. Revenu en France, il fut élu rabbin de Vesoul, mais démissionna en 1907 pour assurer l'aumônerie du refuge israélite de garçons du Plessis-Picquet, (auj. Le Plessis-Robinson, Hauts-de-Seine), devenu une école horticole. En 1908, il semble avoir effectué un court intérim du rabbinat de Nîmes, peut-être pendant une absence ou une maladie de Salomon Kahn²¹. Pendant la guerre de 1914-18, il servit dans l'aumônerie militaire où sa conduite fut exemplaire, puis à Mayence jusqu'à la fin de l'occupation de la Rhénanie par la France (1925). Candidat malheureux à plusieurs postes de rabbins, il accepta celui de Nîmes en 1932, mais on ignore tout des circonstances de son séjour, qui ne dura que quelques mois, et des raisons de son départ. Il réintégra l'aumônerie militaire à Strasbourg et, lors de l'évacuation de Strasbourg et des villages de la plaine d'Alsace en 1939, il contribua activement à la mise en sécurité des *sifrei torah* des synagogues²². Réfugié à

(19) Jean-Denis Bredin, *Bernard Lazare*, ouv. cité, p. 63. *Salomon Kahn, La communauté israélite de Nîmes. Allocution prononcée à l'inauguration de la synagogue de Nîmes*, Nîmes, N. Chastanier, 1893. Je remercie Peter Nahon qui, parmi ses précieux conseils, a attiré mon attention sur le rôle des deux hommes dans les transformations de la liturgie comtadine à Nîmes.

(20) Eliane Roos Schuhl, *Patrie – Religion. Le grand rabbin Moïse Schuhl (1845-1911)*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, 1999.

(21) *Le Dictionnaire des rabbins*, p. 638-640, place en 1908 un passage de Justin Schuhl à Nîmes, une étape confirmée par Mme Roos Schuhl, que je remercie.

(22) Il existe un film du sauvetage des *Sifrei Torah* par le Service cinématographique de l'Armée (Documentaire de l'Armée française, coproduction Vision7 – SIRPA, montage de François Alepée, réalisation de Georges Alepée, Ministère de la Défense, 1985).

Limoges, Périgeux et près de Toulouse pendant l'Occupation, il reprit ses fonctions à Strasbourg après la Libération jusqu'en 1953 bien qu'ayant largement dépassé l'âge de la retraite. Il avait épousé à Vesoul Camille Samuel, tante du célèbre résistant Raymond Samuel, dit Aubrac, qui évoque dans ses Mémoires la personnalité de son oncle Justin, «*un personnage jovial, libéral, érudit et chaleureux*»²³.

Les Strasbourgeois de ma génération se souviennent encore avec respect de cet officier toujours souriant, tiré à quatre épingles dans son uniforme impeccable, sanglé dans son baudrier et arborant ses nombreuses décorations gagnées devant l'ennemi. Coiffé de son calot réglementaire, il se rendait cinq fois par semaine à pied et en tram de son appartement de la rue du Général-Rapp vers les bureaux de la garnison, puis il allait porter le réconfort de la religion aux militaires juifs incorporés ou hospitalisés. Il ne manquait jamais les cérémonies militaires et les dîners officiels, ce qui le rendait très populaire auprès de l'état-major qui l'appréciait pour sa vaste culture et sa bonne humeur. En 1954, il fut remplacé par Gérard E. Weil, jeune rabbin de Saverne et déjà pourvu d'une nombreuse famille. Justin Schuhl mourut en 1965, à l'âge de 95 ans, toujours en uniforme, véritable symbole du patriotisme juif alsacien, mais aussi figure emblématique et respectée de la vie communautaire strasbourgeoise de l'après-guerre.

4. La communauté juive de Nîmes, un exemple réussi de symbiose culturelle.

Dernier rabbin de Nîmes avant la deuxième guerre mondiale, Justin Schuhl ne fut pas remplacé. Le culte fut désormais assuré selon le rite séfearde par deux frères originaires de Turquie, Salvator et Victor Cario. En 1939, la communauté avait beaucoup changé : les comtadins s'étaient progressive-

ment éloignés des pratiques religieuses et des traditions juives; ils n'étaient d'ailleurs plus en majorité et ne comptaient plus que 22 familles (74 personnes) sur un total de 110 (318 personnes), 55 familles venaient de France ou d'Algérie, 60 étaient originaires d'Europe centrale ou de Russie, 105 de Turquie ou de la Méditerranée orientale, 24 de Tunisie et du Maroc. Tous ces Juifs de coutumes, de rites et de prononciation différentes ne purent sans doute s'entendre avant plusieurs années sur le recrutement et les frais d'un rabbin, malgré une pléthore de diplômés sortis du Séminaire entre les deux guerres²⁴. Les instituteurs et les rabbins précédents avaient pourtant fait de la communauté de Nîmes un exemple réussi de fusion culturelle entre deux et même plusieurs traditions juives différentes. Excepté Alexandre Séligmann, manifestement dépassé par ses responsabilités, et Justin Schuhl, dont la présence à Nîmes fut trop brève, ils avaient évité de se compromettre dans des querelles de partis et avaient su répondre avec habileté aux attentes d'une communauté fière de ses traditions provençales, conservées durant un millénaire malgré les persécutions. Ils avaient transmis à la jeunesse les valeurs morales qu'ils estimaient essentielles pour la survie de l'identité juive dans une société en voie d'une assimilation trop rapide, de sorte que la culture comtadine était progressivement devenue un folklore qu'on entendait plus dans les synagogues qu'en de rares circonstances. Ils avaient obtenu l'adhésion d'une communauté entreprenante, solidement ancrée dans la vie municipale, mais en constante évolution. Grâce

(23) Raymond Aubrac, *Où la mémoire s'attarde*, Odile Jacob, Paris, 1996, p. 16-17 et 45-46.

(24) Lucien Simon, «*Naissance...*», art. cité, p. 60. En 1940, après un afflux massif de réfugiés, la communauté disposa à nouveau d'un rabbin.

au caractère profondément humaniste de leur action, Lazard Cahen, Bernard Hallbronn, Jonas Weyl, Maurice Aron, Joseph Simon et Salomon Kahn furent certainement ceux qui contribuèrent le mieux à mettre en place pendant un siècle un échange culturel harmonieux entre des traditions juives différentes: comtadines, provençales, bordelaises, séfarades, méditerranéennes et rhénanes, dans cette ville du Pays d'Oc, devenue carrefour de civilisations²⁵.

On ne peut s'empêcher de comparer la réussite des instituteurs et des rabbins de Nîmes avec celle des rabbins alsaciens et lorrains nommés en Algérie à partir de la création des consistoires en 1845. Quelques-uns terminèrent leur ministère sans trop de difficultés, grâce à leurs sens du compromis et leur force de caractère, mais un nombre plus important ne réussit pas à s'entendre avec leurs communautés, il est vrai souvent remuantes et peu disposées à abandonner leurs usages millénaires. Plusieurs durent repartir dans de pénibles conditions, comme par exemple les grands rabbins de Constantine Gédéon Netter, Jacques Lévy et Abraham Cahen, devenu ensuite grand rabbin d'Alger; les grands rabbins d'Oran Mahir Charleville et Moïse Netter. Pourtant les Alsaciens et les Lorrains qui exercèrent à Nîmes et en Algérie faisaient partie de la même génération issue de l'émancipation, formée à Metz et à Paris dans un cadre de stricte orthodoxie religieuse. Bien qu'il ait existé certainement de nombreuses raisons à cette incompréhension réciproque, sans doute le fossé culturel avec le judaïsme algérien était encore trop important pour leur permettre d'espérer à cette époque une relation aussi fructueuse qu'à Nîmes²⁶.

Georges Weill
*Conservateur général honoraire
du patrimoine*

Note sur Joseph Simon et sa famille, établie grâce aux renseignements généalogiques communiqués par Mme Muryel Simon, que je remercie vivement. Joseph Simon était le fils de Lazare Simon et de Judith Bloch de Muttersoltz. Sa descendance, restée très unie, se caractérise par une série de mariages entre cousins. Il épousa successivement: en 1864, Sarah Hauser (1843-1867), fille de Moïse Hauser, *chamess* de la synagogue de Nîmes (Durmenach, 1802-Nîmes, 1872) et de Miriam Millaud (1814-1887). Il eut d'elle cinq enfants dont: Julien (1865-1932), proviseur du Lycée Janson-de-Sailly, marié à Berthe Lévy (1871-1956); leur fils Jean est mort pour la France en 1915. Jeanne-Rebecca (1866-1940), mariée à son cousin Jules Simon (1858-1943). En 1868, Joseph Simon épousa Clémentine Hauser (1844-1873), la sœur de Sarah, dont il eut trois enfants: Lazare (1869-1961), Sara-Sorle (1870-1890) et Esther (1872-1954). En 1874, il épousa en 3^e noces Elise Millaud (1851-1910); ils eurent trois enfants, dont Maurice (1877-1898), polytechnicien, et René (1883-mort pour la France en 1915), marié à Marguerite Cahn (1889-1947); leur fils Maurice (1913-1985) était professeur de lettres. Mme Muryel Simon est l'arrière-arrière-petite-fille de Joseph Simon, par son père Pierre Simon (1913-1970), fils de Roger Simon (1885-1941), fils de Jeanne-Rebecca et Jules Simon. Le Dr Maurice Lucien Simon (1915-2003), historien des Juifs de Nîmes, était le fils de Roger Simon. Anny Bloch, biographe de Joseph Simon, est l'arrière-arrière-petite-nièce de Joseph Simon par son trisaïeul Abraham, frère de Joseph. Elle est aussi la cousine de Muryel par son père André Bloch, frère de Lucienne, épouse de Pierre Simon.

(25) R. Moulinas, *Les juifs du pape*, ouv. cité, p. 474-475. Il faut rappeler aussi le long combat juridique contre le serment *more judaico*, imposé aux juifs en 1810 par le régime napoléonien. Il fut mené par l'avocat nîmois Adolphe Crémieux et Lazard Isidor, rabbin de Phalsbourg, futur grand rabbin de France, aidés par plusieurs rabbins alsaciens et ne fut supprimé qu'en 1846 par la Cour de Cassation.

(26) Sur les carrières de ces rabbins en Algérie, voir Valérie Assan, *Les consistoires israélites d'Algérie au XIX^e siècle*, ouv. cité. Richard Ayoun, *Juifs d'Algérie, 1830-1907. Inventaire des archives consistoriales et bibliographie*, préface de G. Weill, Paris-Louvain, 2017.



« Heureuses comme Dieu en France » ?

Trajectoires et perceptions des femmes Juives en France : fin des années 1930 – années 1940

«L'historien futur devra consacrer une page spéciale à la femme juive dans la guerre. Elle occupera une place d'honneur dans l'histoire juive pour son courage et son endurance. Grâce à elle, des milliers de familles sont parvenues à surmonter la terreur de cette époque»¹.

L'histoire des femmes, par le caractère novateur et relativement récent de son champ disciplinaire, interroge la discipline historique : relire, réinterpréter les faits et le passé à la lumière d'un regard et d'un questionnement au féminin. Pourtant, impulsé par les Women's Studies apparues dès les années 1960 aux Etats Unis, la recherche historique française ne s'est demandé que tardivement si les femmes avaient leur propre histoire. Or, force est de constater que dans l'après-guerre, les femmes juives rescapées ont fait face au stéréotype du déporté, souvent résistant et toujours conjugué au masculin. Quant à leurs parcours d'avant la catastrophe, il a toujours été laissé dans l'ombre masculine, en tant qu'épouse, veuve ou fille de. L'historiographie de la Shoah a quant à elle longtemps privilégié l'étude des étapes, des acteurs et des moyens de la destruction des Juifs d'Europe, favorisant ainsi le point de vue des bourreaux. Le renouveau historiographique des études sur les victimes, désormais « dignes d'être des objets d'histoire », s'est imposé progressivement, tout en insistant sur l'absence

de différenciation des parcours entre hommes et femmes. Or, le genre comme focale historique permet une approche plus sociale et plus culturelle du passé et de l'histoire.

Cette recherche a ainsi pour objectif de retracer différents itinéraires de vie et de survie de femmes Juives, en France, tout en démontrant la place de ces dernières en tant qu'actrices spécifiques de leurs destins, et s'opposant à les réduire à leur seule condition de déportées ou de victimes. A travers l'histoire de ces femmes, qui ont vécu, souffert, mais aussi agi et témoigné, il s'agit de rendre compte d'une image plus complète et plus complexe du passé. Privilégiant une approche micro-historique et en me fondant sur le concept d'*Altsgeschichte* (l'histoire du quotidien), je souhaite ainsi mettre en avant l'hypothèse d'une perspective féminine en situations extrêmes et comprendre s'il y-a eu de véritables spécificités dans le vécu féminin face à l'exil, les violences, la survie, la résistance ou la résilience.

Or, les années précédant le conflit annoncent-elles déjà en filigranes les tensions et les violences de la catastrophe à venir : les vagues d'antisémitisme croissantes, la montée des nationalismes en Europe, et les options migratoires de plus en plus précaires. Le choix d'inclure le temps de l'immédiat

(1) Emmanuel Ringelblum, *Chroniques du Ghetto de Varsovie*, Paris, Payot, 1995.

avant-guerre dans cette recherche m'a paru indispensable en ce qu'il éclaire ensuite le parcours de ces femmes en guerre et met en lumière l'hétérogénéité fondamentale qui caractérisait la communauté juive en France. Entre les Juifs « Israélites » et ceux issus de l'importante mais récente communauté étrangère (de Pologne, puis d'Allemagne, d'Autriche ou de Tchécoslovaquie), toutes ces femmes n'eurent pas les mêmes itinéraires ni les mêmes perceptions. Entre trajectoires d'exil et volonté d'assimilation, il est important de discerner quel fut ce rapport singulier à la France, en tant que point d'ancrage ou point de passage, comme dans la pluralité de leurs identités. Comprendre leurs situations suppose donc de pénétrer dans les espaces sociaux qu'elles étaient susceptibles d'investir et d'appréhender la légitimité de leur place et leurs capacités d'intervention à l'intérieur de ces derniers. L'utilisation des sources sociales ou communautaires, à dominante culturelle ou religieuse, mais aussi de la presse permet donc de mettre en lumière un contexte historique et social tout en reconstituant les réseaux d'interconnaissance, les trajectoires au sein des familles, et la complexité des parcours, tout en adoptant une approche « au ras du sol ».

Avec la guerre et le départ des hommes au front, et avant même le temps des persécutions, un éventail de possibles se déploie, bouleversant le rôle des femmes au sein de la hiérarchie sociale. Le second temps de cette recherche se focalisera sur le quotidien de ces femmes juives en temps de guerre, de leurs fuites et caches, à leur internement puis leur déportation éventuelle. Au cœur d'une démographie féminine chamboulée entre adultes, adolescentes ou femmes plus âgées, comment leur quotidien s'organisa-t-il jour après jour, entre les différentes zones du territoire français ?

Partir ou rester, se déclarer comme juives, tenter de continuer son activité ou vendre sous la contrainte ses biens ? Fuir seule ou en famille, et où ? L'importance des témoignages et de la focale micro historique permet ainsi de comprendre la logique génocidaire dans ses moindres détails mais également la diversité des expériences de guerre. Outre celles ayant fait le choix de la résistance et de la clandestinité, nombre de femmes furent internées dans des camps français², première étape avant la déportation à l'Est. Nous appuierons sur les témoignages des survivantes comme ceux des assistantes sociales qui ont œuvré dans les « camps de la honte », parallèlement à des archives plus administratives relatives à l'organisation de la politique anti-juive sur le territoire français.

« S'il ne reste plus de mystère sur la façon dont on tuait et mourrait dans les camps, on sait relativement peu de choses sur comment on y vivait concrètement, jour après jour »³. Le concept d'« expérience concentrationnaire » ou de « savoir-déporté », élargi à l'expérience génocidaire dans le cas des femmes juives, constituera le cœur de cette recherche, éclairant tant la multiplicité des parcours et des perceptions, que les étapes du processus génocidaire. Il conviendra de distinguer les différences structurelles entre les camps : Auschwitz-Birkenau, camp de concentration et d'extermination, Ravensbrück ou Bergen Belsen, camps de concentration, et consécutivement de discerner les motifs de déportation de ces femmes, certaines ayant caché leur judéité derrière une action de résistante. Dès leur arrivée au camp, les déportées sont immédiatement sépa-

(2) Seront étudiés ici principalement les camps de Rieucros puis Brens, Gurs, Rivesaltes, Pithiviers, Beaune la Rolande, et Drancy.

(3) Ana Novac, *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Gallimard, 2006.

**Pour le bureau,
pour la maison,**



**une seule
adresse...**



SALUSTRA Cité GRUBER

91, rte des romains 67200 STRASBOURG-KENIGSHOFFEN

Tél: 03 88 30 41 81 Fax: 03 88 30 26 11

<http://www.salustra.fr> e-mail: contact@salustra.com

**Magasin ouvert du lundi au vendredi
de 9h30 à 12h00 et de 13h30 à 18h30**

Le samedi ouvert de 9h00 à 12h15 et de 13h45 à 18h00

rées des hommes et prennent place au sein d'un espace socio-culturel et temporel, avec une réalité de vie et de travail expérimentée et interprétée de façons diverses, laissant émerger de multiples processus d'adaptation et de survie. Pour tous, inhumaine, cette violence issue du monde concentrationnaire se fait parfois sexuée, en ce qu'elle touche les femmes dans leur féminité, et il conviendra de se demander si les ressorts de survie déployés pour transcender l'horreur du quotidien laissent émerger une singularité féminine, voire nationale. Parallèlement à la parole des rescapées, il apparaît nécessaire d'exploiter les archives des autorités concentrationnaires qui nous révèlent l'organisation concrète et l'application du processus de destruction à l'échelle des différents camps.

Enfin, se posera la question des trajectoires de retour des survivantes et leur réadaptation dans le monde d'après-guerre. Parce que l'expérience vécue par ces femmes a continué à résonner en elles après la Libération, il m'est apparu nécessaire de continuer à suivre ces femmes et de distinguer quels furent les enjeux de leur reconstruction tant personnelle que matérielle, laissant émerger le poids et les conséquences de la Shoah et de la guerre sur des familles entières. Quels furent leurs parcours de retour? Quel accueil leur fut réservé, tant par leur famille, que par la société française? Comment se reconstruit-on après avoir vécu l'enfer? L'élaboration d'une politique d'accueil et ses implications plus pratiques sur le rapatriement des victimes nécessita une redéfinition des populations, notamment sur le sort singulier des déportés « raciaux », et qui plus et s'agissant des femmes.

A l'interface entre Histoire de la Shoah et Histoire du Genre, cette recherche se veut privilégier une approche au

plus près des individus, et tenter de cerner « *la diversité des expériences personnelles* » féminines, redonnant une place à ces milliers de femmes « sans voix », masquées par l'histoire officielle tout en appréhendant, dans ses multiples facettes, l'expérience subjective des femmes. Parce que la transmission de la mémoire juive et de la catastrophe que fut la Shoah ne peuvent se faire sans le prisme de cette féminité, cette étude s'inscrit dans la volonté de renforcer la connaissance de l'expérience extrême vécue par tout un peuple et « *d'unir l'étude des morts au temps des vivants* ».

Après avoir exploré différents fonds conservés aux Archives Départementales ou Nationales relatifs à l'application des mesures anti-juives, à l'internement et à la déportation des populations visées, j'ai pu consulter les archives du consistoire israélite du Bas Rhin à Strasbourg qui, avec l'exploration de périodiques tels que *La Tribune Juive* ou le *Bulletin de nos communautés*, m'ont permis d'approcher au plus près de la vie quotidienne de la population juive alsacienne. A cette recherche archivistique se sont ajoutés trois entretiens, avec Mesdames Simone Polak, Nicole Franck et Nicole Kahn, qui m'ont été très précieux par la diversité des parcours relatés et la richesse de nos échanges.

Delphine BARRE



Jeunes femmes sur les Grands Boulevards, Paris, Juin 1942, Mémorial de la Shoah / CDJC, coll BNF.



Regards sur la vieillesse

« Tu te lèveras devant les cheveux blancs et honoreras le vieillard. »

Lévitique, 19, 32.

« Le judaïsme est une non-coïncidence avec son temps, dans la coïncidence ; au sens radical des termes, un anachronisme, la simultanéité d'une jeunesse attentive au réel et impatiente de la changer, et d'une vieillesse ayant tout vu, remontant à l'origine des choses. »

Emmanuel Levinas, *Difficile liberté*

« Vieillir est ennuyeux, mais c'est le seul moyen que l'on ait trouvé de vivre longtemps. »

Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*

« Vieillir est une chose merveilleuse pour celui qui n'a pas oublié ce que signifie commencer. »

Martin Buber, Fragments autobiographiques

« On commence à vieillir quand on finit d'apprendre. »

Proverbe japonais

« Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.
Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ;
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière. »

Victor Hugo, *Booz endormi*.

« Les vieux ne meurent pas, ils s'endorment un jour et dorment trop longtemps. »

Jacques Brel, *Les vieux*

Une très vieille dame dit à un médecin : « Vous savez à mon âge - 97ans - c'est à mon corps que j'obéis. J'ai mal partout, partout, partout!!! »

A ma mère

Disons d'emblée qu'il n'est pas question ici de trancher l'épineux débat sur la question de l'âge à partir duquel commence la vieillesse. La plupart des études sociologiques estiment qu'environ 16% de la population mondiale a plus de 60 ans, c'est dire combien le vieillissement et la longévité font partie des préoccupations majeures de nos sociétés. S'il est assez fréquent que les questions financières alimentent les conflits familiaux lorsqu'elles ne sont pas ou mal résolues dans et par le dialogue intergénérationnel, c'est parce qu'elles représentent la dette inacquiescible que les enfants ont à l'égard de leurs parents. C'est ce qu'on appelle la dette de vie: nous leur devons la vie.

Dans Soi-même comme un autre, Paul Ricœur écrit: «Reconnaître son propre être en dette à l'égard de ce qui a fait ce qu'on est, c'est s'en tenir responsable»¹ Une dette sans réciprocité à l'égard de laquelle nous avons en outre de la gratitude, c'est-à-dire une façon de remercier la vie plus qu'une personne donnée. C'est l'antithèse radicale du «je n'ai pas demandé à naître» et du «les autres me doivent tout», qui caractérise l'ingratitude absolue. L'ingratitude, ce n'est pas omettre de dire merci. C'est le refus de reconnaître le bien qui arrive dans notre vie.

(1) Cf. Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990, p. 342

Si l'on se mettait à jouer avec les mots ou à regarder les mots sous les mots, voire chercher du sens caché derrière la lettre, porté par le jeu de l'écriture, on retrouverait la « vie » dans la « vieillesse ». Le regard sur la vieillesse serait ainsi un regard sur la vie, car, si la vieillesse est fin de la vie, alors même qu'elle est au début du mot, à ce titre, elle appartient encore à la vie. Notons par ailleurs, tout en restant sur ce terrain de jeu, qu'on retrouve le « jeu » dans la « jeunesse », celui-là même par lequel commence l'enfance dont il en est le symbole par excellence. Peut-être qu'à l'âge de la vieillesse, on ne joue plus et l'on pourrait même dire que « les jeux sont faits » ... parce que « rien ne va plus ! » Si le vieillissement est un processus, la vieillesse est un temps de crise² car vieillir, c'est devoir accepter à la fois de lâcher prise et en même temps de se battre chaque jour pour tenir bon. Une crise à la fois existentielle, parce que ce sont les fondations du moi qui sont ébranlées et crise des relations aux autres notamment intergénérationnelles.

Psychologiquement, la vieillesse est une épreuve. C'est une rencontre tragique avec le dernier acte de la vie où les scènes se jouent à plusieurs niveaux car on y voit augmenter à mesure de l'avancée en âge, douleurs et plaintes.

Or l'une des caractéristiques du grand âge est la récurrence des plaintes, qu'elles soient somatiques ou psychologiques. Parmi les significations de la plainte, prédomine celle qui désigne l'action de dénonciation en justice : porter plainte contre quelqu'un devient le sens principal dans une société où se développe une judiciarisation des rapports humains dans tous les secteurs : travail, école, hôpital. Ce sens cristallise les modifications du lien social, et incite à cette propension à privilégier le recours au droit, à l'autorité, aux tribunaux. Cela dit, nous retiendrons, ici le second sens,

celui du reproche, du mécontentement, de la lamentation, du geignement, des pleurs, du cri. Ces expressions de la souffrance et de la douleur sont plutôt mal supportées, si bien que toute une pharmacopée (antidépresseurs, anxiolytiques) vient répondre, parfois avant même la plainte ou la demande du sujet, à ces éventuelles manifestations. Force est alors de constater que le mécontentement conduit à la mise en place de dispositifs qui font taire le sujet. Il s'agit là d'une réponse anonyme qui préexiste à la plainte singulière du sujet, dans la mesure où elle implique un sujet sans parole. C'est pourquoi il est essentiel que la personne âgée (comme d'ailleurs à tout âge) devrait pouvoir porter sa plainte à quelqu'un qui l'accueille et ne la contraint pas par une conduite à tenir, ce qui signifie d'abord de la reconnaître dans sa dignité au sens kantien du terme³ ; tandis que Paul Ricœur, de son côté, nous rappelle que dans toutes les cultures, aussi loin que l'on remonte, on trouve cette exigence que « quelque chose est dû à l'être

(2) Au sens médical, la crise est le moment d'une maladie caractérisée par un changement subit où la pathologie cachée se révèle et où se décide l'issue en bien ou en mal de la maladie. Au sens philosophique et pédagogique, il s'y agit de faire passer l'esprit humain de l'attitude naïve (naturelle) à l'attitude réflexive (théorique) par la médiation d'une conversion qui constitue "une crise" au double sens d'événement existentiel et de structure essentielle, l'être dit en crise s'y dédoublant lui-même et connaissant un moment paroxystique de doute sur le monde et lui-même, qui peut déboucher sur la déchéance de soi et la mort assurée ou sur la reprise de soi et la vie renouvelée.

(3) De fait, le concept de dignité de l'homme occupe une place éminente dans les textes internationaux. On peut noter une première apparition dans la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme (1948) laquelle dispose, en son article premier, que "tous les êtres humains naissent libres et égaux en droits et en dignité". La Déclaration ne définit pas plus avant le terme de dignité, pas plus qu'elle ne l'explícite. Kant semble donner la meilleure définition de la dignité à l'époque moderne : l'être humain est infiniment au-dessus de tout prix ; autrement dit, les personnes ont une valeur absolue. La conséquence logique est celle du respect, absolu lui aussi, de toute personne : cette notion de respect introduit alors un nouveau thème essentiel, celui du désir de reconnaissance.

humain du seul fait qu'il est humain», et il est remarquable que l'évolution des civilisations accorde une place de plus en plus centrale à la dignité due à l'être affaibli dont on trouve une réflexion constante chez Levinas, en particulier sous le thème de la vulnérabilité. Elle permet d'envisager le statut des personnes vulnérables telles que «la veuve et l'orphelin, le pauvre et l'étranger», et de penser des vies radicalement diminuées dans la fragilité ordinaire telles que la maladie ou la vieillesse comme des conditions inhérentes à ce que nous sommes.

Le concept de vulnérabilité replace la personne autonome dans un corps et une temporalité. En ce sens, le vieillissement, apporte avec lui son cortège de déficiences physiques, de mémoire et d'autonomie. Le corps vieillit, et il a des défaillances. Chaque geste simple demande à la personne de plus en plus d'efforts. Il apporte également avec lui une perte progressive d'autonomie. Ce que l'on faisait seul auparavant, nous demande aujourd'hui de faire appel à d'autres. C'est le temps venu «d'être» ce corps que les jeunes, eux se contentent «d'avoir». Quant aux repères temporels, liés par nature à la mémoire, ils se perdent à mesure de l'inéluctable avancée de l'âge. Ce dont témoigne les prodromes de la maladie d'Alzheimer. Vieillir, c'est devenir une mémoire en rupture avec le présent. Les moments du passé se substituent à ceux du présent, faute de mieux, pour combler le vide dû à l'absence de la mémoire à court terme. Vieillir ce n'est pas perdre la mémoire, c'est s'y replonger pour y dénicher tous les bons souvenirs afin de fuir une réalité insupportable, celle de la mort. Mais, redisons-le avec force, la perte de certaines facultés n'est pas une perte de dignité, pas plus que la perte de certaines capacités n'est une perte d'humanité.

Nous savons tous que le rapport au temps est important pour chacun: il ne passe pas de la même manière pour

les actifs et pour les retraités, pour qui attend et pour qui n'attend pas. Or il est certain que l'attente est l'une des données essentielles de la vie des personnes âgées, mais pas de toutes, heureusement. On remarque que nombre d'entre elles vivent longtemps une vie pleine d'ardeur et de passion; que vieillir, ce n'est pas que perdre, c'est aussi gagner, par exemple une sagesse, une disponibilité à l'essentiel, une sérénité, un art de vivre que le temps du travail comme temps de l'affairement permettait de pratiquer sous la forme connue des loisirs.

Aussi bien l'attente peut-elle prendre plusieurs faces, par exemple: attendre la visite de ses enfants ou de ses petits-enfants, attendre dans une salle d'attente, attendre le passage du facteur, attendre le retour de la douleur lancinante, attendre la mort⁴. En outre, ce qui rend le temps de la vieillesse si souvent douloureux, c'est la solitude dans laquelle il est vécu. Que faire, dès lors, en attendant? Que faire, pour vivre pleinement l'automne de sa vie? D'aucuns mettront en évidence la belle vertu de la patience. A condition de la vivre non pas comme maîtrise, mais accueil du temps: être patient, c'est savoir attendre, attendre, c'est se laisser envahir par le temps de l'autre, c'est donner du temps au temps de l'autre. N'exigeons pas de nos personnes âgées qu'elles soient patientes, mais ayons un peu plus de patience à l'égard du temps de nos aînés, en leur donnant de notre temps. Sommes-nous heureux d'accepter de passer et non croire perdre du temps lorsqu'une personne âgée est ravie de

(4) Ce qui caractérise l'attente, c'est ordinairement cette tension vers l'avenir attendu, qui s'accompagne souvent, soit d'une indifférence, soit d'un mépris agacé pour le présent. Comme le dit Nicolas Grimaldi: "l'attente est manière de s'expatrier du présent en le disqualifiant: parce que le propre de l'attente est d'être uniquement attentive à ce qu'elle cherche et jamais à ce qu'elle trouve, parce que le présent est par définition vide de ce qu'on attend, l'attente le considère généralement comme aussi peu que rien." (*Traité des solitudes*, Paris, PUF, coll. "Perspectives critiques", 2003, p. 76.

s'entretenir avec quelqu'un qui prend le temps et le plaisir de l'écouter ?

C'est pourquoi, il en va de notre responsabilité pour l'autre, dans l'exacte mesure où elle n'est pas relative à un engagement préalable, car l'enjeu est ici, comme nous l'avons vu, celui d'une éthique de la vulnérabilité. Définie comme une expérience de l'altérité, la vulnérabilité permet de penser le sujet comme vulnérable à la fois à la douleur, à la fois somatique et psychique, et au temps, ce dont témoigne précisément la maladie d'Alzheimer. La particularité de cette maladie est qu'elle porte sur l'identité, dans la mesure où cette partie de soi sur laquelle le contrôle diminue, correspond à l'histoire personnelle, à des années de vie, dans lesquelles d'autres personnes sont impliquées. En revanche, ce qui demeure intact jusqu'au bout, chez le sujet malade, souffrant, diminué dans ses capacités cognitives et physiques, c'est sa dignité. Il y a là une conception du sujet qui n'a plus rien à voir avec une éthique de l'autonomie qui définit l'homme comme liberté, mais à une éthique de la vulnérabilité par où l'autonomie est brisée et qui, de fait, nous en rend responsable inconditionnellement. En ce sens, ce n'est pas seulement la vieillesse qui est une épreuve pour la personne qui vit cette étape de la vie, mais c'est encore une expérience éprouvante pour les proches (famille et soignants), car la proximité avec les plus vulnérables implique que nous reconnaissons notre propre vulnérabilité. Aussi bien, est-il prescrit dans le texte biblique de respecter non seulement le vieillard, mais tout sujet vulnérable dont l'exposition nous dérange, car sa passivité fondamentale est telle que nous risquons de porter atteinte à son intégrité. Même s'il a les apparences d'un corps vieux, il n'a pas la vieillesse au sens ontologique du terme. Car celle-ci révèle une ambivalence pro-

fonde du concept de passivité. Il y a une « mauvaise passivité », celle qui consiste à s'abandonner aux circonstances ou à la volonté d'autrui, à ne pas prendre d'initiatives ; et une « bonne passivité », qui consiste à capitaliser les effets de celles-ci, et au travers de laquelle s'énonce en termes contemporains la célèbre équation vieillesse = sagesse.

Il est vrai qu'aujourd'hui, l'image populaire de la vieillesse souvent véhiculée est celle de l'inutilité. Dans *La Vie à l'épreuve du temps*, la psychanalyste Catherine Bergeret-Amselek écrit : « Évoquer la vieillesse en l'appelant par son nom, évoquer la mort ne sont pas des sujets qui font vendre. Aujourd'hui, il faut des propos qui renforcent le déni collectif adopté par une société narcissique qui fait comme si la vieillesse n'existait pas, celle-ci évoquant une décrépitude et une mort qui font horreur. »⁵

Or cette façon de voir la vieillesse est à l'opposé de la vision que nous transmet la Bible dans la mesure où la vieillesse y est présentée comme propice à l'entrée dans l'espérance, sans pour autant nous faire miroiter une eau de jouvence. Nous ne pouvons envisager ici une lecture approfondie des textes qui en parle. Remarquons qu'au cours des premiers chapitres du livre de la Genèse, il est une indication qui revient fréquemment, c'est l'âge, comme si la Torah ne semblait préoccupée que de généalogie ! Ainsi, alors que les hommes vivaient plusieurs siècles voire au-delà de 900 ans (Adam avait 930 ans et Mathusalem 969 ans !) sans connaître les affres de la vieillesse, Dieu décréta que les hommes devraient vivre dans l'avenir 120 ans⁶. Plus tard le psalmiste donne d'autres limites : « *Les jours de notre vie sont de 70 années, et dans la force (de l'âge) 80 années* »⁷. Sans doute, disent les commentateurs, pour apprendre « à

(5) Catherine Bergeret-Amselek, *La Vie à l'épreuve du temps*, Paris, Desclée de Brouwer, 2009, p. 67.

(6) Genèse 6,3. Ce fut l'âge de Moïse.

(7) Psaume 90,10

compter nos jours» afin que notre cœur s'ouvre à la sagesse⁸. En ce sens, tous les jours de la vie doivent être pris en compte, en donnant à chacun son pesant de sagesse et d'expérience.

Ainsi, comme l'enseigne le Talmud : « Jusqu'à Abraham la vieillesse (ses effets) n'existait pas ». Puisque l'on confondait Abraham et Isaac⁹, Abraham pria et la vieillesse advint, ainsi qu'il est dit : « Et Abraham était vieux, avancé dans les jours »¹⁰, c'est-à-dire dans les années; cependant les exégètes voient dans cette formulation l'idée d'une progression journalière dans l'acquisition de la sagesse, et c'est en ce sens qu'il y a des vieillesse heureuses et fécondes, sans doute réservée aux Justes comme le dit le psaume 92 : « *Ils portent encore fruit dans leur vieillesse, ils restent pleins de sève et verts* ». Avec nos Patriarches, nous apprenons que bien vieillir relève d'une conduite morale plus que d'une hygiène de vie, à condition que la vieillesse signifie une vie authentique qui n'a pas été vécue dans des faux semblants. Il y a là, me semble-t-il, une vision idéale de la vieillesse, comme s'il s'agissait d'un modèle, car, sans nier la pertinence de l'exemplarité, nous devons cependant reconnaître que vieillir est bien, pour la plupart des personnes âgées, une épreuve qui révèle peu à peu la fragilité de la personne dans son corps et son âme.

On notera le fait que l'âge de la vieillesse est fixé plus tôt dans le Talmud que dans les Psaumes. En effet, pour les Sages du Talmud, l'âge de la vieillesse est de 60 ans et celui des cheveux blancs est de 70 ans (Pirké Avot 5, 21). Une illustration liée à la longévité, met en lumière là encore une conduite morale. On raconte que des élèves ont demandé à leur maître : « *Qu'as-tu fait pour arriver à cet âge avancé ?* ». Il répondit : « *Je n'ai jamais été exigeant dans ma maison, je n'ai jamais devancé quelqu'un de plus savant que moi, je n'ai jamais eu de pensée licencieuse en passant devant des lieux de*

débauche, jamais dormi, ni même somnolé à la maison d'études talmudiques, je n'ai jamais été réjoui lors du faux-pas d'un collègue et n'ai jamais appelé un collègue par son surnom, même s'il était couramment employé par d'autres »¹¹.

La vieillesse est-elle une question d'âge ? On vient de le voir, ce n'est pas l'âge qui peut définir la vieillesse, surtout lorsqu'elle est fondamentalement liée au niveau de connaissance dans la Torah. C'est ainsi que l'on trouve (comme il fallait s'y attendre) des jeunes rabbins qui étaient des savants reconnus. Citons le cas de Rabbi Elazar ben Azaria (premier siècle de l'ère courante), qui fut nommé, malgré son jeune âge, président du Sanhédrin, à la place de Rabban Gamliel II qui fut destitué à la suite de ses discussions avec Rabbi Yehochoua. Il était âgé de 18 ans seulement et cela le rendait mal à l'aise. Mais il implora le Ciel et en une nuit ses cheveux blanchirent; il s'écria alors : « *Me voici semblable à un homme de 70 ans !* »¹². On nous dit d'autre part que celui qui étudie dans le jeune âge, c'est comme s'il écrivait à l'encre sur du papier neuf. Tandis que celui qui étudie dans sa vieillesse, c'est comme s'il écrivait à l'encre sur du papier « effacé » (d'où l'on a effacé un texte antérieur). C'est donc un palimpseste, dont la lecture est plus difficile¹³. C'est pourquoi, l'étude est si importante dans le judaïsme.

Enfin, on ne peut oublier d'évoquer sur ce sujet, ce médecin averti qu'était Maïmonide qui savait que, pour vivre vieux, il est nécessaire d'avoir une hygiène de vie bien réglée. Bien qu'il ait largement développé ces principes dans ses ouvrages médicaux, il a consacré un chapitre fort complet sur ce thème dans son *Michné Torah*. Il est important,

(8) *Id.* 10, 12

(9) Cf Rachi sur Genèse 25, 19

(10) *Baba Metsia* 87a; Genèse 24, 1

(11) *Taanit* 20b

(12) *Berakhot* 12b; 28a

(13) *Pirké Avot*, 4, 25-26

dit-il, de connaître les règles de vie qui permettent d'éviter les maladies, car un homme malade est incapable de servir le Seigneur comme il faut. Il y a donc bien un contexte théologique. Et à la fin de ce chapitre, Maïmonide écrit : « *celui qui se conduit de la sorte peut être assuré de rester en bonne santé; il jouira d'une longue vieillesse et n'aura pas besoin du médecin* ». Mais il ajoute prudemment : « *À moins qu'il n'ait un handicap congénital, ou bien des mauvaises habitudes depuis sa jeunesse, ou que survienne une épidémie ou une famine* ». Nous voyons ainsi que pour ce grand penseur, à la fois théologien, philosophe et médecin, une longue vie est bien sûr un don du Ciel, mais l'être humain a son rôle à jouer. Cet impératif est à mettre sur le même plan que les autres règles de la tradition hébraïque et a été par conséquent inclus dans le *Michné Torah*.

A l'accomplissement de *Mitzvot*, Maïmonide y ajoute le devoir de faire ce qu'il faut pour protéger sa santé. Si les Sages ne craignent pas d'évoquer les côtés négatifs, voire désagréables, de la vieillesse, pour l'intéressé comme pour son entourage, c'est essentiellement l'équation « vieillesse = sagesse » qui est à retenir. Continuer à étudier, jour après jour, donne l'assurance d'une vieillesse heureuse et constructive, car l'âme, qui pense toujours, ne saurait subir la moindre sénescence. Elle se construit sur une réalité qui comprend des éléments d'ordre biologique, démographique, politique, économique, mais elle se construit aussi sur un imaginaire culturel de représentations et de personnages modèles. L'histoire montre qu'en fonction du contexte, de ses valeurs et du modèle d'homme idéal qu'elle se fixe, chaque société produit une représentation plus ou moins positive de cet âge de la vie, pas forcément d'ailleurs en accord avec la place faite aux plus vieux. Si la vieillesse a pu être louée comme la période de la sagesse et du nécessaire respect, elle

est sans doute encore perçue comme abjecte et méprisante, dans la mesure où les valeurs prônées aujourd'hui sont : beauté, rapidité, efficacité, utilité, santé. On sait même des vieillards qui, en fin de vie, semblent nous crier : « Sacrifiez-moi sur l'autel des valeurs contemporaines ! Je ne sers plus à rien, coûte cher à la sécurité sociale, ne supporte plus ce corps que le temps m'a donné... »

La tradition juive nous rappelle à maints endroits l'obligation du souci de l'autre et en particulier l'accueil du plus vulnérable : il en va de notre responsabilité. Notre société ne l'a-t-elle cependant pas un peu oublié ? Plutôt que de concevoir qu'il y a des manières de « bien vieillir », celles qui remplissent de nombreuses pages de magazines et des sites sur le Web, ne conviendrait-il pas de réaliser qu'il n'y en a qu'une, de « juste vieillir », mais en quel sens : « juste » ? Peut-être au sens de « juste ce qu'il faut », à savoir au sens de la justice entendue à la fois comme *Tsedaka* et comme justesse, comme réponse à cette vulnérabilité du vieillard ?

Nous considérerons donc, au travers de cette brève étude, que les données actuelles des différentes sciences sur les personnes âgées et l'enseignement de nos Sages, comme autant de regards croisés sur la vieillesse.

Retenons, pour conclure, cette jolie définition de la vieillesse du philosophe Gilles Deleuze, entendue comme ce qui donne « *non pas une jeunesse éternelle, mais au contraire une souveraine liberté, une nécessité pure où l'on jouit d'un moment de grâce entre la vie et la mort, et où toutes les pièces de la machine se combinent pour envoyer dans l'avenir un trait qui traverse les âges.* » Un trait pour signifier une trace de transmission, car la fonction de transmission donne à la vie sa valeur. C'est là, sans doute, l'un des enjeux majeurs de la relation d'engendrement au moment de la vieillesse d'Abraham et de Sarah.

**RÉSERVEZ VOTRE
AVENTURE PRÈS
DU LAC DE BRUMATH !**

AU 03.88.59.36.27
contact@brumath-aventure.fr



PARC D'AVENTURES ET DE LOISIRS

OSEZ L'AVENTURE

BRUMATH



Eliza comme si vous y étiez !

Janine Strauss est depuis de longues années une contributrice et une collaboratrice de notre Almanach. L'âge venant elle a choisi de se retirer dans la maison de retraite d'Eliza près de Strasbourg. Elle nous a fait parvenir ce « billet » où elle rend compte avec son humour habituel de ses impressions de nouvelle pensionnaire.

Et plutôt non, il vaut mieux rester chez vous, mais s'il le faut il suffit de s'y habituer.

Les repas à 12h et 18h ; mais le matin il faut prendre les médicaments, c'est très long, petit-déjeuner pas avant 10h.

Il y a parfois des occupations, coiffeur, loto, jardin, peinture et la gymnastique le vendredi.

On fait le lit, parfois, ... assez rarement ! Lorsqu'il fait beau, il faut sortir, mais on a vite fait le tour. Heureusement qu'il y a des moutons et parfois un héron. Il faudra sans doute les tondre en hiver, et le petit mouton, fraîchement né ?

Parfois il y a des jeux : par exemple ce qui commence par D : Danemark, pays ; Danielle, prénom ; datte, fruit etc., je dois avouer que je ne suis pas très forte !

Sinon les repas sont bons, jugez plutôt : Cuisse de poulet rôti au citron

Pruneaux au vin
Mousse, pain d'épice
Veluté carottes au cumin
Colin sauce vanille
Tajine de poissons et légumes
Oreillons à la crème d'amande
Rôti d'agneau au paprika etc.

Et les fêtes : lors de Hanouca, le dimanche il y avait foule, des discours et projection, un buffet à volonté, présence d'une chorale d'enfants dirigée par Mr Netter de Colmar. Beaucoup sont en chaises roulantes, je pense qu'ils s'ennuient, j'espère que cela ne m'arrivera pas... Et la Violette qui ne tient pas en place, il faut sans cesse la reconduire. Ceux qui n'ont plus du tout leur tête c'est affligeant.

Ce n'est pas toujours un fleuve tranquille. Tout compte fait c'est une maison casher, il n'y en pas d'autres.

Il le faut bien !

Janine Strauss

AMs *Aux Mille Saveurs*
Pâtisserie Traiteur
Sous la surveillance du Beth-Din de Strasbourg
17 rue Finkmatt 67000 Strasbourg
Tél. 03 88 32 44 62 - 06 80 00 52 81
e-mail : auxmillesaveurs@yahoo.fr

Horaires d'ouverture :
Mardi - Mercredi - Jeudi
07h30 à 13h30 - 16h30 à 19h30
Vendredi 07h30 à 14h
Dimanche 08h à 13h



Alphonse Lévy : sa vie, son œuvre



Photo parue en dans « La Plume »

Le nom d'Alphonse Lévy raisonne dans la mémoire juive alsacienne comme le symbole de ce que représente la vie juive dans le monde rural en Alsace. Sa vie a pourtant plusieurs facettes liées bien entendues à cet état d'esprit qu'il a assimilé tout au long de son éduca-

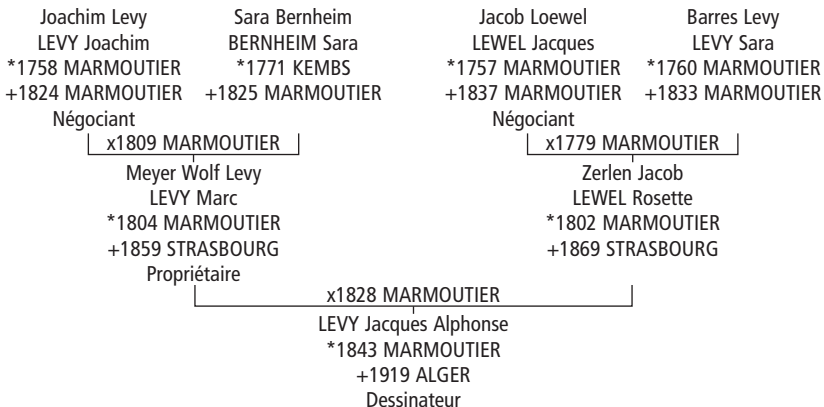
tion à Marmoutier au sein de sa famille et dans le cadre de la communauté juive à laquelle il était attaché.

Alphonse Lévy est né le 8 janvier 1843 à Marmoutier où une présence juive marginale est attestée depuis le milieu du 14^{ème} siècle. Après la Guerre de Trente Ans, l'abbaye de Marmoutier est en ruines, mais sous la domination française, la commune va connaître un nouvel essor et parallèlement la communauté juive va également se développer. De moins de 30 personnes en 1650 (sur une population totale de Marmoutier qui n'excède pas 250 personnes), elle dépasse la centaine vers 1700, pour compter 299 personnes au «*Dénombrement des Juifs tolérés en Alsace de Décembre 1784*». Elle continue à se développer pour atteindre presque 500 personnes au milieu du 19^{ème} siècle.



Autoportrait

LA COMMUNAUTÉ JUIVE DE MARMOUTIER Arbre généalogique du dessinateur Alphonse LÉVY



L'année 1848 marque un coup d'arrêt à cette ascension. Au début de cette année, la France connaît une grave crise économique et sociale, qui se traduit en Alsace notamment par des mouvements antisémites violents. Dans la nuit du 28 au 29 février 1848, des paysans des villages entourant Marmoutier, exaspérés par la misère, et entraînés par quelques meneurs (riches propriétaires pratiquant le prêt d'argent qui voient là une excellente occasion de se débarrasser de concurrents) pillent quelques maisons juives. Et dans les deux à trois années qui suivent, quelques familles juives quittent la cité pour s'installer en ville (le plus souvent à Strasbourg) ces quelques familles ne représentent que 10 % de la communauté, mais ce sont ses membres les plus riches.



La Synagogue de Marmoutier

C'est le cas précisément de Marc Lévy, le père du dessinateur Alphonse Lévy (1843-1918) qui quitte Marmoutier pour Strasbourg en 1850; son père Joachim Lévy, mort en 1827, a apporté une contribution essentielle au financement de la Synagogue (inaugurée en 1822) et du *Heckdesh* (l'asile de nuit pour les pauvres de passage). Ils étaient marchands de bestiaux (*Peimesshaendler*), ce métier d'intermédiaire par excellence qui leur avait valu leur notoriété et la possibilité d'accorder de petits prêts à leurs clients les plus pauvres. De tels départs ont été un coup très dur pour la communauté juive, mais aussi pour la commune de Marmoutier, qui non seulement est condamnée en 1854 à indemniser les Juifs spoliés, mais perd dans ces circonstances quelques-uns de ses plus gros contribuables.

Marmoutier connaît le sort de toutes les communautés juives rurales; les jeunes générations s'installent progressivement dans les centres urbains, qui offrent un champ d'activités plus vaste à leurs activités commerciales, industrielles ou libérales. Selon une étude réalisée par le regretté Pierre Katz, en 1910, la communauté compte encore 140 personnes, mais à la déclaration de guerre en 1939, il n'en reste plus qu'une cinquantaine. Marmoutier paye sa contribution à la Shoah (14 personnes ne reviendront pas des camps). En 1945, une quarantaine de Juifs reviennent à Marmoutier, mais la plupart sont déjà âgés, et vingt ans après la communauté peut être considérée comme éteinte.

Alphonse Lévy poursuit ses études à Stasbourg au Lycée Impérial et en 1860 il « monta » à Paris où, pour assouvir sa passion du dessin et de la peinture, il fréquenta l'atelier du peintre Jean Léon Gérôme où il acquit une remarquable maîtrise technique. Alphonse Lévy étudie aussi Rembrandt. Il se sent proche du peintre d'Amsterdam qui a, si souvent, choisi de représenter des sujets juifs. On peut distinguer une évolution de l'artiste en trois étapes:

« LA LUNE, semaine comique illustrée »

De 1865 à 1880 environ, c'est plutôt vers Honoré Daumier qu'il se tourne. Une nouvelle presse est en train de naître où l'humour, la satire et le dessin se développent d'une manière incroyable. Ses dessins sont virulents à l'encontre du pouvoir politique de l'époque, en particulier dans « La Lune, semaine comique illustrée », qui est dirigée contre le pouvoir de Napoléon III et qui en interdira la publication trois ans plus tard. Mais Alphonse Lévy confia ses caricatures politiques à d'autres journaux de la capitale comme « La Rue », revue éphémère dirigée par Jules Vallès, « L'Eclipse », journal dans

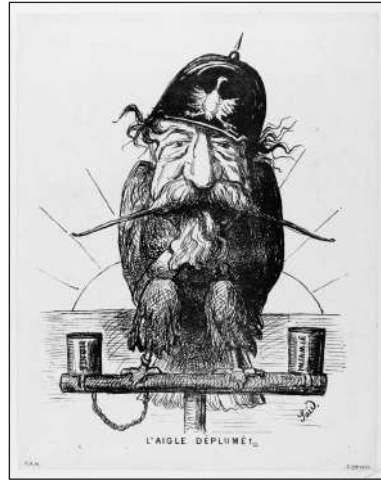


Le Cantonnier de Thann :
D'un coup de pelle je l'ai abattu !

lequel Alphonse Lévy retrouve Gill son compère de La Lune ou encore « Le Monde comique ».

Il vénérât la France républicaine en grand patriote et s'opposa à Napoléon III, alors qu'il vénérât Napoléon 1^{er}, et haïssait par-dessus tout l'Allemagne impériale. La guerre de 1870 le rend féroce à l'encontre des « prussiens » ou des « boches » tandis qu'il soutient de toutes ses forces le soulèvement de la Commune de Paris avec une réelle compassion pour les plus pauvres. Pendant cette période il signait souvent ses œuvres « Saïd » car il avait certes des liens familiaux en Algérie mais c'était surtout pour ne pas faire ressortir sa judéité comme l'exigeait alors une certaine assimilation bourgeoise. A partir de 1874, il exposait chaque année au Salon de Paris ses sculptures, peintures, aquarelles, lithographies car ses talents étaient vraiment multiples.

De 1880 à 1904, Alphonse Lévy, célibataire endurci, fit un retour étonnant à ses sources juives pour devenir le dessinateur des Juifs ruraux d'Alsace. Et c'est en 1903 seulement qu'Alphonse Lévy publia ses « Scènes familiales juives ».



Napoléon III et l'empire moribond

Il réunit dans un recueil ses principales lithographies juives sous le titre de Scènes familiales juives, il le présenta ainsi : *« Ceci est une œuvre de foi, de souvenir, exécutée au fur et à mesure de l'inspiration. C'est un hommage rendu par un enfant d'Alsace à des mœurs simples, à des coutumes rustiques qui s'égrènent, qui disparaissent »*.

Même si ses œuvres ont été souvent incomprises et même décriées par ses coreligionnaires parisiens, Alphonse Lévy a véritablement découvert sa vocation : il sera le témoin du peuple juif. Il a même trouvé un complice en la personne de l'orientaliste Léon Cahun, originaire d'Alsace lui-aussi, auteur de *« La Vie Juive »*, fresque romancée du judaïsme populaire alsacien. Alphonse Lévy illustre l'ouvrage qui paraît en 1886. Deux ans plus tard, en 1888, le dessinateur participe à l'illustration de l'ouvrage de Sacher Masoch qui écrit des *« Contes juifs »* pleins de charme et de douceur.

Voici ce que disait Alphonse Lévy lui-même : *« On m'a souvent fait le reproche de faire de la caricature, cela n'est pas mon intention, je crois que « caractérisme » serait plus juste, je crois procéder de Daumier dont je suis un grand, un fervent admirateur »*.



1 : le poisson du chabbat



2 : l'apprentissage du bar mitzwah



3 : la soirée du séder



4 : la bénédiction du vendredi soir

Bien des fois l'on m'a dit de faire de beaux Juifs, de belles Juives hélas je me suis incapable de faire œuvre qui vaille avec les modèles de ce genre, cela ne

me dit rien, je n'y trouve plus de pittoresque, - oh ! je sais, cela me fait du tort, c'est égal, je ne me plains pas, on commence à reconnaître ce que je mets dans mes dessins et mes peintures et je suis déjà récompensé par les félicitations de quelques-uns, non des moindres, mon ambition n'est pas lourde et tout ira bien tant que Dieu me laissant la santé du corps et de l'âme, je pourrai traiter les humbles scènes qui me plaisent, et dont il ne restera plus trace dans une vingtaine d'années ». (La Plume n°51 du 1^{er} août 1895)

A partir de 1904, Alphonse Lévy se rendit souvent à Alger où il était toujours accueilli par les membres de sa famille. Il y découvrit la communauté juive locale, l'observa pour la dessiner, la peindre également s'attardant le plus souvent sur les plus défavorisés. Chaque hiver, il quittait son petit appartement parisien de la rue de Seine.



Un rabbin à Alger

Bien loin du quartier des artistes, il retrouvait, en Afrique du Nord, une autre authenticité juive. La mort le surprit à Alger le 2 février 1918, il venait de fêter ses soixante-quinze ans. « En Algérie, disait Pierre KATZ, Alphonse LEVY dessinait ce qu'il voyait ; en Alsace, il dessinait ce qu'il ressentait » rue de Seine, bien loin du quartier des artistes, il retrouvait, en Afrique du Nord, une autre authenticité juive.

Alain KAHN

Sources :

Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne p. 2333 (Pierre Katz) ; « Alphonse Lévy peintre de la vie juive (Emmanuel Haymann – Editions d'Art Haymann) ; <http://judaisme.sdv.fr> (site internet sur le judaïsme alsacien et lorrain ; La Plume n°51 du 1^{er} août 1895) ; <http://www.museedemarmoutier.fr/visite/judaisme/109-alphonse-levy>



La Méditerranée un enjeu stratégique pour Israël

Les frontières terrestres d'Israël sont et restent des zones de tension qui mobilisent l'attention des observateurs. Mais Israël a une autre frontière qui joue un rôle essentiel et son étude est trop souvent négligée, ce sont les frontières maritimes d'Israël et plus particulièrement la côte méditerranéenne.

La mer Méditerranée est devenue au fil des ans la principale interface d'Israël avec le reste du monde et son rôle stratégique ne cesse de se renforcer.

La côte méditerranéenne s'étend sur près de 273 km, de la bande de Gaza au sud jusqu'à celle du Liban au nord. Elle est bordée par une plaine côtière large de 5 km au nord et qui s'élargit pour atteindre les 40 km au sud. Au début du XX^e siècle, cette région était peu peuplée et largement marécageuse. Aujourd'hui c'est la partie la plus densément peuplée d'Israël. Elle regroupe plus de la moitié de la population. A elle seule, Tel Aviv et ses banlieues (le Goush Dan) compte plus de 3,3 millions d'habitants et Haïfa, la "capitale" du nord avec 265 000 habitants est la troisième ville la plus peuplée d'Israël. Ashdod le grand port sud de Tel Aviv compte près de 200 000 habitants et Ashkelon en bordure de la bande de Gaza plus de 100 000.

C'est aussi le long de cette côte sablonneuse que se pressent Israéliens et touristes adeptes des bains de mer. La mer Méditerranée est une mer peu

poissonneuse, plus chaude, plus salée que l'Océan Atlantique, elle est également plus pauvre en nutriment. De ce fait l'exploitation des ressources halieutiques est peu développée en Israël où l'essentiel du poisson consommé est issu de l'élevage ou de l'importation.

Mais depuis quelques années la mer Méditerranée est devenue une ressource essentielle pour les Israéliens. Tout d'abord la mer est devenue une source d'eau douce essentielle pour le pays. Depuis sa naissance l'Etat d'Israël est confronté à un manque d'eau chronique qui s'est aggravé au cours des années. L'augmentation de la demande et une succession d'années de sécheresse ont créé une situation de stress hydrique. Face à cette situation cette menace permanente pour l'avenir d'Israël, les autorités ont décidé de développer les techniques de désalinisation de l'eau de mer. Si la première unité de désalinisation était située sur la mer Rouge pour alimenter Eilat, au cours de la dernière décennie, ce ne sont pas moins de cinq usines de désalinisation qui ont été construites sur la côte méditerranéenne. Elles fournissent plus de 70 % de l'eau potable destinée aux consommateurs israéliens.

Mais la grande révolution de ces dernières années a été la découverte dans les eaux territoriales israéliennes d'importantes réserves de gaz. En 1999 sont découverts au large d'Ashdod

deux "petits" gisements de gaz naturel soit environ 45 milliards de m³. Mais c'est surtout la découverte en 2009 au large de Haïfa du gisement gazier de Tamar (240 milliards de m³) et celui de Léviathan (450 milliards de m³) qui font entrer Israël dans le monde des grands producteurs de gaz. D'autres découvertes sont possibles.

L'exploitation de ces ressources gazières signifie d'importantes rentrées fiscales pour l'Etat d'Israël mais aussi et surtout des partenariats avec des pays voisins pour transporter ou exporter ce gaz. Ainsi est évoquée la possibilité de construire à travers la mer Méditerranée, un gazoduc reliant Israël à la Grèce pour exporter ce gaz vers l'Europe. D'autres partenariats sont à l'étude avec Chypre ou la Turquie voire la Russie.

La mer Méditerranée est également l'interface d'Israël avec le reste du monde. Ce rôle est d'autant plus important que les frontières terrestres d'Israël sont - sauf quelques rares points de passage avec Gaza et la Jordanie - fermées à tout échange avec ses voisins.

Deux grands ports sont situés sur la Méditerranée: Haïfa et Ashdod.

Le site du port de Haïfa forme une baie naturelle où depuis les temps les plus anciens s'est développé un port. Plusieurs fois détruit et reconstruit il est décrit par Théodore Hertzl, dans son roman visionnaire, "Altneuland" comme la porte d'entrée du futur État juif. C'est à partir de 1922 que s'engagent les travaux de construction du port actuel. Destiné au fret, au transport de passagers, il dispose également d'un quai de pêche, d'un port de plaisance et d'importantes installations militaires et est toujours en développement. Avec plus de 24 millions de tonnes de marchandises transbordées et près de 250000 voyageurs il est le principal port de Méditerranée orientale.

Le port d'Ashdod est né en 1957. Ce port a du être créé de toute pièce en construisant dans la mer digues et brise-lames. C'est un port spécialisé dans le fret et les produits en vrac - minerais, charbon... - mais qui développe également une activité de croisière. Le volume de marchandises passant par ce port est de 19 millions de tonnes et augmente régulièrement. Un projet soutenu par des capitaux chinois, envisage de relier le port d'Ashdod sur la Méditerranée à celui d'Eilat sur la mer Rouge par une liaison ferroviaire. Sa réalisation créerait une alternative au Canal de Suez et favoriserait le développement des deux ports. C'est aussi par Ashdod que transite l'aide turque destinée à la bande de Gaza suite à l'accord de réconciliation négocié entre la Turquie et Israël.

L'état de guerre où Israël se trouve avec la plupart des pays arabes voisins lui ferme leur espace aérien et oblige les avions se dirigeant ou venant d'Israël à survoler la Méditerranée pour rejoindre l'aéroport Ben Gourion à Tel Aviv. Avec plus de 15 millions de passagers par an, il est la principale porte d'entrée du pays et ce trafic se développe avec l'accord "ciel ouvert" qui permet de multiplier les vols offerts.

Déjà des réflexions sont engagées sur l'avenir de cet aéroport et l'une des options envisagée est de construire un nouvel aéroport sur une île artificielle au large de Tel Aviv.

Les fonds marins de la Méditerranée participent également à ces échanges d'Israël avec le reste du monde. Ils sont parcourus par des câbles souterrains qui permettent de transporter des flux d'information (téléphone, internet) et d'énergie.

Aux réseaux déjà existants, Israël envisage d'ajouter un gazoduc pour exporter son gaz vers l'Europe voire un "câble" électrique pour relier le réseau

électrique israélien à celui de l'Europe et briser ainsi son isolement électrique.

Tous ces éléments font de la Méditerranée et de la zone côtière un espace à protéger. C'est le rôle de la marine israélienne **ים חייל**. Créée en 1948, elle a pour mission principale de protéger et défendre l'Etat d'Israël de toute menace maritime, ce qui inclut aujourd'hui les champs gaziers situés au large de ses côtes. Ses premiers navires sont des bateaux laissés à l'abandon dans les ports d'Israël et qui ont été réarmés. Depuis cette date la marine israélienne n'a cessé de se développer en cherchant à se doter d'équipements toujours plus modernes. Deux épisodes marquent cette évolution. Tout d'abord le drame du Dakar, le 25 janvier 1968, un sous-marin acheté par Israël à la Grande-Bretagne disparaît avec ses 68 membres d'équipage lors du voyage vers Israël. Ce n'est qu'en 1999 que l'épave est retrouvée entre la Crète et Chypre, qu'une partie a été récupérée pour être aujourd'hui exposée au musée naval de Haïfa.

L'autre épisode marquant de cette histoire est celui des "vedettes de Cherbourg". L'Etat d'Israël avait commandé et payé 12 vedettes lance-missiles au chantier naval de Cherbourg. Une partie des vedettes avait déjà été livrée, mais suite à la "Guerre des Six Jours", la France a mis un embargo sur les livraisons d'armes à Israël. De ce fait les cinq dernières

vedettes construites ont été bloquées par les autorités françaises dans le port de Cherbourg. Profitant du relâchement des contrôles durant la nuit de Noël 1969 des équipages israéliens font sortir ces navires du port français et les ramènent en Israël.

A partir de cette date Israël a considérablement développé son industrie de construction navale et ne se tourne vers l'étranger notamment vers l'Allemagne que pour des navires de guerre de gros tonnage et surtout des sous-marins.

Ces sous-marins sont devenus un élément stratégique de la défense d'Israël. Dotés de missiles à longue portée à têtes nucléaires (Israël n'est pas officiellement une puissance nucléaire mais sa position d'ambiguïté nucléaire laisse entrevoir un potentiel non négligeable) ils sont une force de dissuasion. En cas d'attaque sur son sol Israël disposera toujours de ces armes embarquées lui garantissant une "seconde frappe" dévastatrice pour ses ennemis. La Méditerranée fournit ainsi à l'Etat hébreu la profondeur stratégique qui lui fait sinon défaut.

Au fil des décennies la Méditerranée est devenue pour Israël un espace de plus en plus important. Zone de tensions, espace d'échanges et de contacts, elle est et doit être au cœur des réflexions sur l'avenir d'Israël.

Norbert SCHWAB

Marianne

BOUTIQUE DE PRÊT À PORTER FÉMININ

5a, rue Goethe - 67000 STRASBOURG

Tél. 03 88 34 24 80 - marianne_boutique@yahoo.fr



Recueillement à Riga

La république de Lettonie, située au bord de la mer Baltique entre l'Estonie et la Lituanie, s'étend sur 64.600 km² et compte 2,2 millions d'habitants dont environ 730.000 pour sa capitale, Riga. Ses ressources principales sont: les produits pétroliers, le bois, les textiles, l'agriculture. Les minorités nationales de sa population comprennent: 27% de russes, 3,3% de biélorusses, 2,2% d'ukrainiens, 2,2% de polonais. Les principales religions: luthérianisme, orthodoxie, catholicisme.

Les premiers habitants de cette région furent les Estes, puis arrivèrent les Lives finno-ougriens. En 3.000 avant notre ère ils sont repoussés par des tribus baltes indo-européennes venues de l'est et du sud. Une civilisation paysanne et marchande va se mettre en place. Au 9^{ème}/10^{ème} siècle des Vikings s'implantent sur le fleuve Daugava. La fondation de Riga en 1201 par Albert de Buxhoeveden, évêque de Brême, servira de tête de pont à la conquête de la Livonie par les Chevaliers Porte-Glaive et Teutoniques. En 1621 la domination suédoise succède à l'allemande, elle-même supplantée par l'emprise de la Russie de 1721 à 1918. Une première République indépendante voit brièvement le jour après la révolution bolchevique, le 18 Novembre 1918. Mais le pacte germano-soviétique de 1939 remet tout en cause: l'Union Soviétique occupe les pays baltes en

1940 puis l'invasion allemande en 1941, puis la réincorporation dans l'orbite russe en 1944. En 1990 le Front populaire letton l'emporte aux élections, proclame l'indépendance et les troupes russes quittent enfin définitivement le sol letton en 1994.

Riga

En 1201 l'évêque Albert de Buxhoeveden, fondateur officiel de la ville, ordonne la construction de son château en pierre sur une île fluviale formée par un bras de la Daugava, tout près d'un comptoir commercial allemand et de villages lettes et lives. Il choisit cet emplacement « où se trouve déjà un port commercial important » et entoure sa ville qu'il appellera Riga d'une enceinte fortifiée. Entrée dans la Ligue Hanséatique en 1282, la ville sera conquise successivement par les Polonais en 1561, les Suédois en 1621, les Russes en 1710 après un premier échec en 1656, et assiégée en vain en 1812 par les troupes de Napoléon. A partir de 1919 son histoire se confondra avec celle de la Lettonie dont elle devient la capitale.

Aujourd'hui, sa civilisation urbaine et architecturale la distingue d'une Lettonie qui reste pratiquement totalement rurale.

Entre 1858 et 1865 les anciennes douves entourant la ville fortifiée sont transformées en un canal bordé

d'espaces verts. Quelques dizaines d'années plus tard, un nouvel art, appelé *Art Nouveau*, va s'imposer sous l'impulsion d'architectes prestigieux dont le renommé Mikhaïl Eisenstein (père du célèbre cinéaste Sergueï Eisenstein). En 1997 le centre historique de Riga sera inscrit au Patrimoine mondial de l'UNESCO car on y trouve « la plus belle concentrations de bâtiments *Art Nouveau* d'Europe ».

Les premiers Juifs qui s'installent dans la région arrivent dans la ville de Pilten durant la seconde moitié du 16^{ème} siècle, vers 1571, mais une première synagogue ne sera édifiée qu'en 1701 à Hasenpoth. Les fidèles sont principalement des marchands, de culture germanique et parlant le yiddish. Dès la fin du 19^{ème} siècle les métiers ont changé, pour des professions libérales de prestige: architectes, médecins, qui méprisent le yiddish et ne parlent qu'allemand ou russe. A la veille de la Seconde guerre mondiale, en 1937 on dénombre environ 95.000 juifs en Lettonie, soit 5 % de la population totale, dont près de 40.000 demeurent à Riga. Un important réseau d'écoles juives accueille les enfants. Un premier cimetière juif est ouvert à Riga en 1725 et perdurera jusqu'à l'année 1930. Au début des années 1930 la Lettonie est encore épargnée par le climat antisémite qui sévit dans les pays alentour; des intellectuels comme l'historien Simon Doubnov y trouvent refuge. Néanmoins les partis sionistes et bundistes sont déjà persécutés car soupçonnés de sympathies socialistes. En 1940 l'URSS envahit la Lettonie. Les Juifs pauvres et membres des mouvements révolutionnaires se retrouvent provisoirement épargnés, contrairement à tous les autres, notamment les membres des élites, qui connaîtront une forte répression. Début 1941 les Russes déportent environ 5.000 Juifs en Sibérie (ils seront parmi les rares

survivants de la Communauté juive de Lettonie après la fin de la Seconde guerre mondiale).

Les nazis chassent les Russes et occupent le pays dès le début de l'opération Barbarossa à l'exception de Riga qui ne sera soumise que le 1^{er} Juillet 1941. Avec l'Estonie, la Lituanie et une partie de la Biélorussie, la Lettonie fait désormais partie du Reichskommissariat Ostland.

Dès l'entrée des troupes allemandes dans le pays les « Einsatzgruppen » sévissent avec une sévérité inouïe: accusations pour encourager l'antisémitisme letton, incitations aux pogroms, massacres dans les petites villes et les villages. Le pogrom de Riga du 1^{er} au 4 Juillet mené par Victors Arajs et Herberts Cukurs fait plus de 400 victimes tandis que toutes les synagogues de la ville - à l'exception de celle de la rue Peitavas que nous présenterons plus loin - sont incendiées avec ceux qui espéraient y trouver refuge et totalement détruites.

En Août 1941 Heinrich Lohse nommé Commissaire du Reich pour l'Ostland organise la création du ghetto de Riga au sud-est de la ville. Partisan de Rosenberg et de l'exploitation de la main-d'œuvre juive, il tente furtivement à l'automne 1941 de s'opposer à la mainmise de la SS sur la question juive en Lettonie et aux exécutions de masse. Le ghetto de Riga est muré et fermé en Octobre 1941. Quelques-uns réussissent à s'échapper en se cachant dans la ville sous une fausse identité grâce à l'aide de non-juifs. Elvira Rone cache huit personnes chez elle dont le père du violoniste Gidon Kremer. Arturs Monmillers fait de même avec six autres personnes. Janis Lipke (dont nous parlerons longuement plus loin) sauve 42 personnes qu'il s'activera à cacher. Le 30 Novembre 1941 a lieu un premier massacre par balles de 25.000

Juifs lettons du ghetto de Riga ainsi qu'un millier de Juifs déportés d'Allemagne dans la forêt de Rumbula à une dizaine de kilomètres de Riga, organisé par Friedrich Jeckeln après consultation Heinrich Lohse soucieux de conserver ses « spécialistes nécessaires à la bonne marche de l'économie ». Un second massacre par balles au même endroit aura lieu les 8 et 9 Décembre 1941 avec parmi les victimes Simon Doubnov. Seuls trois survivants sont connus: Matis Lutrinsh, Ella Medaje et Frida Mikhelson.

De la même manière, les enfermés des ghettos de Daugavpils (du 8 au 11 Novembre avec 11.000 victimes) et de Liepaja (du 16 au 17 Décembre avec 2.300 victimes) sont exterminés fin 1941. L'« épuration » des Juifs lettons dans les ghettos permet l'arrivée des déportés juifs allemands programmée par Himmler. La fermeture de tous les ghettos du pays en 1943 s'achève avec l'évacuation des derniers camps dont celui de Kaiserwald vers celui de Stutthof à l'été 1944 puis les marches de la mort de l'hiver 1945...

Dans les années 1970 la communauté juive se reconstitue très lentement pour atteindre les 36.000 personnes. La plupart se concentrent à Riga. Il s'agit principalement de Juifs lettons revenus de Russie après la guerre et de Juifs russes. Dans les années 1980 beaucoup émigrent, surtout aux États-Unis. Aujourd'hui, il n'en reste plus que environ 5.000, principalement regroupés à Riga.

Lors du voyage de notre « Association des Aînés de la Jeunesse Juive d'Europe » en Mai 2016 nous débutons notre pèlerinage par le site de « La Grande Synagogue Chorale » offrant à nos regards bouleversés les restes des murs élevés à ciel ouvert de l'ancienne synagogue.

Tout près se trouve l'ancien Cimetière juif vandalisé par les nazis et leur

servant de tombes pour les 1.000 juifs assassinés dans les rues de la capitale. Après la fin de la guerre certaines pierres tombales furent utilisées comme matériaux de construction..., les autres totalement détruites. En 1960 tout le site fut rasé et nommé « Parc des Brigades Communistes ». Mais en 1992 il fut enfin renommé « Le Vieux Cimetière Juif » abritant dans un bel écrin de verdure un monument rappelant son historique, ainsi qu'un très beau Maguen David sculpté sur un grand socle de pierre et un autre ensemble de sculptures dédié au Juste des Nations Zanis Lipke avec le nom des Juifs qu'il a sauvés.

Nous passerons Chabbat à la Synagogue Peitavas Iela, au 6-8 rue Peitavas, qui échappa à la destruction car construite au cœur de l'ancien Riga, tout près d'une église réformée située dans le même îlot. Edifiée tout début du 20^{ème} siècle grâce à l'appui de riches marchands juifs russes habitant Moscou mais avec des commerces établis à Riga et à une donation de l'industriel Ulrich Milman, elle fut réalisée par l'architecte germano-



La synagogue Peitavas Iela de Riga



balte Wilhelm Neumann «adepte du Jugendstil» assisté par le jeune architecte Hermann Seuberlich et inaugurée pour la fête de Roch Hachana de 1905.

Pendant l'entre-deux guerres, cette synagogue fut l'une des quatre synagogues avec chorale de Riga et son chœur étant très populaire non seulement parmi les fidèles de la communauté mais également parmi les mélomanes de la ville.

Après la mainmise des nazis elle est donc épargnée de par sa trop grande proximité avec d'autres bâtiments de la Vieille Ville mais totalement saccagée, le mobilier pillé ou détruit, et elle est transformée en dépôt et en écurie. Les Sifré Torah avaient été sauvés in extrémis par Gustav Shaurums, pasteur de l'église réformée voisine et cachés chez des paroissiens de son église. Lors du Yom Kippour de 1946 des centaines de Juifs survivants et/ou libérés des camps de la mort assistent, émus aux larmes, à l'office.

A deux reprises la synagogue Peitav, la seule en activité de la ville, est la

cible d'attaque à la bombe: le 6 mai 1995, mais les dégâts ne sont que mineurs, et le 2 avril 1998, qui détruit la porte d'entrée et brise les vitraux originaux de 1905. Quelques heures après l'attaque le Premier Ministre de Lettonie Guntars Krasts se rend en visite sur le lieu, promet la réparation des dégâts aux frais de l'Etat et limoge le chef de la police criminelle ainsi que le secrétaire d'état du Ministère de l'Intérieur pour incompétence n'ayant pris aucune mesure de protection après la découverte de croix gammées peintes sur les murs en décembre 1997.

Quelques années plus tard, en 2007, d'importants travaux de restauration sont entrepris pour lui permettre de retrouver son bel état initial. Le 26 Août 2009, lors de la réouverture complète de la synagogue, de nombreuses personnalités, du Président de la Lettonie Valdis Zatlers au Ministre israélien des relations avec la Diaspora Yuli Edelstein, en passant par les représentants des différentes communautés religieuses de Riga sont présents.

Ce Vendredi soir, nous sommes accueillis dans cette très belle synagogue par son Rabbín orthodoxe, israélo-américain, Mordehay Glazman – dont l'une des filles, Sheila, enseigne dans l'une des deux écoles juives de la capitale - et son adjoint Rabbi Shneur Zalman Kot qui nous parleront longuement et avec enthousiasme de leur communauté, des offices journaliers, des fidèles assidus, des cours de Talmud Torah. Chabbat matin nous y retournerons pour assister à la Bar-Mitsva du fils d'un fidèle entouré d'une nombreuse assistance.

La visite du Musée « Jews in Latvia » fondé en 1989 dans le local de l'ancien théâtre juif de la ville au 6 rue Skolas et dédié à la recherche et à la commémoration de la Communauté Lettone est très enrichissante. Elle décrit photos, livres, documents à l'appui, les différents aspects de cette communauté du 16^{ème} siècle à la fin de la Seconde guerre mondiale. Une section spéciale y est consacrée à la Shoah et au sauvetage de Juifs sous l'occupation nazie.

Le Musée du Ghetto situé Maskavas 14A est formé de deux entités, un bâtiment en pierre et un ancien camion « de déportation ». Il recèle nombre de documents et surtout d'innombrables photos des disparus comportant leur nom, date de naissance et d'assassinat, préservant leur mémoire de l'oubli...



Le Musée du Ghetto



Le Musée du Ghetto

Notre dernière visite sera pour le Mémorial à Janis Lipke (1900 – 1987), « Juste parmi les Nations » dont le nom figure sur le mur de Yad Vashem en Israël. Sous-traitant pour la Luftwaffe durant la guerre, il utilisera cette position pour sortir des travailleurs juifs du ghetto de Riga et des camps alentours et les cacha, avec l'aide de sa femme Johanna, jusqu'à l'arrivée de l'Armée Rouge en 1944. Pour ce faire, les cachettes à Riga et dans sa propre maison devenant trop dangereuses, il construisit tout seul, en Janvier 1942, un premier abri, puis un vrai bunker sous un bûcher à côté de sa maison. Au fur et à mesure des possibilités, il réussit ainsi à exfiltrer 42 Juifs.

A la mort de Janis Lipke, en 1987, la Communauté juive de Riga lui rendit un grand hommage et organisa ses funérailles.

En 2000 se concrétisa l'idée de la création d'un Mémorial. En 2005 fut fondée une société pour récolter des fonds. La construction – qui évoquera l'Arche de Noé et un bateau à l'extérieur ainsi qu'une Souccah à l'intérieur - conçue par Viktors Jansons, démarra en 2009 sous la direction de l'architecte Zaiga Gaile, au 9 Maizais Balasta Dambis à côté de la maison de Janis et Johanna. Il fut inauguré le 30 Juillet 2013 à la fois par Andris Berzins, président de la Lettonie, Shimon Perès et nombre de descendants des Juifs sauvés par lui et son épouse.

Nous quitterons Riga, bouleversés et profondément émus.



Une poule blanche pour le rite expiatoire

Voici encore une traduction d'un texte de l'inusable, de l'indémoudable *Sholem Aleykhem*.

Le titre est «*a vayse kapore*». La «*kapore*» (*kapara* en hébreu) est un rite pratiqué avant *Yom-Kippour*: on prend un coq pour les hommes, une poule pour les femmes, on fait tourner la volaille autour de sa tête en prononçant une prière, pour faire retomber ses péchés sur la tête de la volaille, qui est envoyée ensuite chez l'abatteur rituel, et peut être consommée.

En yiddish, le terme «*kapore*» s'emploie dans différents sens, que *Sholem Aleykhem* manie en virtuose: «*zol zi mir zayn di kapore*», c'est une malédiction, un souhait de mort. Ici, la femme qui tient tant à sa poule blanche est peut-être elle-même une «*kapore*», une victime de son mari. Sous son attachement au rituel, se cache son angoisse et sa douleur de femme délaissée...

Ce terme est un défi pour le traducteur. J'ai choisi de changer de mot, employant une fois «*poule*», une fois «*victime*», une fois «*rite expiatoire*», une fois «*sacrifice*».

Je ne sais pas ce qu'il en est pour vous ; pour moi, il peut tomber des pierres du ciel, mais une poule blanche pour le rite de *Yom-Kippour*, il me la faut !

Je vais vous dire la vérité: je ne comprends pas comment je pourrais faire le rite expiatoire autrement qu'avec une poule blanche. Pendant toute l'année, j'aurais peur de mourir.

Tout est question d'habitude et j'ai cette habitude depuis mon enfance. Ma mère, sachez-le, n'est pas non plus une sainte femme, mais elle attache de l'importance à certaines choses: pour Pessah, il faut le borsch pessahique, pour Chavouot – les décorations végétales, pour le rite expiatoire, il faut une poule blanche, pour Hanouccah – des beignets de pomme de terre, pour Pourim – les échanges de cadeaux, et ainsi de suite... Voilà les commandements qu'elle respecte, comme une vraie femme de rabbin... et ne pas pouvoir entendre la sonnerie du shofar c'est pour elle un bien plus grand malheur que ne pas pouvoir entendre Chaliapine pour moi – faisons bien la différence.

Pourtant, si vous la connaissiez, vous diriez sûrement que c'est une grande dame cultivée. Elle a sans cesse Goethe et Schiller à la bouche, jusqu'à ce jour. Et elle dort encore avec Tshoke¹ jusqu'à ce jour. Mais quand arrive le mois d'Eloul, vous devriez la voir: elle se couvre la tête d'un foulard blanc et elle se met à fréquenter les bonnes femmes pieuses. Tout juste si elle ne discute pas boulettes de viande avec elles. Et, une fois passés les jours de pleurs, le foulard passe à la trappe et retour à Goethe, Schiller et Tshoke.

Voilà le genre de femme juive qu'est ma mère et voilà comment elle nous a élevées, nous ses filles. Nous sommes cinq et toutes, nous avons fait un mariage d'amour. Je vous explique: nous étions

(1) Tshoke: auteur très populaire au 19^e siècle

de belles jeunes filles, cultivées, avec une dot de 15 000 roubles à la banque chacune, alors, pourquoi est-ce qu'on nous aurait prises en grippe? Nous avons bonne renommée, sachez-le, pas tellement à cause de notre beauté ou de notre culture, mais plutôt à cause de notre éducation. L'éducation, écoutez-moi bien, c'est très très important! Nous avons été élevées par notre mère dans la plus grande liberté. Nous pouvions parler avec qui nous voulions, aller où nous voulions et faire tout ce que nous voulions. Mais quand il était question de judéité, c'était affaire de vie ou de mort. Vous pouvez m'arracher la tête, je n'enlèverai pas ma chaussure gauche avant la droite. Volodia rit de moi, se moque de moi. Mais si je devais écouter Volodia, on aurait à la maison pendant Pessah du gâteau au fromage et des œufs peints² et pas une miette de pain azyme.

Mon Volodia, quant il s'agit de judaïsme, il est un peu... bon, disons: c'est ainsi – et le contraire. Les Juifs, il a pour eux le plus grand respect, c'est sûr. S'il entend qu'un Juif a des problèmes, si on parle de pogromes, il en perd la tête... quoi? Un Juif? Du sang juif? Mais il déteste les manières juives, les habitudes juives. Le Juif, dit-il, est un effronté, un insolent. Mais si un quidam essaie de dire un seul méchant mot sur les Juifs, il lui arrache la tête. Drôle de créature, mon Volodia! Combien de fois l'ai-je entendu se vanter auprès des hobereaux qui viennent de temps en temps jouer chez nous à la «préférence»³, se vanter de notre diplomate juif, Herzl, qui est accueilli chez le sultan comme un enfant de la maison. Mais quand les sionistes sont venus lui demander de l'argent, il a longuement discuté avec eux, il leur a démontré qu'ils se baladent dans des rêves, qu'ils se racontent des histoires. Et l'argent? Vous pensez qu'il ne leur en a pas donné? Mais si! Voilà le genre d'individu qu'est mon Volodia.

Et quand il s'agit des enfants, il me pose

bien des problèmes! Mes enfants sont – sans mauvais œil – des enfants réussis, beaux, sains, frais, lumineux. Qu'est-ce qu'on veut de plus? Mais lui, je parle de Volodia, il veut qu'ils aient des connaissances sur tout. OK, moi aussi je veux qu'ils aient de vastes connaissances. Qui ne veut pas que ses enfants aient de vastes connaissances? Mais, pour moi, leur santé est plus précieuse. Je ne suis pas une mère très chaleureuse, mais je suis quand même une mère, je sais ce que signifie la santé. Mon petit Sacha et ma petite Sonia – jusqu'à ce qu'ils aient grandi – bon! Lui, il arrive et il les embête: il veut qu'ils sachent tout, qu'ils aient des connaissances sur tout, même l'hébreu, il dit qu'ils doivent aussi le connaître. Cela ne lui suffit pas, qu'ils aient sur le dos le lycée et la musique et la danse et tout le reste, non, ils doivent supporter un malheur de plus: apprendre l'hébreu! Donc, il faudrait aussi apprendre l'hébreu comme on apprend l'allemand, le français ou l'anglais. Si seulement le prof d'hébreu était un prof comme les autres! Mais c'est – pourvu que Dieu ne me punisse pas pour mes paroles – c'est... je ne sais pas, moi, je ne sais même pas ce que c'est. Volodia lui-même ne peut pas supporter l'odeur du prof d'hébreu. Après son départ, chaque fois, il ouvre la fenêtre. «A quoi est-ce que ça rime?» je lui demande. «Aujourd'hui l'hébreu est à la mode» dit-il, «ils doivent apprendre l'hébreu». Vous comprenez? C'est la mode. Tout est une mode. Il paraît que jouer aux cartes, c'est aussi une mode.

Mon Volodia, auparavant, jouait de temps en temps à la préférence, au 66³. Maintenant, il peut passer la nuit entière à jouer aux cartes, et jouer encore jusqu'à la nuit suivante. Il ne

(2) Le gâteau au fromage et les œufs peints, objets traditionnels des Pâques orthodoxes.

(3) Préférence, 66, oke, kontshenie: jeux de cartes. Sholem Aleykhem était lui-même un grand amateur de cartes.

peut presque plus vivre sans cartes. Tant qu'il jouait à la maison, je m'en fichais – vous aussi vous aimez à la préférence et moi-même je n'ai rien contre un petit oke³. Chez maman, nous jouions toutes très souvent à l'oke. Ce qui me dérange, c'est qu'il joue au club. Oy le club! Le club! Qu'ils brûlent, tous les clubs du monde! D'abord, c'est un péché de gaspiller l'argent comme cela. Quand il joue, il joue pour gagner mais il perd, il perd beaucoup d'argent! Je sais quand il perd et quand il gagne. Quand il revient nerveux, c'est-à-dire complètement fou, qu'il déverse sa bile sur moi, qu'il trouve des défauts à tout, c'est signe qu'il a perdu. Et le temps où il est absent! Les nuits! Les nuits! Les premiers temps, avant que je sache clairement où il disparaissait chaque nuit, j'étais totalement déboussolée, presque folle. Chaque fois, il m'inventait un nouveau prétexte... Je connais mon Volodia. S'il me jure qu'il dit la vérité et qu'il se met en colère, c'est signe qu'il ment. J'ai commencé à mener mon enquête et j'ai découvert qu'il va au club. Quel soulagement! Heureusement qu'il ne va pas ailleurs. «Volodia – j'argumente – est-ce que tu ne peux pas jouer aux cartes à la maison?» Il me répond: «Au club, on rencontre untel et untel. On entend ce qui se passe dans le monde».

Des blagues! (c'est, comme on dit, une excuse bidon). «Volodia, – je continue – tu te rends compte que tu me laisses seule des semaines entières, tu ne regardes même plus tes enfants, brigand! Tu ne crains pas Dieu, Volodia?» Il me dit qu'il déteste les scènes, qu'il ne supporte pas que je parle de Dieu. Je commence à pleurer. Il part en claquant la porte et il revient le lendemain, bien fâché! Vous comprenez? Sortir, il ne pense qu'à sortir!

Je me rappelle comment il était à l'époque, mon Volodia je veux dire, je m'en souviens bien, oy, quand il tournait autour de moi, jouait au parfait

fiancé, faisait le beau, faisait attention à chaque pas, à son ombre. Cela n'a pas été facile pour lui. Bien vite, il a compris qu'il devait plaire d'abord à ma maman, l'écouter réciter de longs passages de Goethe, Schiller et Tshoke, qu'elle sait par cœur. Ensuite, il lui a lu des livres, des romans à l'eau de rose, les genres de romans qui feraient verser des larmes à une pierre. L'été il l'aidait à faire des confitures, l'hiver il jouait avec elle au «kontshenie»³. Il en a vu de toutes les couleurs, et tout cela pour mes beaux yeux. Il mourait pour moi, il agonisait pour chacun de mes pas! Il s'est traîné à mes pieds pendant longtemps, jusqu'à ce qu'enfin je lui dise le mot qu'il attendait; à l'époque, j'avais trois autres prétendants, des jeunes gens très bien, comme lui. L'un d'eux, il est docteur maintenant, était amoureux de moi à en mourir. En fait, ils étaient tous prêts à se sacrifier pour moi.

Et aujourd'hui? Si je voulais faire tourner la tête à quelqu'un, ce serait difficile pour moi? Prenons par exemple Brenholts le pharmacien, il danse autour de moi, il me raconte des histoires, il veut me faire croire que j'ai dix ans de moins. Et pourquoi est-ce qu'il vient précisément quand Volodia n'est pas là?... En vérité, c'est moi qui lui montre le chemin; je veux que Volodia le sache, et tant pis si ça le contrarie! Moi-même, je demande ensuite à Volodia: «Tu sais qui est venu ici?» «Brenholts?» dit-il, et tant pis s'il fait la grimace! «Demain, j'ajoute, je vais avec lui écouter Chaliapine.» «Avec qui? Avec Brenholts?» dit-il. Je le regarde et je pense: «Attends un peu, je vais te gâcher la vie!» Et je lui lance: «Qu'en penses-tu, Volodia, si nous louions une maison d'été avec Brenholts le pharmacien?» «Qu'est-ce que c'est que cette histoire?» dit-il. «Brenholts, dis-je, veut partir avec moi à Marienbad

(3) Préférence, 66, oke, kontshenie: jeux de cartes. Sholem Aleykhem était lui-même un grand amateur de cartes.

cette année ». « Pas de problème » dit-il. Pas de problème ? Mais non, non ! Si toi, tu veux, et bien moi, je ne veux pas...

Je vous le demande, qu'est-ce qui se passe avec mon Volodia ? C'est « la bande » qui l'a entraîné dans la ronde ! Oy, cette bande ! Il ne peut rien sortir de bon du club. Du club on part toutes les nuits... je ne sais pas où. Je me suis renseignée. Du club on va toutes les nuits à « l'Olympe », à « l'Arcadie » etc... des endroits où on s'amuse, et on y passe le temps à s'amuser... Que le club brûle ! Que les cartes brûlent ! Que toute cette compagnie brûle !

Avant, nous restions assis des nuits entières, Volodia et moi, à parler, parler... On ne manquait jamais de sujets de discussion ; et maintenant nous ne pouvons pas rester ensemble une demi-heure. Les sujets de discussion se sont envolés. C'est pour cela que, chez nous, on discute avec ce pharmacien, ce Brenholts – de tout et de rien. Des paroles vaines, des blagues, des chansons, des anecdotes.

Oy, il en connaît, des anecdotes, le Brenholts, qu'il brûle dans un grand feu ! Et justement des anecdotes juives – ha ha – sans fin. J'aime bien entendre une jolie anecdote, je ne m'en lasse pas. Il reste là, je parle de Brenholts, des nuits entières, et il me raconte des anecdotes... Je sais qu'on parle de moi dans toute la ville. Et je sais très bien ce qu'on dit de moi, mais je m'en fiche complètement ! Ce qui me dérange, c'est que Volodia s'en fiche complètement ! Malheur ! Autrefois, par exemple, si on était venu raconter à Volodia qu'un pharmacien restait chez moi des nuits entières à me raconter des anecdotes – ouille, ouille, ouille ! Et aujourd'hui ? Rien de rien. Volodia rentre parfois tard dans la nuit, il trouve Brenholts installé sur le balcon près de moi – et il ne se passe rien. « Quelles nouvelles, Monsieur Brenholts ? » et Brenholts lui raconte des

nouvelles. Volodia fume, fait semblant d'écouter attentivement, et, pendant ce temps, il a la tête – je ne sais où, sa tête est ailleurs. Je veux savoir où est sa tête ! Je veux savoir où est cet « ailleurs », je le veux ! Cela fait longtemps que je veux le savoir. J'ai même commencé à chercher des « indices ». Là, récemment, en secouant son pantalon, j'ai fait tomber de la poche une petite lettre – n'en parlez à personne. Une très jolie petite lettre, sur du papier rose, parfumée et signée « Masha »... Masha ? Masha ? Qui peut-être cette Masha ? Deux semaines déjà que je me casse la tête, en vain... Oh ! Si j'arrive à savoir de quoi il en retourne, il recevra ce qu'il mérite ! Il en aura, de la Masha, avec moi ! Cela va lui mashadiquer devant les yeux !

Chut, où est-ce que je me suis égaré ? De qui est-ce que je vous parlais ? Ah oui, les volailles pour le rite. Je ne sais pas ce qu'il en est pour vous ; pour moi, il peut tomber des pierres du ciel, mais une poule blanche pour le rite de Yom-Kippour, il me la faut ! « Avec cette poule blanche, que je sois blanchie de mes péchés ». C'est ce que maman m'a appris. Je fais comme maman. C'est pourquoi il me faut une poule blanche. Et pas seulement pour moi – pour Volodia, pour les enfants, même pour ma petite Liotshkele j'achète une petite poulette blanche, une mini-victime, pour ses beaux yeux, et je fais le rite expiatoire avec elle. J'accomplis le rite pour eux tous. Pour mon malheur, je suis la seule vraie Juive à la maison, la seule qui connaisse la loi juive et attache de l'importance à la judéité. Je prends le livre de prières, je dis « enfants d'Adam », et je tourne, je tourne la poule au-dessus de ma tête : « Ceci est ma remplaçante, ceci est mon échange, ceci est mon expiation ». Je me sens alors un peu mieux, parce que c'est une poule blanche, une victime blanche, exactement comme Dieu l'a ordonné !

Traduit par Doris Engel



En marge de l'exposition « Héritage inespéré »

Les découvertes de Genizot : Une véritable aventure (Et des coups de chance !)

Nombreux ont été les visiteurs à Strasbourg de l'exposition « Héritage inespéré ». Ils ont pu se procurer son remarquable catalogue « Objets cachés au cœur des synagogues », toujours disponible dans les boutiques des musées de Strasbourg, et dans les bonnes librairies. Les documents et objets présentés proviennent de 4 découvertes de genizoth alsaciennes (dépôts d'objets sacrés usagés, donc ne pouvant pas être traités comme des déchets ordinaires et souvent déposés dans des greniers de synagogues). Des parchemins du XIV^{ème} siècle y voisinent avec des mappoth (bandelettes protégeant le rouleau de la Torah réalisé à partir de linges de circoncision décorés) du XVII^{ème} siècle, des amulettes cabalistiques y rencontrent des fiches destinées à l'enseignement des mathématiques dans les écoles juives. Tout un monde des siècles passés peut y être touché des yeux. Les motifs d'étonnement sont nombreux : pourquoi avoir conservé les emballages des bougies de chabbath, leur donnant en quelque sorte un caractère sacré ou pourquoi mettre des romans à l'eau de rose dans une genizah ? La surprise attend le visiteur à chaque coin de vitrine, et le lecteur à chaque page du catalogue : on y apprend qu'un marchand de bestiaux ou un rabbin de l'époque médiévale avait en sa possession une page d'une compilation d'un

Mishne Thora de Maïmonide traitant du commerce des bestiaux, ou qu'un parchemin décoré de formules cabalistiques servait à éloigner le mauvais sort lors des accouchements.

Mais pour en savoir plus, il vous faudra acheter le catalogue ou visiter l'exposition qui sera de nouveau visible à Paris, au musée d'art et d'histoire du judaïsme, puis plus tard à Metz.

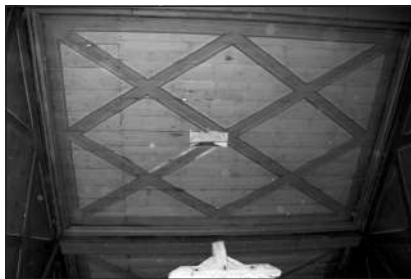
Ce dont je vais vous parler aujourd'hui concerne les découvertes de ces genizot, véritables romans d'aventure.

Plantons le décor : La plupart des synagogues alsaciennes ont un grenier. Les toits plats n'étaient pas légion au XIX^{ème} siècle. Ce grenier a la particularité d'être généralement peu accessible : une simple trappe y donne accès, qui ne peut être atteinte qu'en utilisant une échelle de grande taille. C'est le cas à Dambach, Horbourg, Mackenheim et Bergheim. Cette trappe n'est ouverte que rarement, justement pour y placer des objets devant être déposés dans la genizah.

Commençons par Dambach. L'histoire récente de cette synagogue semble rendre peu probable la présence d'une genizah. Construite entre 1865 et 1867 par Antoine Ringeissen, la synagogue de Dambach est un bâtiment de grande taille. Des colonnes doriques

en ornent l'entrée, l'arche sainte est très monumentale. Dès 1940, elle est saccagée par les nazis, puis confisquée. Après 1945, elle ne sera pas restaurée, mais cédée à la ville de Dambach qui la rétrocède rapidement au cercle catholique Saint-Sébastien. Son intérieur est totalement défiguré, les galeries des femmes arrachées, l'arche sainte détruite. A sa place une vaste scène est installée, le miqweh étant remplacé par des loges d'artistes. Une solide charpente très laide soutient un faux plafond, et sert à accrocher des agrès de gymnastique. Puis le cercle Saint Sébastien cesse ses activités, et la ville récupère le bâtiment. Qu'en faire? Le maire, Gérard Zippert, veut le sauver, mais il faut de l'argent. Il va alors renouer avec une des plus vieilles familles de Dambach, celle des Bader, créatrice des Galeries Lafayette. Léonie Meyer veuve d'un des derniers dirigeants des Galeries, Georges Meyer, va décider de l'aider, en mémoire de son mari, descendant par les femmes de Théophile Bader. Elle fournit la mise de fonds nécessaire pour pouvoir envisager la restauration. En 2008 et 2009, l'extérieur est restauré en 2012, le chantier intérieur est lancé.

Et voilà qu'un jour de septembre, plus vieux à souhait, des ouvriers, perçant un plafond pour y faire passer une gaine de ventilation reçoivent sur la tête une pluie de vieux papiers et chiffons avec d'étranges inscriptions, dans une langue inconnue. Ils décident de tout jeter à la décharge, et entassent ces déchets sur une camionnette. Par chance passe par là un membre de la municipalité. Intrigué, il fait appel pour expertiser la trouvaille à l'historienne locale, et néanmoins viticultrice, Yvette Beck-Hartweg. Celle-ci est d'ailleurs aussi une grande épigraphiste pour les langues germaniques, ce qui nous a beaucoup aidés. Yvette est dans sa maison, toute proche, attendant une



Ce plafond cache quelque chose...

éclaircie pour vendanger. Elle vient, flaire une découverte importante, et fait décharger la camionnette. Les objets et papiers sont triés par matériau dans une salle de la halle municipale toute proche. La découverte est relatée par un journaliste local. Et de fil en aiguille la société d'histoire des israélites d'Alsace et de Lorraine (SHIAL) est informée de la trouvaille. Son président Jean-Camille Bloch habite tout près de Dambach et va derechef sur place. Estomaqué, il prévient les responsables de la société. Le chantier de traitement de la découverte est lancé, avec la participation de 3 membres de la société, Jean-Camille, Claire Decomps, conservateur en chef du Patrimoine au service de l'Inventaire général (région Grand Est) et Jean-Pierre Lambert, vice-président de la SHIAL, bientôt rejoints par Françoise Kuflik, professeure en retraite et Marc Friedmann, tout jeune retraité et le seul de l'équipe ayant encore vécu de l'intérieur le judaïsme des campagnes alsaciennes. Respirant une fine poussière, l'équipe trie, inventorie et photographie environ 1m³ de ce que d'aucuns ont qualifié de déchets et se révèle être un trésor.

Que ce serait-il passé s'il avait fait beau? Je n'ose le penser!

Et ce n'est pas fini. Passe Sébastien Rossi, menuisier, adjoint au maire, chef des pompiers qui pense qu'il reste beaucoup de matériel dans la partie non ouverte du grenier, quelques 80 m².



Première ouverture du grenier de Dambach

Nous y montons et à la lumière d'une lampe torche devinons des papiers. Rien n'est sécurisé (et d'ailleurs ne le sera jamais). Mais nous savons que l'histoire n'est pas finie.

Commence alors une longue attente: attendre qu'un échafaudage soit monté, attendre que le bâtiment soit désamianté.

Et puis un beau jour de février 2013 nous avons le feu vert pour visiter le reste du grenier. La surprise est grande: c'est tout le vide entre le plafond de la synagogue et le plancher du grenier qui est rempli de gravats, mêlés à des parchemins, mappoth, tissus parfois mal identifiables, et autres livres. L'espace est peu commode. En accord avec les archéologues de la DRAC, nous installons un carroyage pour essayer de comprendre la logique du remplissage. Il ne nous reste plus qu'à retirer à la hâte ce qui est identifiable, accroupis où couchés à la lumière d'une guirlande de Noël installée dans le grenier par les techniciens

de la ville. Le temps presse, l'architecte responsable du chantier de restauration nous ayant accordé une semaine pour mener nos recherches. Nous en obtiendrons finalement deux. Nous respirons la poussière à pleins poumons, tels les mineurs du XIX^{ème} siècle, auxquels nous ressemblons lorsque nous quittons le chantier. Au jour dit, notre recherche est terminée et les travaux de transformation de la synagogue peuvent reprendre. Nous, nous émignons vers un appartement précédemment occupé par les sœurs institutrices. Tri, identification, photos, le train-train quoi, toujours dans la poussière. Les appareils photos ne s'en remettront pas. Nous maintenons un secret absolu autour de la découverte, car ces objets peuvent se négocier très cher. Et puis, fin mai, c'est le départ des objets identifiés vers le musée alsacien de Strasbourg. La ville de Dambach a fait don du fond à ce musée, consciente que les objets seront mieux dans les réserves d'un musée que dans un quelconque grenier. C'est la fin de notre sauvetage! Buvons. Fêtons. Et aussi le début du travail de conservation, puis de préparation de l'exposition.

Si Dambach rime avec Yvette Beck-Hartweg, c'est Günter Boll que nous allons évoquer à Mackenheim. Etrangement, Günter est mort alors même que nous commençons notre travail sur Dambach, vers la fin de l'année 2012, à l'âge de 72 ans.

SOBEV EXPANSION IMMOBILIER

Stéphane MAIER

18 allée Spach - 67000 STRASBOURG

Tél. 03 88 15 28 88 - Port. 06 07 46 20 20

Fax 03 88 15 28 80 - E-mail: smaier@hotmail.fr



Ce fut un livre

Cet écologiste inflexible, antimilitariste convaincu, photographe de talent passera sa vie à aider les autres et à rappeler les disparus de sa région, et en tout premier lieu, ceux des communautés juives anéanties dont il deviendra l'historien infatigable et fidèle.

La synagogue de Mackenheim est construite par Antoine Ringeissen en 1867, c'est-à-dire qu'elle est jumelle de celle de Dambach, même si elle est beaucoup plus modeste. Inactive depuis 1960, elle est vendue à la commune en 1981 et les travaux de restauration débutent en 1983. C'est alors que la genizah est découverte. Günter va s'installer dans un petit bureau pour l'étudier. Un beau jour, en arrivant il s'aperçoit que le fonds a disparu : les ouvriers chargés de la restauration ont purement et simplement mis le tout à la décharge. Günter y court, et constate que la décharge est en feu. Il sauve ce qui peut l'être, alors que les flammes menacent. Il conservera le fonds chez lui. A sa mort celui-ci est récupéré par son amie et présidente de la Blaes Haus de Breisach, Christiane Wallesch-Schneller. Conformément au vœu de Günter, Christiane remet le contenu de la genizah à la Société d'Histoire des Israélites d'Alsace et de Lorraine qui la possède toujours mais la déposera au musée alsacien de Strasbourg dès que

les problèmes administratifs posés par la cession seront résolus.

Autre lieu, autre histoire, autre sauveur.

Bergheim est une des plus anciennes communautés juives alsaciennes. La synagogue actuelle, construite par Hartmann entre 1860 et 1862, occupe la place de celle du moyen-âge. Depuis la première moitié du XIV^{ème} siècle, il y a presque toujours eu une présence juive à Bergheim. Mais ici comme ailleurs, dans le troisième quart du XX^{ème} siècle, la communauté s'étiole. La synagogue est vendue en 1981 à la ville. Le mobilier religieux est démonté et transféré au musée Bartholdi à Colmar, y compris l'arche sainte. Un travail de restauration et transformation très soigné et respectueux est entrepris semble-t-il vers 2000 par la ville qui transforme sa synagogue en une très belle salle culturelle.

Un jour, alors que je suis à Bergheim pour écouter Germaine Braun, archiviste de la ville, qui donne une conférence sur l'histoire du judaïsme local, Daniel Meyer, membre du conseil municipal et vice-président du comité des fêtes me demande « Quid de notre genizah ? ». Surprise ! Personne en Alsace ne semble avoir entendu parler de cette genizah. J'appelle alors Gil Hüttenmeister, le meilleur spécialiste allemand d'épigraphie juive : lui doit savoir quelque chose. Et miracle, la réponse est instantanée : « Oui, je la connais, elle est pour la plus grande part dans mon garage ! Et le reste est à Tübingen, pour y être étudié, mais rien ne s'y passe ». Par la suite je pourrais reconstituer toute l'histoire.

Au cours de la restauration de l'an 2000, une genizah est trouvée. Les ouvriers mettent tout par terre, dans la neige, avant transfert à la décharge. Passe alors par un étrange hasard ? Marc-David Lévy, très au fait des

dossiers patrimoniaux puisqu'il a tourné le film « Avant l'oubli » sur le patrimoine juif du Haut-Rhin. Marc-David loue ou emprunte semble-t-il la camionnette du plâtrier, y entasse ce qu'il peut dans des sacs de plâtre vide et part en Allemagne à Tübingen où il décharge sa trouvaille, puis l'oublie !

Nous filons avec Claire Decomps à Stuttgart pour évaluer le fond qui se révèle très important et véritablement original. Au retour, dans le train, nous sommes inquiets. Gil acceptera-t-il de nous redonner le fond ? Et comment l'indemniser de son travail ? La réponse vient d'elle-même quelques mois après. Gil m'appelle et me dit : « J'ai un besoin urgent de mon garage, débarrasse-moi vite, mais prends un gros fourgon, il y a beaucoup de boîtes ! » Un ami de la place, gros concessionnaire Fiat, nous donne les clés d'un fourgon, et nous voilà partis, Claire Decomps, Marc Friedmann et moi, pour Stuttgart. Chargement fait, fourgon rempli, nous prenons le chemin du retour. Il pleut, il pleut... Où déposer notre précieux chargement ? Le FSJU est aux abonnés absents en ce mois d'août et personne ne veut prendre de responsabilité à la communauté israélite de Strasbourg. Finalement nous décidons de filer à Benfeld, où la maison familiale est vide, ma mère étant entrée en maison de retraite. Et voilà donc le domicile ancestral devenu centre de recherche sur les genizoth. La bande des 5 se reconstitue, mais là, très entraînés, nous allons plus vite, et à la fin, le matériel, trié, inventorié, identifié, photographié partira dans les collections de la Bibliothèque Patrimoniale des Dominicains à Colmar.

Nous avons cru l'histoire terminée. Et bien non !

Un article des DNA nous informe qu'une genizah a été trouvée à Horbourg par Laurence Kaehlin, adjointe au maire à

la culture de Horbourg-Wihr, et Jean-Philippe Strauel, président de la Société d'histoire de la Hardt et du Ried. La synagogue actuelle y date de 1837. Bien que restaurée en 1931 elle a gardé son plan d'origine et constitue un des meilleurs témoignages de l'art synagogal de cette époque. C'est pour moi une surprise car j'avais visité ce grenier en 1995, et avait même dû me faire chercher par les pompiers, pris de panique au moment de descendre par l'échelle très mal posée ! De plus des pillards y avaient pénétré auparavant et enlevé de nombreuses pièces selon notre guide, le regretté Robert Lippmann, un des derniers Juifs de Horbourg disparu en 2010. Mais le tas de crottes de pigeons aperçu au fond dissimulait en fait de vieux livres et quelques mappot oubliées par les pillards, dont une de la fin du XVII^{ème} siècle. Inventaire, tri, photographies, classement, le tout dans la belle salle du conseil municipal... La bande des 5 s'est réduit à 3 pour ce relativement petit chantier. Et sans doute les trouvailles finiront-elles à Colmar, chez les Dominicains.

Quatre découvertes exceptionnelles, des dépôts similaires et pourtant très différents ? Est-ce fini ? Peut-être, peut-être pas !

Beaucoup de nos synagogues rurales ont déjà disparu. Dans d'autres, ce sont les genizoth qui se sont volatilisées. Balbronn a été pillée avec la complicité de membres du consistoire du Bas-Rhin, les antiquaires pillards venus d'Israël (les mêmes qu'à Horbourg) ayant fait intervenir des représentants de l'ambassade ! A Mutzig, nous avons trouvé des traces de livres hébreux dans certains coins du grenier attestant la présence d'une ancienne geniza disparue. A Reichshoffen, il semble qu'un dépôt dans un bâtiment juif ancien ait été mis en décharge, alors

même que les propriétaires avaient été rendus attentifs aux chances de trouver des documents anciens « Ce n'étaient que des cochonneries ». A Haguenau, Claire Decomps et Marc Friedmann ont constaté que la genizah avait été vidée, ce qui est très dommage vu l'ancienneté et l'importance de cette communauté. Dans d'autre cas, les communautés n'utilisaient pas de genizah : Les objets usagés, rassemblés dans un sac étaient jetés sur le cercueil lors des enterrements à Diemeringen.

Une recherche systématique pourrait être entreprise, mais sans doute les propriétaires penseraient détenir un trésor et refuseraient de nous les céder... D'autre part, il s'agit d'un travail aussi physique que chronophage (pour ne pas dire dangereux) et, comme pour les dépôts archéologiques, tant qu'il n'y a pas d'intervention sur le bâtiment, l'éventuelle genizah ne risque rien. En revanche, il serait vivement souhaitable que chaque vente ou campagne de travaux dans une synagogue soit précédée d'une vraie recherche.

Cela dit pour ne prendre que le Bas-Rhin, rien ne permet d'exclure des lieux comme Valff (toiture d'origine), Reichshoffen, Wingersheim, Efig, Brumath, Scherwiller ou même Gundershoffen etc même si certains sont très transformés.

Reste un dernier souci: la pratique actuelle de la genizah par enterrement est dommageable si elle est conduite sans beaucoup de discernement. S'il est évident que mettre en terre sans se poser de problème un livre de prière Rodelheim ou Durlacher plus ou moins récent est naturel (et encore, on peut y trouver de très rares tampons de colportage!), il faut préserver notre patrimoine et un contrôle par un historien compétent en histoire des impressions hébraïques (pas seulement en hébreu) devrait être pratiqué avant tout enfouissement. Y compris pour les sifré anciens qui sont faciles à identifier en regardant les phylactères que les scribes avaient coutume d'ajouter sur les montants à leur achèvement et peuvent par exemple être confondus avec les très rares rouleaux de Haftoroth (des fragments trouvés à Dambach et dans la synagogue de Benfeld, de provenance inconnue). Nous avons retrouvé la trace de nos ancêtres. Préoccupons-nous de nos successeurs!

Jean-Pierre Lambert



**Amis lecteurs,
veuillez donner votre préférence
aux annonceurs qui soutiennent le K.K.L.**

Faites-leur savoir que vous avez lu leur publicité dans nos pages.

Insérez vos propres messages de soutien au tarif publicitaire.

Texte et disposition à votre gré.



Louis Ratisbonne (1779-1855) : banquier, président du consistoire, fondateur de l'Hospice Elisa et homme d'une grand générosité*

Le vendredi 13 avril 1855, on peut lire dans la chronique locale du journal *Le Courrier du Bas-Rhin* que « Monsieur Louis Ratisbonne, Président du Consistoire israélite de Strasbourg, Chevalier de la Légion d'honneur, ancien banquier est décédé jeudi 12 avril à 5 heures du soir à l'âge de 75 ans et 3 mois, à la suite d'une paralysie des poumons, et après peu de jours de maladie. Monsieur Ratisbonne laisse à Strasbourg les souvenirs d'une inépuisable charité qui s'est répandue indistinctement sur les indigents de tous les cultes. Il n'a manqué aucun témoignage de la générosité de son cœur, et peu de pauvres se sont adressés à lui sans éprouver ses bienfaits. Il a été l'un des fondateurs de l'école israélite des arts et métiers du Bas-Rhin, qu'il a dotée d'une vaste maison et a établi dans ces dernières années à ses frais, un hospice de retraite pour les vieillards infirmes de sa communauté.



La tombe de Louis Ratisbonne en 2016. Les dégradations s'accroissent. L'épithèque souffre de l'érosion du temps. Le monument en forme de table sur un terrain en pente pose de sérieux problèmes d'entretien. (Photo Jean Daltroff)

Les nombreux amis de Monsieur Ratisbonne, et la foule des indigents qu'il a secourus dans le cours de sa longue carrière s'associent aux regrets et à la douleur d'une famille honorable et estimée, qui perd en lui son chef et en quelque sorte son patriarche.»¹

Dans la chronique du *Courrier du Bas-Rhin* du mardi 17 avril 1855, le journaliste de service écrit : « Les obsèques de Monsieur Louis Ratisbonne ont eu lieu ce dimanche matin. Le cercueil est suivi d'un cortège immense qui s'est déroulé en longue file à travers un concours non moins considérable de curieux. Trois discours ont été prononcés; l'un au domicile de Monsieur Ratisbonne par le Grand

(1)* Un livre « Les Ratisbonne à Strasbourg, Paris et Jérusalem au XIX^e siècle », sortira aux Editions I.D. l'Édition, Bernardswiller, en octobre 2017. Médiathèque Malraux de Strasbourg, *Le Courrier du Bas-Rhin*, n° 88, vendredi 13 avril 1855, p. 3.



Une partie de la tombe de Louis Ratisbonne en 2005. Sa stèle est située derrière celle de Flore dans la rangée suivante. (Photo sœur Jean-Marie Chauvin)

Rabbin Aron; les deux autres sur la tombe du défunt par le Docteur Hirtz, membre du Consistoire et par le M. le docteur Aronsohn.»²

Au-delà de cette élogieuse nécrologie, il importe de s'interroger sur le parcours du négociant, du banquier, sur ses activités administratives et surtout philanthropiques pour apprécier l'homme très généreux qu'il a été.

La famille

Louis Ratisbonne a quatorze ans à la mort de Cerf Berr, son beau-père en 1793. En 1810, la famille Ratisbonne s'installe définitivement à Strasbourg au 70 rue du Vieux Marché aux Poissons. Louis s'y trouve avec 13 autres personnes dont Esther Boaz avec sa fille Flore, Adélaïde et Auguste Ratisbonne. Le 5 août 1811, Louis alors âgé de 32 ans, épouse alors Flore Cerf Berr, née le 22 janvier 1782 à Strasbourg qui en a 29. Flore est l'une des filles de Marx Cerf Berr, l'aîné des fils de Cerf Berr et d'Esther Boaz. Le couple n'aura pas d'enfants. Ils reportent sur leurs dix neveux et nièces, Adolphe, Théodore, Gustave, Zélie, Pauline, Eliza, Henry, Achille et Alphonse une tendresse égale



Portrait de Flore Ratisbonne provenant d'un dépôt de la Fondation Elisa (Geispolsheim). Anonyme. Huile sur toile.

à celle de leurs parents. Flore joue le rôle de la seconde maman des enfants d'Auguste et d'Adélaïde Ratisbonne.

Elle disparaît trop prématurément à Strasbourg le 31 août 1820, à l'âge de 38 ans, minée par la tuberculose.

Le discours épigraphique touchant de sa stèle au cimetière israélite de Koenigshoffen est le suivant: «*Pleurez sur ce tombeau un objet vertueux qui pour le monde fut un trop parfait modèle. Le bonheur ici-bas n'était pas fait pour elle, l'auteur de l'univers l'a placée dans les cieux. De Flore Ratisbonne ici repose en paix la dépouille mortelle. La mort, la mort cruelle l'enlève à sa famille hélas et pour jamais sur cette ombre si chère. Pleurez époux, neveux et vous les indignes dont elle fut la mère. Répondez à nos pleurs par vos tristes accens. Ô malheureuse Adèle ouvre tes bras, ta sœur dans ses mortels regrets n'a pu survivre à son modèle. Adèle, Flore adieu chers et dignes objets d'amour et de douleur pour nous vous n'êtes plus. Jouissez du bonheur promis à vos vertus.*» Adèle dans ce très émouvant texte est Adélaïde Ratisbonne, sœur aînée de Flore décédée en couches, le 8 décembre 1818.

Le négociant et le banquier

Malgré la législation restrictive prise par Napoléon 1^{er} de 1808 envers les Juifs d'Alsace (obtention d'une patente pour se livrer à un commerce), quelques personnalités font preuve de dynamisme dans leurs activités professionnelles.

(2) *Le Courrier du Bas-Rhin*, mardi 17 avril 1855, n° 91, p. 3. Jacques Léon Aronsohn (Metz 1793 - Strasbourg 1861) soutient sa thèse de médecine à Strasbourg en 1822. Il s'établit comme praticien en 1829 et obtient l'agrégation de médecine. En 1832, il est chargé, alors que le choléra frappe la France, d'organiser l'un des hôpitaux provisoires à cette époque. Il est nommé en 1839 médecin consultant du roi Louis-Philippe. Il est aussi président de la Société de Médecine de Strasbourg en 1849. Voir Jean DALTROFF, « Le cimetière israélite de Strasbourg Koenigshoffen et ses personnalités, *Annuaire des Amis du Vieux Strasbourg*, n°XXVII, Strasbourg 2000, pp. 134-136.

En 1808, une lettre d'un ami du maire de Strasbourg, Monsieur de Wangen de Gerolseck recommande la maison des frères Marx et Abraham Picard pour leur honnêteté, leur activité et leurs bons principes conformes à ceux que le gouvernement désire. Ils ont fait prospérer une fabrique d'indiennes et de toiles blanches en mettant en apprentissage vingt-cinq garçons juifs. Ils n'ont jamais « tripoté » avec les campagnards et ne doivent pas être confondus avec le gros de leurs coreligionnaires.

Les Ratisbonne sont également un exemple de capacités innovantes. En effet, le frère puîné d'Auguste Ratisbonne est au début du XIX^e siècle un négociant bien établi sur la place de Strasbourg, domicilié au 37 rue du Jeu des Enfants. Il est impliqué dans une affaire de fourniture de 170 chevaux pour le train d'artillerie en 1803.

Marchand associé à son frère dans la fourniture de draps depuis 1812, Louis s'est également spécialisé dans la fourniture de fourrages et de foin, de paille et d'avoine aux troupes alliées notamment en 1816.

Un banquier dynamique

• La banque au service de l'industrialisation

La banque en Alsace comme ailleurs est née avec le développement du négoce local, régional et international. Dès le XVI^e siècle, un certain nombre de maisons (les Ingolt, les Prechter, les Mieg et les Müllenheim) pratiquent à la fois le commerce et le prêt d'argent, les rentes et les placements. C'est avec l'Empire et la Restauration que le retour de la prospérité économique se confirme. À l'équipement de la région en moyens modernes, vient s'ajouter parallèlement l'industrialisation du Bas-Rhin dans cette première moitié du XIX^e siècle. L'essor industriel dans le Haut-Rhin va permettre la constitution de véritables fortunes (Les Dolfus, Schlumberger et Koechlin). Louis

Ratisbonne appartient aux familles strasbourgeoises qui, tels les Renouard de Bussière, les Humann, les Gloxin et les Klose, fournissent des capitaux propres à l'industrie. C'est ainsi que la *Société de filature et tissage du Bas-Rhin* à Hüttenheim près de Benfeld est fondée en 1826 avec des capitaux presque entièrement strasbourgeois. Les métiers de tissage et de filature reçoivent leurs mouvements par le moyen de deux roues mises en action par la rivière de l'Ill. La filature de coton est composée de 25 000 broches et l'atelier de tissage de 400 métiers. Figurent parmi les plus gros actionnaires, Alfred Renouard de Bussière pour 40 actions, Frédéric Klose pour 14 actions et les frères Ratisbonne pour 5 actions soit 50 000 francs. Louis Ratisbonne et sa société font donc partie des familles strasbourgeoises qui fournissent des capitaux propres à l'industrie. À partir de 1830, la banque devient pour Louis Ratisbonne, non plus un complément du grand commerce et de l'industrie, mais une profession qui exige une grande disponibilité³.

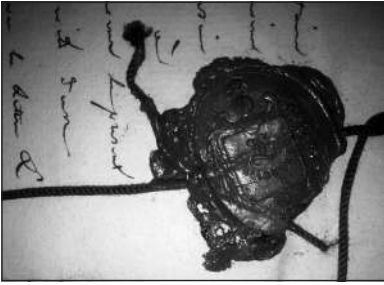
• La banque comme véritable profession

En 1830, Auguste Ratisbonne meurt. Louis Ratisbonne survivant à son frère dont il a partagé les travaux et les épreuves a alors 51 ans. Il a maintenant les mains libres pour dynamiser la société commerciale qu'il partageait avec Auguste, c'est-à-dire la Maison des Frères Ratisbonne.

Dans un de ses testaments en date du 8 octobre 1839, Louis Ratisbonne est préoccupé avant tout par la continuation de la banque : *Je désire que ma maison de commerce que j'ai créée soit continuée sous la raison Frères Ratisbonne*⁴.

(3) Jean Daltroff, «Un banquier strasbourgeois de la première moitié du XIX^e siècle: Louis Ratisbonne (1779-1855)», *Annuaire des Amis du Vieux Strasbourg*, n°XXV, Strasbourg 1995-1996, p. 83-84.

4) ADBR, 7^e 57, 1/83, Etude notariale Rencker, testament de Louis Ratisbonne du 8 octobre 1839.



L'écusson avec la Lettre L et le nom Ratisbonne fermant le testament de Louis Ratisbonne. ADBR, 7^e 57.1/83, Etude notariale Rencker, 8 octobre 1839. (Photo Jean Daltroff).

C'est donc bien Louis Ratisbonne qui devient le patron de l'entreprise bancaire qui va connaître un remarquable développement sous la Monarchie de Juillet au même titre qu'une classe financière locale qui profite à Strasbourg de la politique d'emprunt de la municipalité de Strasbourg dans un contexte de progrès industriel et de travaux d'infrastructure.

La société des frères Ratisbonne joue aussi un rôle important dans trois institutions :

• La Caisse d'Épargne et de Prévoyance

C'est en Allemagne, à Hambourg en 1778, qu'est mise en œuvre pour la première fois une idée simple : recueillir les économies et les faire fructifier grâce aux caisses d'Épargne et de Prévoyance. Le mouvement s'étend à l'Angleterre à la Suisse puis à la France. La Caisse d'Épargne et de Prévoyance établie à Strasbourg est fondée par une ordonnance royale de Louis-Philippe du 18 mai 1834 et ouverte effectivement le 18 juillet de la même année. La municipalité de Strasbourg, nomme les douze membres du conseil d'administration dont trois conseillers municipaux, deux magistrats et trois banquiers (de Turkheim, Alfred Renouard de Bussière et Louis Ratisbonne). Sous l'influence d'un nouveau catholicisme social et du protestantisme, cette caisse se veut être

la banque des petites gens, des ouvriers, des domestiques et des employés, des militaires et des sociétés de secours. Son utilité sociale est grande, à une époque où le crédit populaire est encore peu développé. Il s'agit donc de lutter contre l'usure et l'endettement, plaie du système social⁵. Dans le conseil d'administration de celle de Strasbourg, on trouve en cette même année une équipe de treize personnes dont le notaire Zimmer, Le président, le négociant Foes, vice-président, le docteur Caillaux adjoint au maire et un seul banquier, Louis Ratisbonne. Sa présence montre tout l'intérêt qu'il porte au capitalisme populaire à vocation sociale dans la ville de Strasbourg.

• La banque publique d'escompte

Dans les années qui suivent la création de la Caisse d'Épargne, d'autres instituts spécialisés s'installent à Strasbourg dont le Comptoir d'Escompte, le Crédit Mutuel et la Société Générale. Les Archives départementales du Bas-Rhin conservent dans leurs dépôts, l'acte de fondation par 88 personnes d'une société anonyme pour l'établissement à Strasbourg d'une *banque publique d'escompte, de dépôt et de comptes courants* les 11 et 12 avril 1844. Cette société anonyme qui prend la dénomination de Banque de Strasbourg (article 1) a élu domicile dans la capitale alsacienne. L'article 3 nous apprend que le capital de la banque est fixé à 1 million 200 mille francs, divisé en 1 200 actions de mille francs chacune. Quinze personnes monopolisent 818 actions dont Théodore Humann, receveur général du Bas-Rhin pour 142 actions, François Nebel, banquier pour 132 actions, Quant à Louis Ratisbonne, banquier, chevalier de la Légion d'Hon-

(5) Voir E. Gruber *Die Sparkasse zu Strassburg* i.E. Festschrift zu einweihung des neuen verwaltungsgebäudes, Strassburg, G Fischbach, 1905 et Bernard Vogler, « Les caisses d'épargnes en Alsace de 1835 à 1869 », *Revue d'Alsace*, v. 113, 1987, p. 191-216.



neur, président du consistoire israélite, juge au tribunal de commerce et conseiller municipal de la ville de Strasbourg, il participe au capital de la banque à hauteur de 177 actions soit la somme de 177 000 francs. Pour avoir une idée de la valeur de l'argent sous la Monarchie de Juillet, une maison de plusieurs étages avec jardin à Mulhouse vaut 50 000 francs, un bel immeuble atteint la valeur de 200 000 francs.

L'assemblée générale (articles 26 et 27) composée de quarante actionnaires possédant le plus grand nombre d'actions se réunit une fois par an en janvier. Elle est présidée par le directeur et le régent. La révolution de 1848 provoque une crise : les retraits massifs des dépôts de la clientèle, les besoins de crédit, la dépréciation des valeurs d'Etat mettent plusieurs banques privées en difficulté et elles doivent cesser les paiements, ce qui explique la disparition de la banque publique d'escompte, de dépôt et de comptes courants appelée la *Banque de Strasbourg*.

• La Banque de France

C'est le 20 août 1846, que la Chambre de Commerce obtient en 1846, après Mulhouse en 1844, l'installation d'une succursale de la Banque de France à Strasbourg. La succursale est dirigée par un directeur nommé par le gouvernement et par un conseil d'administration de six à douze personnes choisies parmi les cinquante plus gros actionnaires strasbourgeois de la Banque de France. Cette banque installée rue des Juifs jusqu'en 1855 puis dans un hôtel particulier sis au Broglie comprend donc à ses débuts la fine fleur du négoce de la ville. Louis Ratisbonne fait partie du conseil d'administration au même titre que les Humann, Nebel, Renouard de Bussière. Notre financier restera au sein du conseil d'administration de l'établissement jusqu'en 1853, date de la dissolution de la société des Frères Ratisbonne, ce qui marque ainsi la fin

des activités bancaires du « patriarche » âgé de soixante-treize ans. À défaut de posséder un bilan précis des activités bancaires de la société dirigée par Louis Ratisbonne, nous pouvons cependant caractériser l'itinéraire de cet homme de la finance entre 1830 et 1853.

Un homme très actif dans la vie de la cité, dans la communauté et favorisant les œuvres de bienfaisance

• Dans la vie politique de la cité

Louis Ratisbonne participe à la vie politique de Strasbourg. Il fait partie du conseil municipal du Maire Jean-Frédéric de Türckheim entre 1830 et 1835 avant de devenir 4^e adjoint au maire en remplacement du négociant Ehrmann. Par la suite, il fait encore partie des 24 conseillers municipaux du maire Georges Frédéric Schützenberger entre 1837 et 1864.

• Comme président du consistoire israélite du Bas-Rhin

Louis Ratisbonne succède à son frère Auguste en 1830 comme président du consistoire israélite de Strasbourg et du Bas-Rhin. Il exerce son mandat 25 ans jusqu'à son décès en 1855. Les procès-verbaux du consistoire israélite du Bas-Rhin de 1842 à 1847 et ceux de 1853 à 1855 et les documents des archives départementales du Bas-Rhin de la série V 513 montrent une action énergique et dynamique de Louis Ratisbonne dans plusieurs domaines.

- La construction et l'inauguration de la synagogue de la rue Sainte-Hélène à Strasbourg

Depuis 1797 existe à Strasbourg un lieu de culte, dans une ancienne auberge, rue des Fribourgeois (actuelle rue des Francs Bourgeois). Il est remplacé en avril 1811 par la synagogue au Poêle des Drapiers, 11 rue des Drapiers qui devient une synagogue consistoriale marquée par le travail du grand rabbin Jacob Meyer

(1813-1830) et par celui de Seligmann Goudschaux (1831-1833). Elle réunit en 1833, 1880 fidèles. À l'étroit, la communauté juive de Strasbourg fait ériger une nouvelle synagogue rue Sainte-Hélène. Louis Ratisbonne en tant que président du Consistoire du Bas-Rhin joue un rôle fondamental dans l'achat du couvent des Petits Capucins à l'angle de la rue Sainte-Hélène et de la rue Sainte Barbe et de la maison avec appartenances et dépendances. L'achat est financé par 119 souscripteurs qui font l'acquisition de places à la synagogue. La surface utile de l'édifice, œuvre de l'architecte Félix Fries est de 217 mètres carrés, orienté Ouest-Est avec 10 mètres de largeur sur un plus de 20 mètres de longueur⁶. Le 7 septembre 1834, le consistoire, en la personne de Louis Ratisbonne, banquier, adjoint au maire de la ville de Strasbourg, d'Arnaud Aron, grand rabbin du département, d'Abraham Picard et de Benoît Samuel se transporte chez le notaire Triponé, où fort de l'ordonnance du 3 août 1833, il déclare « approuver, confirmer et ratifier » les actes passés avec les autorisations du gouvernement et du consistoire. Le même texte donne la répartition des places à la synagogue en cinq classes, une place d'homme couplée avec une place de femme. Les prix demandés pour la vente, par classe, sont de 1200, 800, 600, 400 et 200 francs. La liste des acheteurs de places, près de 170 noms est révélateur de la modestie des revenus⁷. L'inauguration de l'édifice a lieu le jeudi 25 septembre 1834 en présence d'une nombreuse assemblée. Le journaliste du *Courrier du Bas-Rhin* du 26 septembre 1834 note que « les autorités civiles et militaires et un grand nombre de citoyens appartenant à différents cultes s'étaient empressés d'assister à cette fête religieuse, dont l'élégance et la parure des dames embellissaient l'éclat. Le nouveau temple des israélites est d'un fort bon style et les souvenirs de l'architecture

égyptienne s'y marient aux formes élégantes et dégagées de l'architecture moderne. Le tabernacle est d'une grande magnificence et les ornements qui le décorent sont travaillés avec un soin délicat ». Il ajoute ensuite que la cérémonie a débuté par une musique religieuse composée par Louis Waldteufel apprécié par son talent et admiré des artistes. Louis Waldteufel écrit spécialement une *Composition religieuse* pour la consécration de la synagogue de la rue Sainte-Hélène⁸. Le nouveau grand rabbin de Strasbourg, Arnaud Aron (1807-1890) qui n'a que 28 ans, se lance enfin dans une prédication éloquente et appelle les fidèles à la paix et à la concorde. Il cherchera à travailler à l'émancipation morale et intellectuelle de la classe inférieure de ses coreligionnaires et à les guider dans les voies d'une régénération par le travail et dans la voie du progrès⁹.

(6) Jacques SCHWARTZ, « La construction de la synagogue consistoriale de Strasbourg (1832-1834) », *Archives Juives*, n° 2, 1982, p. 25-31.

(7) ADBR, 7^e 57 6/60, Etude Emile Triponé, voir ratification, classement et tirage, dimanche 7 septembre 1834 et documents suivants.

(8) Il s'agit de Lazare Lévy, alias Louis Waldteufel. Né à Bischheim, le 31 juin 1801, Louis Waldteufel épouse Flora Neubauer. Professeur de violon et sa femme enseignant le chant à l'école de musique rue des Dentelles à Strasbourg, il devient chef d'orchestre des bals du casino de Baden-Baden. Il quitte l'Alsace vers 1844 pour Paris et devient chef d'orchestre des bals dansants de Paris, du Jardin d'hiver des Champs-Élysées et de la cour de Louis-Philippe. Il est l'auteur d'une cinquantaine de publications dont une série de polkas et une suite de valse. Il est le père du célèbre Emile Waldteufel (1837-1915). Voir Jean-Pierre ZEDER, *Les Waldteufel et la valse française*, Strasbourg, 1980 (2^e édition, 1997) et *NDBA*, n° 39, février 2002, p. 4074.

(9) Arnaud Aron (1807 Soultz-sous-Forêts - 1890 Strasbourg) est rabbin de Hegenheim de 1829 à 1833 puis grand rabbin de Strasbourg à partir de 1834. Orateur de talent, il se trouve confronté aux débats internes du judaïsme français entre réforme et tradition. Il est soucieux de la régénération de ses coreligionnaires les plus pauvres par l'instruction professionnelle et l'apprentissage des disciplines profanes et le travail manuel. Il participe en 1842 à la refondation de l'école israélite des Arts et métiers de Strasbourg et effectue une tournée d'inspection dans les écoles primaires de trente communes. Il se dévoue aux œuvres charitables : école de travail, hospice Elisa, orphelinat israélite.

- Le combat pour la défense des Juifs d'Alsace

Louis Ratisbonne a participé de 1830 à 1855 à d'innombrables réunions du consistoire israélite du Bas-Rhin Rien que pour l'année 1854, nous avons comptabilisé 24 séances du consistoire.

En maintes occasions, il a eu à traiter avec le comité dont faisait partie le grand rabbin Arnaud Aron tout ce qui touchait au judaïsme bas-rhinois: comptes, nominations et démissions des rabbins, des ministres-officiants, de bedeaux, sacrificateurs, des secrétaires, création et gestion de synagogues, d'écoles de garçons et de filles, de cimetières, de comités de bienfaisance, plaintes diverses, demandes de secours.

En plusieurs occasions, Louis Ratisbonne s'est investi énergiquement dans la défense des Juifs d'Alsace. Voici un exemple.

L'affaire de Strasbourg en 1845

Le 4 mai 1845 vingt-quatre Juifs des environs, venant à Strasbourg pour leurs affaires sont refoulés à l'arrivée du convoi de chemin de fer par le concierge de la Porte de Saverne qui s'est enquis de leur religion avant d'exiger leurs passeports, et ce d'une façon très brutale, et leur ont interdit l'entrée en ville. Il y a parmi eux Marx Kahn, marchand à Scherwiller, Mann Hermann, ministre officiant, son fils et son neveu, Abraham Bloch, marchand à Osthause, le ministre officiant d'Itterswiller, Isaac, marchand de bestiaux de Dambach, Salomon Lévy fils de Zadig, employé au magasin de la ville de Strasbourg. Des militaires du poste de garde les ont escortés « comme des malfaiteurs » hors de l'enceinte urbaine distribuant des coups de crosse pour accélérer le mouvement. Ces personnes ont pu ensuite entrer en ville par la porte de Pierre sans éprouver de difficultés¹⁰. Louis Ratisbonne, président du consistoire, étonné de cette mesure arbitraire

porte plainte auprès du préfet en arguant « la défense des droits et de la dignité de nos coreligionnaires quand ces droits connaissent une flagrante et profonde atteinte ». Celui-ci s'enquiert auprès du maire de Strasbourg, Georges Frédéric Schützenberger, des conditions dans lesquelles l'incident a pu se produire. Le maire lui répond qu'il s'agit d'un malentendu sur l'application d'ordres venant du préfet lui-même. L'administrateur répond avec vigueur. Il n'a jamais demandé de retirer les passeports des Juifs, non plus que de quelques autres catégories de citoyens, ni de les refouler à l'entrée de Strasbourg. Devant la recrudescence des vols commis dans la ville, il a ordonné la vérification des papiers de tout suspect qui se présenterait sans offrir des garanties de moralité ainsi que le refoulement de tout étranger suspect. Le consistoire demande à connaître les suites données à l'affaire. Le préfet déclare que le concierge mérite une punition. Que le concierge ait servi ou non de bouc-émissaire ne change rien au fond du problème. L'hostilité aux Juifs s'affuble d'un masque administratif.

• Un homme généreux favorisant les œuvres de bienfaisance

Les indigents forment 21 % de la population strasbourgeoise touchant 22,8 % des protestants et 19,3 % des catholiques. En chiffres absolus, cela donne plus de 8400 catholiques et 6500 luthériens et réformés. Quant aux 213 indigents israélites, ils représentent 7 % de la communauté juive. C'est pourquoi les consistoires, devant la gravité des problèmes, avaient fondé des comités de bienfaisance. Sur un plan plus général à Strasbourg, les institutions de charité, en particulier publiques,

(10) Consistoire israélite du Bas-Rhin, registre n° 67, séance du 7 mai 1845 présidée par Louis Ratisbonne, Arnaud Aron et Maurice Ruef, membres du consistoire; ADBR, V 513: lettre de Nefthaly Lévy et Isaac Troller à Louis Ratisbonne en date du 4 mai 1845.

jouent un rôle important contre l'indigence. Il y a entre autres six hospices et orphelinats dont l'hôpital civil, l'hospice des orphelins, la fondation de Saint-Marc et l'hospice des enfants trouvés. Il y a encore vingt-sept associations et œuvres liées aux actions protestantes, onze autres catholiques (Saint-Vincent de Paul, les Dames du Bon Pasteur..), quatre établissements de prévoyance et de crédit et cinq institutions juives. Les communautés juives d'Alsace sont dotées d'institutions de bienfaisance qui dénotent un grand esprit de charité. Dans toutes les communautés juives d'Alsace, il y a une caisse de secours pour les Juifs de passage dont le but est d'éviter la mendicité professionnelle. Il y a donc un effort certain de solidarité dont les directives viennent du consistoire israélite du Bas-Rhin.

Dans ce contexte, Louis Ratisbonne exerce une considérable activité philanthropique ne ménageant pas ses efforts pour venir en aide aux plus démunis. Entouré d'une équipe solide où l'on trouve le grand rabbin Arnaud Aron, vice-président, le docteur Maurice Ruef, Benoît Samuel, Il consolide et structure l'action de la Société d'encouragement au travail pour les jeunes indigents du Bas-Rhin situé au 9, rue Sainte-Barbe à Strasbourg qui se dote d'une école d'art et métiers, rue de la Demi-Lune à Strasbourg. Les efforts de la direction de la Société visent à maintenir dans la voie du travail et d'établir plus tard comme maître, les ouvriers formés. Elle les guide par des conseils et les suit par correspondance dans leurs voyages. Elle les aide souvent pécuniairement en avançant des fonds pour créer leur premier établissement. De 1833 à 1846, ce ne sont pas moins de quatre-vingt-cinq ouvriers qui sont sortis de cet établissement. On y trouve notamment quatre apprentis serruriers dont Isaac Dreyfus de Rosheim en apprentissage chez Engel, quatre

élèves menuisiers dont Salomon Blum de Müttersholtz apprenti chez Bruder. On remarque encore la présence de trois apprentis bottiers dont Israël Weil de Strasbourg et Hertzell Hirz de Schwindratzheim qui fait son apprentissage chez Schneider. Les élèves reçoivent aussi un enseignement général notamment en orthographe, en mathématique et en dessin linéaire. Chaque apprenti dépose à la Caisse d'Épargne ses petites réserves provenant de son maître ou de récompenses décernées par la commission administrative. Louis Ratisbonne ne ménage pas ses efforts en tant que président du consistoire israélite du Bas-Rhin. Il fait jouer ses relations en sollicitant⁽¹¹⁾ le ministre de l'intérieur et des cultes, la garde des sceaux, le préfet et le maire de Strasbourg.

En léguant en toute propriété à l'École d'art et métiers de Strasbourg la maison qui lui appartient, Louis Ratisbonne appelle dans son testament du 5 avril 1854 à ce que les jeunes gens admis dans l'institution «deviennent des hommes laborieux et utiles à la société. Louis Ratisbonne institue pour ses légataires universels ses neveux, petits neveux et nièces. À part différents legs particuliers accordés à d'autres parents, amis et domestiques, il lègue à différentes écoles, sociétés, hospices, institutions et aux pauvres de la ville de Strasbourg des sommes qui vont de 150 à 9 000 francs. C'est ainsi qu'il distribue à l'école primaire des garçons

(11) Voir Archives départementales du Bas-Rhin, V 56, dossier de la Société d'Encouragement au Travail en faveur des Israélites indigents du Bas-Rhin et notamment les correspondances de mars 1832, du 14 juillet 1834 et du 1^{er} juin 1847. Voir aussi la liste des 85 ouvriers du 1^{er} janvier 1833 au 1^{er} janvier 1846 extraite du livret intitulé « Société d'Encouragement au Travail en faveur des Israélites indigents du Bas-Rhin », comptes de 1845, Strasbourg, imprimerie de G. Silbermann, 1846, pp. 20-21. Voir également Moïse GINSBURGER, L'École de travail israélite de Strasbourg, 1935, p. 41 et Jean DALTROFF, « STERN Moïse », NDNA, n° 36, Strasbourg, 2000, p. 3760. Moïse Stern obtient la médaille d'or à l'exposition universelle de Paris en 1867 et il est membre du jury de l'exposition universelle de 1878.

Et toute la Compagnie

Navette aéroport toutes destinations

An départ (à destination) de votre domicile vers (d'après) les aéroports européens

BÂLE-MULHOUSE Forfait minimum : 140€	35€
FRANCFORT Forfait minimum : 236€	59€
KARLSRUHE BADEN Forfait minimum : 100€	25€
STUTTART Forfait minimum : 180€	45€
ZURICH Forfait minimum : 280€	65€

06 73 50 76 76

Prix par personne, valables pour un trajet simple, au départ de Strasbourg depuis votre domicile. Inclus 1 bagage soute et 1 bagage cabine.

Pierre Hazane
06 73 50 76 76
ettoutelacompagnie@gmail.com

RÉSERVÉ

ACHETONS CHER PAYONS COMPTANT

Bijoux occasion ou déteriorés Or dentaire, vieil or, or étranger, Lingots et Pièces d'or sur base du cours officiel (20 F Napoléon, 20 F suisse, 5, 10, 20 \$, 50 pesos) Argent, pièces d'argent (5, 10, 50 F)

LES COURS DE L'OR SUR INTERNET

OR www.Gold.fr

Discretion absolue. Anonymat sur pièces et lingots d'or.

COMPTOIR DE L'OR

Place Kléber (entre Célio et André) - Strasbourg
Téléphone 03 88 36 89 00

Bureau ouvert du lundi au vendredi de 9h à midi et de 13h30 à 18h
Samedi de 10h à 16h

GREILSAMMER SAS

Tél. 00 33 (0)3 89 72 51 25

TRANSPORT - LOCATION - DISTRIBUTION - AFFRÈTEMENT
ENTREPÔTS - DOUANE - TRANSPORT FRIGORIFIQUE

Siège Social : Rue des Vergers - 68600 WOLFGANTZEN / NEUF-BRISACH
Fax : 0033 (0)3 89 72 66 17 - E-mail : gf@greilsammer.com

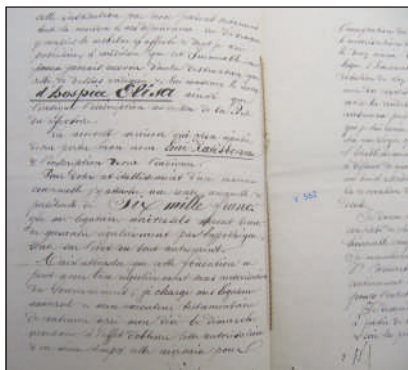
israélites 400 francs et la même somme à l'école primaire catholique, à l'école primaire des filles israélites et catholiques 300 francs pour chacune d'entre elles. Il donne encore à l'hospice des orphelins et des enfants trouvés et abandonnés 600 francs, à la société de bienfaisance des dames israélites 300 francs, à l'institution des sourds et muets Jacoutot 300 francs, à la société de Saint-Vincent de Paul 300 francs. Il lègue en outre 500 francs aux pauvres de la communauté israélite de Bischheim et 150 francs à l'institution pour les jeunes détenus. Il accorde enfin aux pauvres de la ville 9 000 francs sans distinction de religion. 3 000 francs seront remis au grand rabbin Arnaud Aron, 3 000 francs pour être distribués par lui et la commission administrative de la synagogue aux pauvres les plus nécessiteux et les plus méritants du culte israélite. 3 000 francs seront remis à l'évêque de Strasbourg, André Raess qui est prié de les répartir entre les curés des diverses paroisses de la ville. Louis Ratisbonne accorde 300 francs de plus à la paroisse qu'il habite. Il donne enfin 3 000 francs au président du consistoire protestant à charge de les répartir entre les pasteurs du culte protestant luthérien, réformé et dissidents pour les distribuer aux pauvres nécessiteux.

C'est encore lui qui établit à ses frais un hospice de retraite rue du Dragon à Strasbourg à la mémoire de feu, Madame Elisa Cerf Berr née Ratisbonne où sont admis des invalides des deux sexes, afin « d'assurer l'avenir de ceux dont il voulait soulager les vieux jours ». Cet hospice est inauguré le 18 mai 1853. Le passage du testament de Louis Ratisbonne est le suivant : « J'ai créé à Strasbourg, rue du Dragon, un hospice où sont admis quinze invalides israélites des deux sexes. Je désire que cette institution soit maintenue et augmentée au profit d'autres invalides ou de personnes âgées et infirmes.

Je déclare affecter à cette institution par mon présent testament toute la maison et ses dépendances rue du Dragon y compris le mobilier dont je suis propriétaire, à condition que cet immeuble ne pourra jamais recevoir d'autre destination que celle indiquée et lui conserver le nom d'Hospice Elisa ainsi que l'indique l'inscription au-dessus de la porte du réfectoire. La nouvelle maison qui sera ajoutée devra porter mon nom Louis Ratisbonne et l'inscription devra l'indiquer.

Pour doter cet établissement d'une manière convenable, j'y attache une rente annuelle et perpétuelle de six mille francs que mes légataires universels seront tenus de garantir régulièrement par hypothèque, rente sur l'Etat ou tout autrement. Mais attendu que cette fondation ne peut avoir lieu régulièrement sans autorisation du gouvernement, je charge mes légataires universels et mon exécuteur testamentaire de continuer après mon décès les démarches nécessaires à l'effet d'obtenir cette autorisation.

Je donne encore à cet hospice encore trois lits supplémentaires de chez moi que je désignerai à mon honorable confident Monsieur Charles pour les malades. Je demande que pendant une année à partir de mon décès, et tous



Extrait du Testament de Louis Ratisbonne du 5 avril 1854 et enregistré à Strasbourg le 19 avril 1855 en l'étude du notaire Rencker (ADBR V 562) (photo Jean Daltroff).



Portrait à l'huile de Louis Ratisbonne provenant d'un dépôt de la Fondation Elisa (Geispolsheim). *Pendant tout le cours de ma longue carrière, j'ai toujours cherché à venir en aide aux malheureux et j'éprouve la consolation d'avoir rempli ce devoir*, dans Sœur Jean Marie CHAUVIN, « De Fürth à Strasbourg, la famille Ratisbonne », Strasbourg, *Bulletin de généalogie d'Alsace*, N° 85, 1, 1989, p. 11.

les jours matin et soir, la prière se fasse à mon hospice, en ma mémoire pour dire kaddish, d'après le rite prescrit par ma religion¹². À cette prière, il y a à désigner indépendamment de l'établissement huit pauvres de la communauté israélite de Strasbourg, désignés par le grand rabbin et les membres de la commission du temple. Ce choix devra être fait parmi les plus nécessiteux et les plus méritants de la ville, il y aura dans ce nombre deux rabbins dont l'un sera Reb Mochelé et le second au choix de la commission. Je donne à chacun des six pauvres trois cent francs pour l'année, ces sommes devront être payées par douzième de mois en mois».

Les démarches des légataires universels de Louis Ratisbonne sont couronnées de succès. En effet, l'hospice est reconnu par le gouvernement comme établissement d'utilité publique par décret

impérial du 27 avril 1859. L'hospice est administré par une commission composée de neuf membres nommés par le préfet, sur la présentation du consistoire départemental.

Il est pourvu aux dépenses de la maison à l'aide :

1. De la dotation annuelle et viagère due à la piété de son fondateur
2. Des revenus de toute nature provenant des biens et valeurs appartenant à l'établissement.
3. Des quêtes et autres moyens par lesquels l'œuvre pourrait se faire autoriser à solliciter la charité privée.
4. Des subventions qui pourront être accordées par le gouvernement, le département ou la ville de Strasbourg.

Voilà donc un homme qui a traversé plusieurs régimes politiques. Il a connu une formidable ascension économique et sociale. Sur le plan religieux, c'est une personne intégrée comme son frère Auguste dans le sens où il peut mener une vie de bon citoyen sans avoir à rejeter radicalement son origine et la tradition juive. Il n'est pas indifférent au monde religieux allant à la synagogue de la rue Sainte-Hélène aux grandes occasions (fêtes, circoncisions, *bar mitzvah*, mariages etc.) privilégiant un des aspects du judaïsme la *tsedaka*, le don à autrui, l'acte de bonté obligatoire vis-à-vis du prochain. Elle relève davantage de la justice que de l'amour à l'image du commandement mentionné plusieurs fois dans la *Torah* : « Ouvre, tu ouvriras ta main » (Deutéronome 15, 11) et « Soutiens-le, fut-il étranger et nouveau venu, et qu'il vive avec toi » (Lévitique 25,35).

Jean Daltroff

(12) Le *kaddish* est la prière juive liturgique à la gloire de Dieu récitée par l'officiant aux trois cultes quotidiens à la synagogue en présence de dix hommes. Elle est également dite en l'honneur des morts. Reb Mochelé est le rabbin Moïse Bloch dit le 'Hokhem de Uttenheim (1788-1868) auteur d'un livre le *Yisma'h Moshé*. Il a sa tombe avec son épouse au cimetière israélite de Strasbourg Koenigshoffen.



Pfaffenhoffen : naissance, vie et mort d'une Kehilla alsacienne

André!... Le Professeur André Haarscher za'l, nous a quitté au terme d'une vie bien remplie où il fut tour à tour un médecin respecté et un historien émérite de Judaïsme alsacien. Ses travaux sur les Juifs de la seigneurie du Hanau-Lichtenberg sont une référence pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des Juifs en Alsace. Il fut également un collaborateur régulier de notre Almanach.

Nous avons souhaité lui rendre hommage en republiant l'un de ses textes sur sa « Kehile » de Pfaffenhoffen à laquelle il était tant attaché.

A la mémoire de mes camarades et voisins Marcel et Roger Gradwohl, fusillés par les Allemands, avec leur cousin Raymond Winter au maquis de St. Flour.

La Communauté juive de Pfaffenhoffen (Pf.) n'a jamais été très grande; elle n'est pas non plus des plus anciennes. Alors que des textes de 1322 parlent de Juifs à Bouxwiller et à Neuwiller, ceux de Pf. ne semblent être cités qu'en 1594^I. Il est intéressant de noter que dans le « Fleckenbuch » de Pf., publié par M^e Lotz, qui relate les événements de la commune du début du XVI^e siècle à la fin du XVII^e, il n'en est pas fait mention^{II}. En 1628, une supplique contre le Juif Samuel (Suzel) est adressée aux conseillers du comte de Hanau-Lichtenberg: il est accusé de pervertir les jeunes gens qui lui empruntaient de l'argent et aussi de polluer, lui et ses enfants, le puits communal^{III} (comme on le voit les deux grands arguments de l'anti-judaïsme classique sont invoqués!). La supplique semble être restée sans effet puisque le même Samuel est sommé, en 1632, de payer les frais de cantonnement de soldats lorrains qu'il

avait refusé d'héberger chez lui. Dans le texte de 1628 on signale également des Juifs à la Walck, sur l'autre rive de la Moder, qui eux, dépendaient de la Reichsvogtei de Haguenau. Dans les « Memoiren » d'Ascher Lévy de Reichshoffen il est question des Juifs de Pf. en 1630, notamment au sujet de deux *Etrogim*^I achetés en commun par plusieurs communautés et qui étaient acheminés par messenger de l'une à l'autre^{IV}.

Entre 1634 et 1673 il semble qu'ils furent assez nombreux à Pf. mais beaucoup sont partis à la suite des dévastations subies par le bourg en 1673-74. Malgré cela une violente campagne éclate contre eux en 1678, dirigée par un pasteur du nom de Hoppensack, à la suite de la célébration

(I) WEISS: « Die Juden im Furstbistum Strassburg » p. 15.

(II) LOTZ F.: « Le Flecken-buch de Pfaffenhoffen ». Soc. d'Hist. et d'Arch. de Saverne cahier 95 1976/11 p. 5-18.

(III) Arch. Dept. E 2378

(1) Etrogim: pluriel de Etrog, fruit du Cedrat utilisé à la fête de Soucoth.

(IV) GINSBURGER M. Die Memorien des Ascher Lévy aus Reichshoffen (1598 - 1635). Louis Lamm édit. Berlin 1913 p. 47.



SAS LEVY GUY

Viande en gros

2, rue Joseph Graff
67810 HOLTZHEIM
France

Tél. 03 88 76 06 05
Fax 03 88 76 07 06
levy-guy-sarl2@wanadoo.fr

BH
CONSULTANTS

CABINET D'EXPERTISE COMPTABLE

EXPERTS COMPTABLES - COMMISSAIRES AUX COMPTES

2, rue du Vieux Marché aux Vins - 67000 Strasbourg - Tél. 03 88 32 08 01 - Fax 03 88 23 99 68
www.lbh-consultants.com - infos@lbh-consultants.com

ELECTRICITE



SCHIERER & JUNG

Entreprise  Alsacienne depuis 1927
ENTREPRISE D'INSTALLATIONS ELECTRIQUES - LUMIERE
PRISE - CHAUFFAGE - CLIMATISATION - COURANT FAIBLE
INTERPHONE - VIDEO - DEPANNAGES - REPARATION

19, avenue des Vosges 67000 STRASBOURG

Tél. 03 88 35 46 39 Fax 03 88 35 29 90
secretariat@schierer-jung.alsace - www.schierer-jung.com



Aron Hakodesh de 1791 (dessin de Martine Weyl)

de *Rosh-Hashana*² v. Les Juifs de Pf. qui n'avaient pas de synagogue, se rendaient aux offices des fêtes de Dauendorf, mais l'insécurité, due à la guerre, les en avait empêchés cette année-là. Une première synagogue construite en 1683 fut aussitôt détruite par la population. Les Juifs obtinrent néanmoins du Consistoire Protestant de Strasbourg l'autorisation de la reconstruire, grâce en particulier à l'influence de Jacob Weyl (Jockel Jud) de Westhoffen^v.

Cependant le nombre de Juifs domiciliés à Pf. à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle était faible : en 1702 il n'y avait que 3 familles ; elles payaient une taxe de 4 florins 5 shillings par trimestre. En 1723 on comptait 10 ménages juifs^{vi}. Dans une lettre du 16 juin 1734^{vii} la commune de Pf. se plaint à l'intendant d'Alsace de ce que les Juifs refusent de s'acquitter de leurs redevances en fourrage et de « loger des gens de guerre ». La réponse faite le 16 août de la même année les condamne à restituer aux habitants de Pf. les quantités de fourrage qu'ils auraient dû supporter ; quant à la corvée de logement des gens de guerre, ils en sont exemptés moyennant le versement d'une somme à convenir entre le Prévôt de la commune et le Préposé des Juifs^{viii}.

Au moment du recensement de 1784 la population juive de Pf. est de 84 individus répartis en 17 familles. Ce chiffre reste assez stable par la suite. A partir de 1792, date à laquelle l'état civil est institué, on peut aisément suivre l'évolution des familles. Celles-ci comptent en moyenne 5 enfants et sont frappées par la forte mortalité infantile. Il est amusant de constater que le premier nom inscrit sur le registre des naissances de Pf. est celui d'une petite juive, Esther, fille de Sussel Manuel le 4 janvier 1793 (an II de la République).

Quand en 1808, le fameux décret impérial du 20 juillet impose aux Juifs de choisir un nom patronymique, 137 personnes se trouvent concernées, réparties en une vingtaine de familles. C'est le maximum que la communauté ait jamais compté. Voici la liste des noms de famille adoptés, avec le nombre de personnes par famille : Blum (13), Eisenmann (11), Gumbler (3), Haarscher (16), Herrmann (4), Klein (7), Liebold (23), Meyer (27), May (1), Sichel (18), Strauss (5), Schneberg (8), Spriegel (1).

La Synagogue de Pf. qui est maintenant une des plus anciennes d'Alsace a été construite en 1791 comme l'indique la date en chiffres arabes et en caractères hébraïques sur le linteau de la porte. Le *guisef*³ - fontaine pour les ablutions - en pierre, qui se trouve dans le couloir d'entrée, porte la date de 1744. La description de la Choule⁴ a été faite par notre ami

(2) Rosh-Hashana : Nouvel an juif

(v) Evang. Kirchenbuch 1568 fol. 242 S.

(vi) GUGENHEIM M. (Rabbin) « Les Israélites de Bouxwiller » Soc. Hist. et Arch. Saverne 1955/3 p. 26.

(vii) Document personnel

(viii) WOLLBRETT V.A. : « Les Israélites de Pfaffenhoffen » Soc. Hist. Arch. Saverne 1956/111 IV p. 59.

(3) Guisef : Corruption de l'allemand Giesfass : fontaine à ablutions.

(4) Choule ou Schülle de l'allemand Schule = Synagogue.

Robert Weyl^(X). Je voudrais simplement rappeler le magnifique encadrement de l'*Aron Hakodesch*⁽⁵⁾ qui est maintenant scellé dans le mur nord. Il représente deux lions portant la couronne de la *Thora*⁽⁶⁾. Le linteau est soutenu par deux colonnes où s'enroulent des pampres. A sa place primitive on a installé après la guerre de 39-45 l'encadrement de l'arche de la synagogue de Mulhausen, petite communauté à 6 km de Pf. qui a cessé d'exister après la première guerre mondiale. Il y avait un *Mikwé*⁽⁷⁾ non loin de la synagogue, mais je ne me souviens pas qu'il ait été en service. Pf. avait également une *Garkich*⁽⁸⁾ - restaurant *cachère*⁽⁹⁾ - qui fut ouverte jusqu'à la première guerre mondiale et où venaient se restaurer les nombreux marchands et représentants de passage.

Pendant le XIX^e siècle, la population juive reste constante et on dénombre encore 132 Juifs à Pf. avant la guerre de 1914-18. La vie des Juifs durant cette période de tranquillité et de tolérance est celle de toutes les communautés rurales d'Alsace, telle qu'elle a été maintes fois décrite et illustrée. Les archives consistoriales de l'époque ont malheureusement disparu mais on a conservé dans ma famille de nombreux documents datant de l'époque où mon grand-père, Marx Haarscher, était *Parnass*⁽¹⁰⁾. Certains de ces documents ont trait à une querelle qui a divisé la Kehilla⁽¹¹⁾ et mon grand-père se plaint amèrement dans une lettre de 1898 d'avoir à accepter dans sa « Commission » quatre membres imposés par le Consistoire. Il dit qu'il est mieux à même de juger des intérêts de sa communauté quitte à choisir ces membres dans « le parti adverse » ! Le motif initial de la querelle semble avoir été le renvoi d'un *Hazan*⁽¹²⁾ dont la moralité ne faisait pas l'unanimité. Le budget de la communauté, à cette époque, était relativement considé-

rable et se montait pour l'année 1894, par exemple, à 1297 mark 69 pfennig. Le « budget-geld » était encaissé mensuellement: il était de 2 mark 20 à 3 mark par famille. Les places à la *Choule* étaient vendues annuellement aux enchères et valaient entre 2 et 6 mark. Une *mitzwa*⁽¹³⁾ revenait de 20 à 40 pfennig.

J'en viens maintenant à une époque plus récente, celle que j'ai connue moi-même avant la dernière guerre. Vers 1930, nous étions environ 20 familles. Peu d'entre elles étaient de vieille souche car beaucoup de familles avaient « émigré » à Strasbourg après 1918 et furent remplacées par celles que mon père appelait des « herge-loffeni » ! D'où venaient-elles ? Pas de très loin, d'Ettendorf, d'Uhrwiller, de Mulhausen, de Dauendorf, *Kehilloth*⁽¹⁴⁾ qui existaient avant la guerre de 14-18 et qui se sont dépeuplées après. Je devrais aussi évoquer les familles juives qui habitaient Pf. tout en faisant partie du *Kahal* de la Walck, où elles continuaient à aller aux offices dans une synagogue privée pour y maintenir un *minyán*⁽¹⁵⁾. Les mauvaises langues disaient que c'était pour ne pas avoir à payer de budget ! Quelles professions

(IX) WEYL R.: in « Juifs en Alsace » Privat Edit. 1977 p. 142 - 144.

(5) Aron-Hakodesch: armoire sainte où sont enfermés les rouleaux de la Thora.

(6) Thora: littéralement science; désigne généralement les 5 livres de Moïse (Pentateuque).

(7) Mikwé: bain rituel.

(8) Garkich: pension ou table d'hôtes ou était servie une nourriture cachère.

(9) Cachère ou Kauscher: conforme aux prescriptions rituelles.

(10) Parnass: Président d'une Communauté.

(11) Kehilla ou Kahal: assemblée ou communauté.

(12) Hazan: ministre officiant.

(13) Mitzwa: littéralement: obligation. Signifie ici l'honneur d'être appelé à lire la Thora.

(14) Kehilloth: pluriel de Kehilla.

(15) Minyan: Réunion minimale de 10 hommes pour la prière en commun.

Israelitische Gemeinde Pfaffenhofen.

Erhalten von *Ben Zepora Mitzwa*

Budget-Geld für Monat *Jan* 189*8*

Auszahlung für Monat *Januar* *1898*
Jan 23. 98 *1 Mitzwa gekauft 20 Pf.*

Mark	Pfg
3	.
3	.
	20
Total	
6	20

worüber Quittung.

Total

Mk. *6.20*

Pfaffenhofen, den *21. Jan*

189*8*

Der Kassirer:

1. Mitzwa

Reçu mensuel pour le mois de Av. 1898 3 Mark
 plus arrérés du mois de Tamouz 3 Mark
 plus l'achat d'une Mitzwa 20 Pfg

exerçaient les Juifs de Pf. ? Il y avait deux bouchers (*cachères*, bien entendu !), un cordonnier, deux magasins de tissus et confection, un marchand de chaussures également épicier, un quincailler un peu « ferrailleur », un marchand de meubles, un tapissier brocanteur, un marchand de bestiaux d'une relative importance mais de médiocre réputation. Les autres étaient de petits intermédiaires, courtiers en grains ou en houblon ou faisaient du colportage. Il faut aussi citer la « Blechfawerik », importante manufacture d'articles de ménage fondée par des Juifs de Pf. et qui continue de prospérer sous la direction de leurs descendants.

Comparée à celle d'autres communautés, la vie religieuse à Pf. n'était pas très intense. Peu de Juifs mettaient leurs *tephillin*¹⁶ le matin et il n'y avait pas d'office les jours de semaine. Le vendredi soir et le *Chabbat*, par contre, il y avait largement *minyán*. A l'issue du vendredi soir, nos parents nous bénissaient puis mon père faisait le *kiddouch*¹⁷ et *Mautze*¹⁸ sur les *Berches*¹⁹ que nous avions commandés

chez le boulanger. On ne touchait pas au feu et c'était la Hornung-Käth, notre *Schawesgoye*²⁰ qui l'entretenait.

Bien évidemment tous les *yom-taufem*²¹ étaient scrupuleusement célébrés et les rideaux de fer des magasins juifs

(16) Tephillin: phylactères que l'on met à l'office du matin.

(7) Mikwé: bain rituel.

(8) Garkich: pension ou table d'hôtes ou était servie une nourriture cachère.

(9) Cachère ou Kauscher: conforme aux prescriptions rituelles.

(10) Parnass: Président d'une Communauté.

(11) Kehilla ou Kahal: assemblée ou communauté.

(12) Hazan: ministre officiant.

(13) Mitzwa: littéralement: obligation. Signifie ici l'honneur d'être appelé à lire la Thora.

(14) Kehilloth: pluriel de Kehilla.

(15) Minyan: Réunion minimale de 10 hommes pour la prière en commun.

(16) Tephillin: phylactères que l'on met à l'office du matin.

(17) Kiddouch: sanctification du Chabbat.

(18) Mautze: Bénédiction sur le pain.

(19) Berches: Pains du chabbat.

(20) Schawesgoye: personne non juive, qui entretenait le feu des jours de fête, contre une petite rémunération.

(21) Yom-Taufem: jours de fête.

étaient fermés ces jours-là. Tout le monde allait aux offices dans des plus beaux vêtements et aux grandes solennités (*Rosh-Hashana* et *Kippour*^{21bis}) les hommes venaient en redingote et chapeau haut de forme, pour revêtir d'ailleurs, tous, leur *sarguenes*²² une fois entrés à la *choule*. Nos voisins chrétiens étaient bien au courant de ces fêtes et n'étaient nullement choqués de voir à *Souccoth*²³ les Juifs se promener avec *Loulav*²⁴, et *Etrog* - chaque *Baalboos*²⁵ avait le sien. Ah ! comme il était parfumé cet *Etrog* qui venait de si loin soigneusement emballé dans son cocon de chanvre. Avec mon père nous allions au bord de la Moder couper les rameaux de saule qui avec la myrte devaient garnir rituellement le *Loulav*. Mais je dois dire que les *Soucca's*²⁶ étaient rares. La seule à ma souvenance était celle du père Weiler, notre brave *Baal-Tephila*²⁷ et *Baal-Tekiah*²⁸ auquel nous rendions visite tous les ans. A *Simhat-Thora*²⁹ à la sortie des *sepharim*³⁰, les enfants avaient le privilège de porter le *Haphtora-seiferle*, petit rouleau dans lequel on ne lisait d'ailleurs jamais la *Haphtara*³¹ et qui était enfermé dans une armoire à côté de l'*Aron-Hakodesch*. La jeunesse juive de Pf. organisait fréquemment des bals de *Simhat-Thora* qui attiraient toujours beaucoup de monde et qui avaient, je m'en souviens, une très belle tenue.

*Pessah*³² était pour nous, enfants, une fête beaucoup plus importante. Il y avait d'abord tout le remue-ménage de la *Pessah-Putz*³³: « *Kaum isch die Meguile*³⁴ *gelese, greife die Waiwer nach Schaufel un Bese* » ! Il fallait *brije*³⁵ certains ustensiles; d'autres, il fallait les *glije*³⁶. Longtemps auparavant, un *Schnorrer*³⁷ était venu pour prendre la commande des *matzoth*³⁸. Dès leur arrivée celles-ci étaient stockées dans une pièce où on n'allait jamais, tandis que tout ce qui était *hometzdig*³⁹ partait à la *Rumpelkammer*⁴⁰ et que la vaisselle de *Pessah* était descendue

et nettoyée. Comme je regrette que nous n'ayons pu sauver cette vaisselle pendant la guerre, car il y avait là des plats et des terrines qui avaient servi à des générations et qui seraient maintenant de véritables pièces de musée. Je pense en particulier au fameux pot à lait avec lequel nous allions chez le père Klein, le fermier de la « *Vorstadt* », qui trayait directement pour nous le lait du pis de la vache dans notre pot. Mon père donnait le *Seder*⁴¹ avec beaucoup de solennité et sans omettre quoi que ce soit; mais les discussions qui font partie de la tradition, et auxquelles les enfants qui vont actuellement au *Talmud-Thora*⁴²

(21bis) Kippour: jour du Grand Pardon.

(22) Sarguenes: vêtement mortuaire.

(23) Souccoth: Fête des tentes durant laquelle les juifs doivent habiter des cabanes.

(24) Loulav: Rameau de palmier utilisé lors de la fête de Souccoth.

(25) Baalboos: corruption de Baal ha Bait, maître de maison, chef de famille.

(26) Souccah: cabane dont le toit couvert de branchages doit laisser entrevoir le ciel en souvenir du séjour des Hébreux dans le désert du Sinaï.

(27) Baal-Tephila: officiant bénévole qui seconde le ministre officiant.

(28) Baal Tekiah: fidèle qui sonne le Chofar (corne de bélier rituelle) aux grandes fêtes.

(29) Simhat-Thora: Joie de la Thora. Fête qui clôt la fin de la lecture du rouleau de la loi.

(30) Sefharim: pluriel de Sefer, rouleau de la loi.

(31) Haphtara: lecture hebdomadaire d'un chapitre des prophètes après la lecture de la Thora.

(32) Pessah: Pâque juive.

(33) Pessah-Putz: nettoyage rituel avant Pâque.

(34) Meguilla: rouleau d'Esther lu à Pourim (délivrance des Juifs sous Assuérus) qui se situe 1 mois avant la Pâque.

(35) Brije: ébouillanter.

(36) Glije: chauffer au rouge.

(37) Schnorrer: mendiant.

(38) Matzoth: pluriel de Matza, pain azyme.

(39) Hometzdig: impropre à la consommation pendant la Pâque.

(40) Rumpelkammer: débarras où on rangeait la vaisselle impropre pendant la Pâque.

(41) Seder: littéralement ordre, cérémonial de la veillée de Pâque.

(42) Talmud-Thora: cours de religion juive.

se préparent, étaient absentes. Nous, nous attendions plutôt le *Haroset*⁴³ et surtout le moment de cacher l'*Afikomen*⁴⁴. Cependant, nous participions activement aux chants populaires et le «*Had-Gadiah*»⁴⁵ avait notre faveur avec son implacable morale: «Gott richtet Welt und Wesen, die Guten wie die Bösen...». La distribution des *Matzes* à nos voisins et amis non-juifs faisait partie de la tradition. A *Pessah* aussi, comme tous les *shabbat* après-midi, beaucoup de *Balbattem*⁴⁶ allaient au café chez Schillein, près du pont de la Walck, où l'on jouait aux cartes ou au billard. Pour la circonstance, la mère Schillein achetait du café et du sucre *jonteftig*⁴⁷!

On voit que les chrétiens connaissaient bien nos mœurs et nos traditions. Ils avaient cependant des lacunes. Ainsi notre voisin, le forgeron, vieux célibataire dont l'intempérance était notoire demanda un jour à mon père: «ja wie isch's Armand, am lange Daa (*Kippour*) derfen'er do au nix trinke?» et mon père pour se moquer, lui dit: «ja doch, trinke kannsch so viel wie de witt», et notre Schmitt Jokel de lui répondre: «jo, dess isch gar nix, do hab isch oft langer Daa»!!!

Le vendredi ou plutôt le samedi soir précédant un *jontef* on vendait aux enchères les *Mitzwes*. C'était chaque fois l'occasion d'un énorme brouhaha et souvent source de disputes violentes et même d'empoignades. Seuls le Leime et Achille Revel n'avaient jamais de problèmes: l'un était le seul Cohen et l'autre le seul Lévy de la *Kehilla*. Les enchères n'étaient pas poussées très loin. On commençait par une mise à prix de 5 francs pour les *Mitzwes* importantes et les enchères dépassaient rarement 25 francs.

Quand un des membres de la Communauté avait *Jahrzeit* il le faisait proclamer le vendredi soir précédent;

un office avait alors lieu le soir et le matin soit à la *Choule*, soit au domicile de l'intéressé. Parfois un *mynian* était difficile à réunir étant donné les inimitiés qui régnaient entre les uns et les autres. Ces inimitiés qui remontaient souvent à des générations étaient fidèlement transmises comme un héritage, et quand deux frères étaient *brauges*⁴⁹ il n'était pas question que l'on se parle entre cousins! Mais il y avait souvent de brusques réconciliations qui aboutissaient à de surprenants renversements d'alliance. Ces querelles intestines ne sortaient que rarement du cadre étroit de la *Kehilla*. Il arrivait cependant que cela finisse par un procès. Mon père racontait l'histoire d'une telle affaire où, un vendredi soir, le clan des uns était allé investir la maison d'un membre du clan rival. Pour se défendre contre les envahisseurs un des assiégés ne trouva rien de mieux que le *Kugel*⁵⁰ tout chaud pour le lancer contre ses adversaires. L'affaire aboutit au tribunal, où le juge interrogeant un des protagonistes du pugilat eut à connaître «l'arme du crime»: «Er hat mir ein *Kugel* entgegen geworfen». Comme le juge ne connaît le mot *Kugel* qu'au féminin, il demande: «Na, was war das für eine *Kugel*?» et le prévenu de lui répondre: «Herr Richter, ich will's eich grad sawe, a *Kugel* isch

(43) Haroset: mélange de pomme râpée, de cannelle et de sucre qui par son aspect doit rappeler l'argile dont les esclaves de Pharaon faisaient des briques.

(44) Afikomen: fragment de Matza que l'on conserve jusqu'à la fin du repas de Pâque et que traditionnellement les enfants cachent et restituent contre récompense.

(45) Hadgadiah: conte du petit chevreau qui se fait dévorer par le chat, qui sera mangé par le chien, qui sera tué par le bâton, qui sera brûlé par le feu etc.

(46) Balbattem: pluriel de baalboos, chefs de famille.

(47) Jonteftig: propre à la consommation pendant la Pâque; vient de Jontef corruption de Yom Tov, jour de fête.

(48) Jahrzeit: anniversaire de deuil.

(49) Brauges: brouillé.

(50) Kugel: plat traditionnel du Chabat.

Israëlitische Gemeinde Pfaffenbesen.

Jahresrechnung.

1893	Saldo - Mk.	7,35	-	-	-
1894	Einnahmen	1297,69	-	-	- Ausgaben Mk. 1020,25
1895		<u>1158,55</u>			" <u>793,21</u>
	Mk.	2363,59			SM 1813,50

Bilanz

Die Einnahmen	beziffern sich mit	Mk. 2363,59
· Ausgaben	" "	" <u>1813,50</u>
	Überschuß	. 550,09
Abzüglich der Entnahme bei der Sparkasse hier		<u>501,25</u>
	bleibt Mk.	48,84

Bilan de la communauté pour l'année 1894 et 1895

wie a *Chalet*⁵¹; a Chalet isch gemacht mit Wissbrot un Eier... » « schon gut, schon gut » l'interrompt le juge voyant qu'il s'agissait d'une spécialité culinaire et non d'une arme balistique !

Les *Hazanim* de Pf., je dois avouer, ne m'ont pas laissé une très forte impression ni de leur art vocal, ni par la science talmudique qu'ils étaient censés nous dispenser pendant certains *lernen*⁵². Quant à l'instruction religieuse qui nous était donnée par le rabbin Gugenheim de Bouxwiller, elle restait elle aussi assez rudimentaire. Je n'en accuse pas le vénérable vieillard dont le savoir était très grand; notre curiosité intellectuelle n'était peut-être pas suffisante. Toujours est-il que l'Histoire Sainte qu'on nous enseignait était au niveau du « *Pschat* »⁵³ le plus absolu. Jamais un mot sur les prophètes ou sur les grands *Gaonim*⁵⁴ du Talmud. Notre rabbin a bien essayé de nous faire un

peu de grammaire, mais là encore je crois que nous ne sommes pas allés au-delà du mot **בית**^{54bis}. Il semble qu'il en était tout autrement au siècle dernier comme en témoigne le certificat du rabbin Netter en 1893 attestant que les connaissances de l'élève Armand Haarscher - mon père étaient « im grossen ganzen genügend » - « somme toute suffisantes » pour passer sa *Bar-Mitzwa*⁵⁵ mais qu'il devait se hâter de combler ses lacunes !

Je sais bien qu'on a tendance à occulter les souvenirs désagréables avec les années, mais je crois pouvoir dire

(51) Chalet: sorte de clafoutis correspondant au « Bettelmann » alsacien.

(52) *Lernen*: étude talmudique.

(53) *Pschat*: de l'hébreu Pachout, simple: 1^{er} niveau de l'exégèse biblique.

(54) *Gaonim*: "Princes" du Talmud.

(54 bis): Cheval

(55) *Bar-Mitzwa*: confirmation religieuse.

qu'à Pf. nous n'avions guère à souffrir de l'antisémitisme. Notre famille qui faisait partie des trois plus anciennes de la *Kehilla*, était parfaitement intégrée et a toujours participé à la vie de la cité. Mon père, par exemple, était conseiller municipal, administrateur de la Caisse d'Épargne, secrétaire du Souvenir Français et... chef du corps des Sapeurs-Pompiers ! Je sais que lorsqu'il y avait un dîner officiel, on veillait soigneusement à ce qu'une *cachérou*⁵⁶ minimale soit respectée afin de permettre à un juif d'y participer.

A l'école les petits Juifs allaient avec les protestants et c'étaient les catholiques - fortement minoritaires - qui étaient dans une classe à part. De ce fait, les contacts entre enfants juifs et protestants étaient constants et cordiaux, alors que les catholiques étaient frappés d'un certain ostracisme. Néanmoins, encore aujourd'hui, ce sinistre refrain tinte à mes oreilles :

« Judd, Judd
Sch... in d'Dutt
Mach a gueti Malsupp
Machse nit so voll
Schonscht greisch a Protocoll »

Cependant entre les années 1936 et 1939, avec la montée du fascisme en Europe, le Front Populaire en France et

la diffusion d'une presse violemment antisémite, est né un antisémitisme politique qui n'avait rien à voir avec l'anti-judaïsme traditionnel. Ainsi aux dernières élections municipales avant la guerre, un tract avait été imprimé contre la candidature de mon père dont le titre était : « Wahlt kein Palestianer ! » Ne votez pas pour un Palestinien. (Yasser Arafat serait certainement surpris d'apprendre que les Juifs de la Gola sont, eux aussi, des Palestiniens en exil !).

Paradoxalement le sionisme et l'intérêt pour cette Palestine ne semblaient pas, du temps de ma jeunesse, avoir un grand impact sur les Juifs de notre *Kehilla*, bien que le fameux tronc bleu et blanc du K.K.L.⁵⁷ fût déposé dans chaque famille. Le mot sionisme m'était totalement étranger comme il devait l'être à la plupart de mes coreligionnaires. Cela ne les empêchait peut-être pas de contribuer de temps en temps à cette collecte. J'ai d'ailleurs trouvé dans les papiers de mon grand-père, une lettre du rabbin Weill de Bouxwiller datée de 1899, qui mérite d'être citée :

(56) Cacherout : alimentation rituelle.

(57) K.K.L. Kéren Kayémeth Leisraël : Fonds National Juif.

Buchsweiller

פרשה פרשת 1899

Gehrter Herr Haarscher,

In **ארץ ישראל** ist eine Besorgniss erregende Hungersnot ausgebrochen. Die Mehlspeisen sind um 60% gestiegen. Unsere arme Brüder im Heiligen Lande leiden unter diesen Verhältnissen schwer und es ist für uns eine heilige Pflicht wenigstens dafür zu sorgen dass sie **על פסח הבא מצות** mit **מצות** versorgt werden können.

Wellen Sie so freundlich sein Ihre Gemeindemitglieder durch vorlesen dieses Briefes auf diese Notlage aufmerksam zu machen, und dann im Laufe der Woche eine Sammlung zu veranstalten.

Ich bitte dringend dem Hilfeschrei unserer Brüder ein williges Ja zu schenken und Herz und Hand zu oeffnen.

Mit freundlichen Grüßen, und **גוט שנת**

D.E. Weill, Rabb.

STEF

EUROFRISCHFRACHT

*Une logistique européenne
sous température dirigée
au service des industriels et
distributeurs de l'Agro-Alimentaire.*

35 rue de Calais
67100 Strasbourg
Tél. 03 88 24 40 20
Fax 03 88 24 40 40



Cher Monsieur Haarscher,

Il s'est produit une disette préoccupante en Israël. Les prix des farineux ont augmenté de 60 %. Nos pauvres frères en terre sainte souffrent de cette situation difficile et c'est pour nous un devoir sacré que de leur assurer un approvisionnement en matzot. Voulez-vous avoir la gentillesse de lire cette lettre aux membres de votre communauté pour les rendre attentifs à ce problème et d'organiser une collecte au cours de la semaine. Je vous prie instamment de répondre à cet appel au secours de nos frères par un oui plein de bonne volonté et d'ouvrir vos cœurs et vos mains.

Amicalement et bon Chabbat).

D.E. Weill, Rabb.

La dernière guerre est venue mettre un terme à cette vie juive qui, si elle n'était pas très intense, avait néanmoins ce parfum traditionaliste des *Kehilot* alsaciennes. J'ai raconté il y a quelques années des *Moschelich*⁵⁸ qui ont trait à certains membres de la communauté d'alors^X. Pf. a payé son tribut à la déportation dont une vingtaine de personnes ne sont pas revenues. Deux familles juives vivent encore à Pf. Il reste aussi la synagogue qui par miracle n'a pas été profanée, ni démolie. Mon frère s'y est marié en 1956 et c'est la dernière cérémonie qui y a eu lieu. Elle est en bon état et moyennant

quelques arrangements pourrait devenir - pourquoi pas - un musée de l'image-rie Juive à côté du musée de l'imagerie Populaire de la petite cité.

André-Marc HAARSCHER

Je tiens à remercier M. Wollbrett, Archiviste honoraire de la Ville de Saverne pour un certain nombre d'indications bibliographiques.

(58) *Moschelich*: courtes histoires en général humoristiques judéo-alsaciennes.

(X) HAARSCHER A.: « Quelques traits d'humour judéo-alsacien » in Almanach du K.K.L. 1980 p. 149-155.



**librairie
spécialisée
jeunesse**

**28 RUE DES JUIFS
67000 STRASBOURG
03 88 35 69 18**



Renaissance du patrimoine Juif du Bas-Rhin : se souvenir, transmettre et construire

L'avenir des synagogues

Le Consistoire Israélite du Bas Rhin, CIBR, regroupe officiellement et administrativement toutes les communautés juives du Bas Rhin.

A partir du 15^{ème} siècle et l'épidémie de peste noire, le judaïsme alsacien est rural, cantonné dans les campagnes et exclu de la propriété foncière et de l'artisanat (corporations). Les Juifs vivent essentiellement de métiers d'intermédiaires, vente de bétails, de grains, de fripes ou colporteurs, ils sont intégrés dans la vie alsacienne en général en bonne entente avec leurs voisins chrétiens. Ils sont souvent pauvres mais attachés à leurs traditions, les offices se tiennent dans les maisons privées, seules quelques rues en gardent le souvenir par leur nom « rue des Juifs ». C'est après la Révolution en 1791 grâce à l'émancipation que les Juifs ont le droit de s'installer en ville et de choisir leur profession. Les communautés vont progressivement se développer et à l'instar de leurs voisins, ils construisent de beaux et monumentaux lieux de cultes. Mais peu à peu l'exode rural touche les Juifs alsaciens et ils se regroupent dans les villes en délaissant leurs anciennes communautés. Le phénomène s'accroît après la cession de l'Alsace à l'Allemagne en 1871 et avec l'annexion de 1939, où cette fois tous les Juifs quittent l'Alsace pour au moins 6 ans.

Aujourd'hui le CIBR est en charge de 27 synagogues dont la plupart n'ont plus de communautés actives. Auparavant certains bâtiments avaient déjà été vendus à des particuliers ou à des communes qui

les ont réaffectés (voir le beau livre de B. Cogitore *Les gardiens des lieux*, éd Rodéo d'Ame 2013).

C'est dans l'optique d'utiliser ces beaux bâtiments, de leur redonner vie et de les rendre économiquement viables que le CIBR a engagé un artiste confirmé au poste de Chargé de Patrimoine et de la Culture. Yoav Rossano est né en 1975 en Israël, il a entre autres redonné vie à la synagogue de Wroclaw, surnommée la cigogne blanche. En 5 ans il a fait d'une ruine, un monument incontournable de la vie culturelle de la 4^{ème} ville polonaise. Un bâtiment entièrement rénové, des activités culturelles puis culturelles régulières attirent un public de plus en plus nombreux, juif ou non juif. La communauté juive de Wroclaw existe de nouveau et est fière de sa vie attractive.

Yoav Rossano a commencé par lister les synagogues pouvant accueillir du public immédiatement, sans travaux de gros œuvre, et à réfléchir aux activités selon les bâtiments, lumières, acoustique, et capacité d'accueil de visiteurs. Il travaille de concert avec les élus du Consistoire, Henri Dreyfus, en charge du Patrimoine, et Gérard Dreyfus, en charge de la Culture.

Plusieurs concerts ont déjà fait le plein, parfois à la surprise des organisateurs. Les auditeurs venus en voisins, en curieux ou en mélomanes ont découvert un patrimoine jusqu'à présent ignoré. Le rabbin attaché à la synagogue commence par un discours d'introduction pour expliquer le lieu puis la musique emplit la salle et les âmes. Des expositions d'arts ont



Convention avec l'Ambassadeur représentant l'ambassade permanente de la république de Pologne auprès du Conseil de l'Europe

également lieu. C'est parfois en voyant son voisin chrétien sortir de la synagogue que le Juif aura de nouveau envie d'y entrer. C'est en redonnant de la vie à ces lieux que la culture se développe, que la population locale s'intéresse à son histoire et que les Juifs se regroupent et retrouvent le goût d'une communauté. Pas besoin d'être né ici pour intégrer une communauté locale renaissante, le judaïsme est suffisamment riche pour agréger toutes les bonnes volontés.

Car la conservation du patrimoine juif alsacien passe d'abord par les hommes et les femmes, habitants des environs qui ont l'envie et l'énergie de participer à cette belle et noble entreprise. Yoav Rossano s'appuie sur cette énergie, cette curiosité, cette envie de travailler ensemble pour développer ses projets. En se basant sur ces réussites, il va faire bouger les institutions pour restaurer les synagogues. L'idée maîtresse n'est pas de rénover les synagogues pour la beauté du geste mais pour leur donner un avenir dans leur communauté, un avenir culturel grâce à la découverte des nombreuses facettes du judaïsme et de son histoire et de donner un centre culturel aux Juifs des alentours, leur permettre de pratiquer l'office à proximité, de retrouver les rites et les rythmes de leur enfance, de les mêler à ceux des Juifs venus s'installer entre temps. C'est l'objectif du CIBR, de rouvrir des centres religieux et culturels



Synagogue de Saverne

pour ramener le plus grand nombre de Juifs à découvrir leur culture !

La deuxième vie des cimetières juifs alsaciens

Si les synagogues rurales peuvent dorénavant avoir un avenir, comment assurer celui des cimetières ? Les cimetières juifs ont la particularité de se trouver en dehors des villes et des villages, dans un environnement végétal abondant qui abîme les pierres tombales et à l'écart des routes contemporaines.

Le travail pratique se compose de 2 visions complémentaires : l'élaboration d'un annuaire numérique complet de toutes les tombes lors de leur remise en état si nécessaire et la mise en place de structures pérennes d'entretien à long terme de ces monuments de la mémoire. Cet annuaire qui sera facilement disponible sur le site du CIBR est en cours de réalisation. Il faut cartographier les pierres, vérifier les indications portées sur les tombes, en relever les particularités picturales, prendre des photographies de manière scientifique pour les 45 cimetières dont certains remontent au 16^{ème} siècle. Ce travail à la fois de fourmis et de titans est fourni par des bénévoles. La solidarité est réellement mise en œuvre puisque Juifs et non-juifs s'entraident pour conserver la connaissance du passé

Tous Revêtements de Sols
Dietrich et Fils
Parqueteurs

Depuis plus de 50 ans

Fourniture et pose de parquets en chêne
et toutes autres essences de bois.

Reproduction, restauration
de parquets anciens.

Ponçage et vitrification

6, rue Bischheim - 67300 **SCHILTIGHEIM**

Tél. 03 88 33 07 68

4, rue de la Zorn - 67170 **BRUMATH**

Tél. 03 88 51 14 09

www.dietrich-parqueteurs.com

Devis gratuit

RCS Strasbourg 73 B 43 - Siret 738500438 00010

Nouveau à Strasbourg et dans la région Est

En direct d'ISRAEL et des USA

Le Comptoir du Jetable

by publina



Le plaisir d'une belle table... sans efforts

En exclusivité: éponges de chabbath,
nappes plastiques imprimées en rouleaux

Vaisselle jetable en direct des USA,
verrines, décorations de table...

Pour découvrir notre gamme
contactez Nathan 06 65 92 66 73

17, rue de Wissembourg
67000 Strasbourg - 03 88 32 66 74



La sapm

est une entreprise de distribution
de produits métallurgiques,
établie à HAGUENAU,
au cœur de l'Alsace du Nord.

société alsacienne de produits métallurgiques

59 route de Schirrhein - BP 90.008 - 67501 HAGUENAU Cédex
Tél. 03 88 73 10 10 - Fax 03 88 73 49 51 - E-mail : sapm@wanadoo.fr

d'un territoire et d'une mémoire partagée. Du levage des pierres abattues par le temps qui passe, au déchiffrement des caractères hébraïques, des muscles qui tirent aux crayons qui s'activent, toutes les bonnes volontés sont sollicitées. Leur gratification, en dehors du travail de groupe et du plaisir d'être dans la nature c'est la concrétisation de leurs efforts.

Le 2^{ème} volet du travail de conservation du patrimoine est la mise en place de structures méthodiques de travail à long terme. Ainsi Yoav Rossano constitue « un mode d'emploi » complet de la restauration des cimetières juifs alsaciens. Savoir comment et quand traiter les différents types de pierres employés pour les préserver des dégâts naturels et humains, quels produits utiliser pour rendre les allées accessibles en débroussaillant écologiquement les abords des tombes, comment éviter et combler les affaissements de terrains, s'occuper des enceintes en fer ou en pierres, etc... à moindre frais. Il incombe au responsable du patrimoine de rédiger un manuel facilement utilisable pour que les informations puissent être diffusées et employées. Les maires des communes concernées et les adhérents d'associations d'histoires font parfois des découvertes étonnantes. Ils exhument des souvenirs oubliés, sont témoins de rencontres émouvantes entre hier et aujourd'hui. Informés des bons protocoles de sauvegarde, ils peuvent en partenariat avec les institutions locales et le CIBR prendre soin des cimetières juifs des communautés disparues. Le CRIF et le ministère de la Culture suivent mensuellement les progrès du projet.



Restauration du Cimetière de Fegersheim

Parmi les trésors découverts, au milieu de livres très anciens, venus des 4 coins de l'Europe, le chargé de Patrimoine a également inventorié 500 mappoths à la Synagogue de Strasbourg et d'autres objets liés au culte. Le CIBR a entamé une réflexion sur la possibilité d'exposer de manière permanente ces trésors au sein d'une synagogue. Le centre communautaire de la Paix, qui abrite entre autres, la synagogue Rambam avec ses magnifiques vitraux et la « Grande synagogue » construite par un élève de Le Corbusier, est ouvert aux visites de scolaires et des touristes 2 fois par jour tout au long de l'année. Lors de ces rencontres l'histoire de la synagogue du quai Kléber, détruite par un incendie criminel en 1940, est évoquée. Le CIBR a été contacté par un particulier de la région qui s'est récemment aperçu qu'il possédait la fontaine à ablutions de cette ancienne synagogue dans son jardin. Il n'existe, à ce jour, aucun autre vestige notable de cet imposant et magnifique édifice strasbourgeois de la période wilhelmienne. Seules quelques cartes postales ou photos privées en gardent la mémoire.

Ces différents projets de restaurations ne peuvent être menés à bien sans le concours de l'ensemble des acteurs institutionnels, associatifs et individuels qui œuvrent depuis des années en faveur du patrimoine. Mais il est nécessaire de faire plus: chacun, particulier ou entreprise peut rajouter sa pierre à l'édifice et permettre ainsi de sauvegarder la mémoire du judaïsme, notre bien commun.

Valérie Sibony













Mappa



Tarif des inscriptions et plantations

PLANTATIONS

 1 Arbre	10 €
 1 Allée (20 arbres)	200 €
 1 Jardin (100 arbres)	1 000 €
 1 Parc (500 arbres)	5 000 €
 1 Bosquet (1 000 arbres avec plaque)	10 000 €
 1 Bosquet (2 000 arbres avec plaque)	20 000 €
 1 Bosquet (3 000 arbres avec stèle)	30 000 €
 1 Bosquet (4 000 arbres avec stèle)	40 000 €
 1 Bosquet (5 000 arbres avec stèle)	50 000 €
 1 Forêt (10 000 arbres avec stèle)	100 000 €

INSCRIPTIONS

 Sefer Haya'eled	150 €
 Sefer Bar / Bat Mitzva	250 €
 Livre du Mariage	400 €
 Livre d'Or	550 €
 Livre d'Or du Centenaire	1 000 €



Souvenirs d'exil¹

Souvenirs d'exil

Agis en hâte, gagne l'issue, fût-elle le désert dans son étendue par le doute traversé. Dans la nuit pour longtemps fuis vers la promesse. Pain de misère en main, sache que du péril le récit porte trace.

Le temps s'épie de la source à la mer - ouverte et délivrée. Partage l'offrande qui se souvient : bois du vin, lèvres amères pour horizon repoussé. Tout esclave d'alors l'étude l'éveille à la mémoire ; par elle tu deviens homme. Bois du vin - et surtout n'oublie pas : *questionnent en labyrinthe les enfants.*

*A Strasbourg, avenue de la Forêt noire,
Pessah 5773, 2013*

Beth

ב

La lettre *beth* signifiait la maison. *Beth* est une demeure habitée, à taille humaine, quand bien même l'homme se trouverait sans logis.

D'entrée on s'y sent à son aise. Le Livre s'ouvre avec elle (*Béréchit* : Au commencement...).

Beth est la maison édiflée, délaissée, retrouvée, qui donne le goût de l'accueil. Sa valeur numérique est le 2 - signe de la diversité, de la multiplicité à l'œuvre. L'être (l'un) vibre et grandit en son sein au contact de l'autre. A deux la vie prend sens.

Il n'est de maison qui n'appelle la lumière. Devrai-je partir, m'éloigner d'elle, je ne me sentirai jamais tout à fait seul. Sa chaleur aimée, le lien ne sera pas rompu.

*Strasbourg, Neustadt,
31 août 2009*

Laurent FASSIN

(1) Ces pages sont extraites du recueil, *La Maison l'île*, rehaussé d'encre d'Elisabeth Macé, à paraître aux Editions de la revue Conférence.



56 rue Jacques Kablé
67000 STRASBOURG
03.88.37.99.85
www.ifce-formation.com

BTS - Licence - Master

Expertise Comptable
Management & Ressources Humaines
Commerce & Marketing



PAINS AZYMES DE FRANCE
MATSOT D'ALSACE
SOULTZ-SOUS-FORÊTS

*Depuis 1907, à la pointe
du pain azyme en Europe !*

Matsot Tradition Extra-Fines,
au blé ou à l'épeautre,
Matsot Chemouroth,
Matzenmehl sous stricte
surveillance du
Beth Din Strasbourg

*Découvrez les Cracker'O,
de jolis crackers ronds prédécoupés !*

SOCOTIM

S.A.S

I M M O B I L I E R

JEAN-MARC KOHLMANN

76, RUE DE LA PLAINE DES BOUCHERS
67100 STRASBOURG

TÉL. 03 88 39 51 10 - TÉLÉCOPIE 03 88 39 64 45
Portable 06 07 63 46 15 - jm.kohlmann@orange.fr



« Esto quod es »

Ecrire, mais quoi ?

Les mois passent, insoucians, et un jour arrive inéluctablement la lettre du KKL proposant gentiment une nouvelle contribution à l'Almanach, et concluant par le « Cordial Chalom » intemporel.

Je suis honorée de cette constance, même si je n'ai que peu de retours d'éventuels lecteurs sur le plaisir ou l'intérêt qu'ils ont pris à me lire... Mais il se pourrait que l'explication soit à chercher du côté du hasard des rencontres... Et d'ailleurs ce constat sera démenti dans la suite de ce petit texte... L'Almanach du KKL aura 65 ans en 2017, son premier numéro date de 1952. Nous sommes nés la même année, une gémellité qui nous lie. Permanence et fidélité.

Je me souviens de cette revue que recevait ma mère autrefois. Je la feuilletais rapidement, et la reposais très vite, ne trouvant aucun intérêt à en savoir plus sur un obscur rabbin qui vécut à Bouxwiller de 1725 à 1768, ou sur l'exégèse d'un nébuleux verset de la Bible, moi qui grandissais loin de toute pratique, et à qui une molle fréquentation hebdomadaire, le jeudi matin, d'un Talmud Torah version light suffisait largement en terme de culture juive. J'étais beaucoup trop occupée par la danse et la musique, et je ne me sentais ni alsacienne ni juive.

Mais tout cela a bien changé au fil du temps, et aujourd'hui je lis avec

intérêt ces biographies de personnages illustres de notre passé alsacien, et j'admire les historiens qui avec passion leur redonnent vie et consistance.

J'y écris moi-même depuis 2009/2010, au gré de mon inspiration : j'ai évoqué une mémoire familiale revisitée que j'avais utilisée pour un spectacle appelé « Confidences sur le Yiddish » ; j'ai fait revivre la personnalité lumineuse et originale de ma mère, disparue en 2009 ; j'ai écrit sur mon expérience en milieu scolaire, où j'ai présenté le judaïsme sous toutes ses facettes ; j'ai tenté un parallèle entre ma petite existence et quelques plaies d'Égypte ; j'ai raconté avec enthousiasme mes ateliers de chanson yiddish qui fonctionnent avec bonheur depuis quelques années ; et enfin je me suis confiée sur ma découverte très tardive de la belle langue russe si mélodieuse, si riche... en complications grammaticales malheureusement et définitivement insurmontables.

Et voici déjà revenu le moment d'écrire quelque chose. Oui, écrire, mais quoi ? L'extrême liberté de la commande me ravit et me contraint : quoi raconter qui amuse ou intéresse ?

Allons chercher une petite citation, une petite « khokhme » du côté de nos ancêtres romains : « Esto quod es ». Bonne philosophie, même si elle est un peu courte : sois ce que tu es, et ce qu'est l'Almanach : juif et alsacien.

Allez, soyons Juive et Alsacienne et faisons un rapide tour des moments de cette année qui m'ont reliée à cette double identité.

Vais-je raconter ?

Notre expérience de traduction du yiddish en français avec ma sœur, qui a fini par aboutir à l'édition d'un recueil de dix nouvelles du grand auteur Sholem Aleykhem, sous le titre « Au fil des Fêtes¹ » ?

Oui, cette aventure a fini par se concrétiser dans un beau livre de 203 pages que je regarde et feuillette tous les jours, que je caresse même parfois, à la dérobee, tant sa gestation et son accouchement ont été longs et sinueux.

Je pourrais raconter les heures passées à retrouver les photocopies de ces textes, disparues sous des montagnes d'autres photocopies, les bribes de traduction déjà faites, utilisées dans nos précédents spectacles, elles aussi, cachées sous d'autres documents, ou dans des disques durs d'ordinateurs oubliés, ou sur des clés USB perdues... Puis les heures passées à traduire, souvent joyeuses, couronnées par de grands bonheurs quand on trouve la formule idéale, mais aussi souvent laborieuses et pousives, et puis les pannes informatiques, les fichiers qui disparaissent mystérieusement du radar, les difficiles problèmes de compatibilité de nos logiciels, de nos emplois du temps et des lieux de nos rendez-vous.

Le summum a été atteint le jour où arrivant chez ma sœur et n'ayant pas de réponse à mon coup de sonnette, je lui passe un coup de fil : elle était chez moi.

Je pourrais raconter le désespoir et les insomnies qui m'ont habitée, quand, le travail terminé, le texte s'est trouvé en peine d'éditeur... Les mois passaient, et la date fatidique de mai 2016 approchait, celle qui marque le centenaire de

la mort du grand auteur (1859-1916), celle qui donne son sens à l'édition en français de l'auteur si populaire de son vivant. Point d'éditeur à l'horizon. Je pourrais faire revivre ce moment intense, où mon amie Irène de Paris à qui j'avais confié mon désarroi, mon désespoir et mes nuits blanches, a clamé : « Je sais qui va le publier ! ». Dans le restaurant où nous étions, tous se sont retournés.

Et cette parole s'est incarnée : à partir de là tout s'est passé très vite, et un très beau jour d'avril 2016, est arrivé chez nous THE livre, multiplié par dix. Et après, tout s'est enchaîné dans une belle cohérence : distribution du livre dans les librairies, présentation dans la mythique Salle Blanche de la Librairie Kléber, ainsi que plus tard au Salon de la Wizo...

Depuis, notre livre, je le regarde, je renifle son odeur enivrante et je le feuillette tous les jours ; il m'arrive de le caresser à la dérobee, mais ça, d'abord je l'ai déjà dit, et ensuite, il ne faut pas trop l'avouer, puisqu'il est dit : « tu ne te feras point d'idole, tu ne te prosterner point devant elles, tu ne les adoreras point »... Même pas un livre ? Même pas un livre !

Vais-je raconter

La passionnante traversée de l'exposition « Héritage inespéré »² à laquelle j'ai eu le plaisir de participer activement ? Les lecteurs de l'Almanach du KKL ont tous visité ce bel ensemble qui leur parle de leur passé lointain... Quelle émotion en effet de se promener entre les vitrines horizontales, couchées, comme cet amas informe quand il a été trouvé, et de voir ces objets voués au

(1) *Sholem Aleykhem Au fil des Fêtes Récits sur les Fêtes juives* Edition Hermann. Traduction Doris Engel et Astrid Ruff

(2) Héritage inespéré. Objets cachés au cœur des synagogues sous la direction de Claire Decomps Galerie Heitz (15/10/2016 – 24/02/2017)

culte ou issus du quotidien, tous réunis dans un ensemble, dont le hasard a été le seul maître.

Comme on m'a priée d'illustrer cette traversée par des textes et des chansons, j'ai revisité mon passé judéo-alsacien pour enrichir ce parcours que j'ai mené avec Mégane Mahieu: j'ai montré une affiche datant de notre spectacle « Nous sommes tous les Juifs alsaciens » (1993), qui reprend un dessin d'Alphonse Lévy, bien représenté dans l'exposition; j'ai retrouvé une chanson écrite pour un spectacle des Yiddische Mamas et Papas, qui raconte la vie d'une famille vivant dans un village alsacien, et dont le père est « Peheimeshändler » (marchand de bestiaux), je l'ai interprétée avec plaisir, sous le dessin d'Alphonse Lévy qui le représente; j'ai aussi chanté la chanson écrite par Roger Siffer en alsacien « Hand in Hand » (la main dans la main), à partir du roman d'Erckmann-Chatrion « l'Ami Fritz », que nous lui avions commandée pour notre concert Klezmanouche; j'ai également lu un extrait de ce roman, où on a le plaisir de voir se développer une amitié réelle entre Fritz Kobus et le Rabbin Sichel, chose pas si fréquente! J'ai relu « Le Panier de houblon » de Claude Vigée, avec ses douces évocations de son enfance à Bischwiller, constamment assombries par l'épée de Damoclès de la peste nazie qui tombera cruellement sur ces communautés paisibles.

Dans mon « panier de houblon » personnel que je porte pendant la visite de l'exposition, j'ai mis, à la place de poireaux et de carottes, quelques livres qui parlent de l'histoire des juifs d'Alsace: les travaux de Freddy Raphaël bien sûr, un lexique de mots d'origine hébraïque qui sont rentrés dans l'Alsacien, le légendaire calendrier Joseph Bloch, plus vieux encore que l'Almanach, puisqu'il a eu 93 ans en 5777. Dans ce panier, je transporte même ma

propre « genizah » sous la forme de ma vieille « Tefilah Bloch », sur laquelle ma mère a écrit mon nom en 1962, et où j'ai ajouté celui de mon fils aîné Nathan en 1991: les premières pages ont été tellement lues et tournées par deux générations, que la reliure a cédé, et qu'elles se promènent désormais librement, sans entrave. Le livre aurait bien sa place dans une genizah!

J'ai aimé partager cette découverte avec un public juif, non-juif, toujours intéressé et curieux. Une jeune femme russe qui venait de découvrir sa judéité et qui fait des recherches pour la préciser, a murmuré qu'elle aimerait elle aussi constituer son « panier »...

Et quel ravissement, quand on sort du Palais Rohan, de se retrouver dans l'hiver sec et lumineux sur la place du Château, face au portail sud de la cathédrale dont les reliefs ont été revisités par de nouvelles illuminations et dont les exceptionnelles statues de l'Eglise (trionphante) et de la Synagogue (aux yeux bandés) vous interpellent!

Trop banal? Trop perso? Que choisir dans le vécu d'une année? Quelles sensations, quelles réflexions vont intéresser le lecteur?

Vais-je raconter?

Une petite animation en musique salle Blum, avec l'association « Brin de Causette » un dimanche de septembre? Les « appelants » et les « appelés » se rencontraient à la demande de ces derniers, afin de mettre enfin un visage sur une voix. Les personnes âgées dont la mobilité se réduit, apprécient ces coups de fil de bénévoles de la communauté. Sophie Hirsch a eu l'idée de me demander d'accompagner ces retrouvailles de ma voix, par quelques chansons.

Mon cœur se serre lors de ces rencontres avec des personnes vieillissantes: je repense à ma mère et au

JPcostumes

PRÊT-À-PORTER POUR HOMMES EN SHOW-ROOM

PROFITEZ DE PRIX DISTRIBUTEURS
TOUTE L'ANNÉE

ACCUEIL & CONSEILS PERSONNALISÉS

Cloth
Ermenegildo Zegna


EK EMMANUELLE
KHANH PARIS


DORMEUIL

LANIFICIO
F. LLI CERRUTI
DAL 1881

DE
FURSAC

 SAINT HILAIRE

24 boulevard de l'orangerie
67000 Strasbourg
www.jp-costumes.fr
03.88.22.46.16

Nous vous accueillons du lundi au samedi de 10h à 12h et de 14h à 18h.
(Ou sur rendez-vous à votre convenance)



douloureux chemin où je l'ai accompagnée pas à pas, étape par étape... L'ambiance était chaleureuse et détendue, et j'ai eu le plaisir de voir ces dames (et quelques hommes) chanter joyeusement avec moi « Comme un petit coquelicot », ou « Je me suis fait tout petit ». Pas un mot ne manquait. L'une d'elles m'a même donné une variante pour les paroles d'une chanson en hébreu, qu'elle chantait aux Eclaireuses. C'est en discutant avec ces dames, que j'ai réalisé qu'elles étaient lectrices régulières de l'Almanach et qu'elles m'avaient lue !

Moment simple, authentique où apparaît ce qu'appartenir à une communauté veut dire... J'étais heureuse de participer de ma voix, avec mon accordéoniste Yves Weyh, à cette fête de la solidarité intergénérationnelle.

Vais-je raconter ?

Des sentiments et des émotions encore plus intimes, dans mon éphéméride juif ?

Nos matinées d'étude biblique avec mon amie Véronique, celle que je nomme « la plus juive de mes amies goy » ? Passée par la fac de théologie, elle maîtrise très bien l'hébreu, en particulier les pièges de sa grammaire : cheva et daguesh, piel, nifal et hifil n'ont pas de secret pour elle. Quant à moi, j'ai gardé de mon passage au Talmud Torah cité au début de ce texte, et malgré une fréquentation très

dilettante, une certaine aisance dans la traduction de la Genèse : grâce aux excellents professeurs que j'ai eus, je suis très pointue dans la recherche des racines trilitères des mots : je les débusque sans erreur, quelque soit la rage qu'ils mettent à se dissimuler sous des avalanches de préfixes, suffixes, impératifs, possessifs. Nous passons ainsi une bonne heure chaque mercredi matin, à traduire quelques versets, proverbes, psaumes, et en récompense, nous nous plaisons à les chanter. Puis nous confrontons les interprétations de nos traditions respectives... Petit moment d'éveil intellectuel, pendant lequel rires et plaisanteries fusent !

Enfin, vais-je conclure ?

Par le partage d'une émotion toute particulière : celle de voir ma première petite fille Sarah, inscrite dorénavant dans le judaïsme religieux, lire parfaitement l'hébreu à 6 ans... Grâce à la mythique « Massoret » et à une méthode pédagogique individualisée qui commence dès le Gan, elle a lu l'hébreu avant le français, avec une assurance et une précision qu'on n'atteint plus jamais quand on a eu une éducation juive très sinueuse, et qu'on a été une élève tout juste passable du fameux Talmud Torah des jeudis matins à l'époque...

Mais ça, j'en ai déjà parlé.

Astrid Ruff



Pourquoi payer plus pour imprimer ?

ET SI LE VRAI BON PLAN, C'ÉTAIT CARTRIDGE WORLD ?

Votre service de recharge de cartouches pour imprimantes, fax et copieurs

Cartridge World
LE BON PLAN

67 avenue des Vosges **Tél : 03 88 36 56 92**

© CARTOUCHE RECHARGÉE - PLANÈTE PRÉSERVÉE

Projet financé par le Département de la Haute-Saône

*N'oubliez pas le tronc bleu-blanc.
Au moins une fois par semaine
mettez-y votre don.*



**Agence Immobilière
SCHWARTZ**

*VENTES, ESTIMATIONS, ADMINISTRATION DE BIENS,
LOCATIONS, SYNDIC DE COPROPRIETES*

LINGOLSHEIM 57 Rue du Maréchal Foch Tél. **03 90 20 75 00**
WASSELONNE 80 Rue du Général de Gaulle Tél. **03 88 87 05 02**

Atelier de Bijouterie - Joaillerie

Bijouterie. Fruhauf

Création - Transformation - Réparation

4, rue du Chaudron - STRASBOURG - Tél. 03 88 32 52 27

RÉSERVÉ



La nouvelle scène gastronomique de Tel Aviv

Si on vous dit "Tel Aviv" vous pensez à quoi? Une ville balnéaire festive? 13 km de plages de sable fin? 300 jours de soleil par an? Oui vous avez raison, mais pas totalement! Née le 11 avril 1909 par la volonté d'une poignée de familles juives établie à Yafo de créer le New York du Moyen-Orient, Tel Aviv est devenue en moins de 110 ans l'une des villes les plus attractives du monde.

Startups aux solutions innovantes, artistes aux techniques déroutantes et scène gastronomique florissante, Tel Aviv fait partie de ces paradis terrestres où la créativité et la liberté sont des valeurs sacrées.

Mais arrêtons nous un instant sur le délicieux sujet qui nous intéresse aujourd'hui: l'effervescence de la gastronomie israélienne. Ville multiculturelle par excellence, bâtit par des vagues d'immigration successives, Tel Aviv offre une cuisine à l'image de sa diversité. Face à un public israélien très voyageur et de plus en plus exigeant, les chefs israéliens se sont réinventés pour proposer une cuisine méditerranéenne revisitée. Et le succès est tel que plusieurs d'entre eux s'exportent même à l'étranger. Eyal Shani, par exemple, régale depuis 2 ans les parisiens avec ses Pitotes¹ au bœuf bourguignon ou Fish&Chips, tandis qu'à Londres c'est le chef Assaf Granit qui défraie la chronique avec deux



Tel Aviv

restaurants - The Palomar et The Barbary - parmi les plus courus de la City.

Pendant ce temps-là, à Tel Aviv ce sont les plus grands chefs du monde entier qui se déplacent chaque année pour découvrir les techniques et les saveurs uniques de la Ville Blanche. Semaine de la gastronomie française² ou encore Round³ Tables font partie de ces festivals qui attirent chaque année des dizaines de chefs étoilés dans les cuisines des plus grands restaurants de la ville.

Alors quelles sont les adresses à ne pas manquer lors de votre prochain séjour à Tel Aviv? Réponses avec notre sélection des restaurants les plus gourmands.

(1) Les Pitotes sont des pains ronds traditionnels du Moyen-Orient. On les retrouve la plupart du temps garnies de Falafels.

(2) La Semaine de la Gastronomie française est organisée chaque année par l'Ambassade France en Israël

(3) Round Tables est un festival culinaire qui invite des chefs étoilés du monde entier à venir cuisiner à Tel Aviv

Guide

• Blue Sky (cashier)

Meir Adoni, l'un des chefs les plus réputés d'Israël, offre ici une cuisine méditerranéenne casher halavi avec vue panoramique sur la mer. A noter qu'il possède également un autre restaurant de viande casher cette fois, le Lumina, et qu'il est sur le point d'ouvrir un premier restaurant à New York (non Casher).

Adresse: *Eliezer Peri St. 10 (Hotel Carlton), Tel Aviv-Yafo, Téléphone: +972 (0) 3 520 1830*



Blue Sky

• Brasserie

Des israéliens qui cuisinent les monuments de la gastronomie française, voici le pari très réussi depuis 20 ans du groupe R2M dont la Brasserie est l'un des établissements emblématiques. Adresse: *Ibn Gabirol St. 70, Tel Aviv-Yafo, Téléphone: +972 (0) 3 696 7111*

• Lilyot (cashier)

Lorsque le chef de Fauchon Tel Aviv décide de se lancer un nouveau défi, c'est dans les cuisines du restaurant Lilyot que cela se passe. Arrivé il y a un an dans cette adresse bien connue de la ville, Yonathan Berrebi y propose une cuisine qui réconcilie gastronomie et règles de la casherout.

Adresse: *Dafna St. 2, Tel Aviv-Yafo Téléphone: +972 (0) 3 609 1331*

• Messa

C'est le restaurant de toutes les stars de passage à Tel Aviv. Présidents et

autres chanteurs s'y bousculent pour son ambiance très tendance et sa cuisine aux saveurs déroutantes.

Adresse: *HaArba'a St. 19, Tel Aviv-Yafo, Téléphone: +972 (0) 3 685 6859,*

• Romano

Le chef Eyal Shani y propose une cuisine israélienne décomplexée dans un cadre underground très prisée par les avertis à Tel Aviv.

Adresse: *Jaffa Road 9, Tel Aviv-Yafo Téléphone: +972 (0) 54 317 7051,*



Romano

• Toto

Dans ce restaurant gastronomique, le chef Yaron Shalev offre une cuisine du monde agrémentée d'une touche israélienne qui fait toute la différence.

Adresse: *Berkovitch St. 4, Tel Aviv-Yafo Téléphone: +972 (0) 3 693 5151*



Toto

• Zakaim

Après le végétalisme, dites bonjour au véganisme. Ni viande, ni œufs, ni aucun produit provenant d'un animal ne sont cuisinés chez Zakaim. Malgré ces restrictions alimentaires, la cuisine y est 100 % israélienne et absolument exceptionnelle.

Adresse: *Simtat Beit HaSho'eva*
St. 20, Tel Aviv-Yafo

Téléphone: +972 (0) 3 613 5060

Emmanuel SCHWAB



Zakaim

Happy in Tel Aviv est un média en ligne qui propose de faire découvrir chaque jour une nouvelle facette Tel Aviv. Présente depuis 3 ans sur les réseaux sociaux (Facebook, et Instagram) et accessible sur le

site internet happyintlv.net, cette nouvelle source d'information permet aux habitants et aux touristes ne maîtrisant pas l'hébreu d'être au courant des dernières tendances et infos qui rythment la Ville Blanche.

A photograph of a Lalique vase with intricate floral etching, surrounded by dried flowers. The vase is the central focus, with various dried floral arrangements around it. The background is white.

LALIQUE

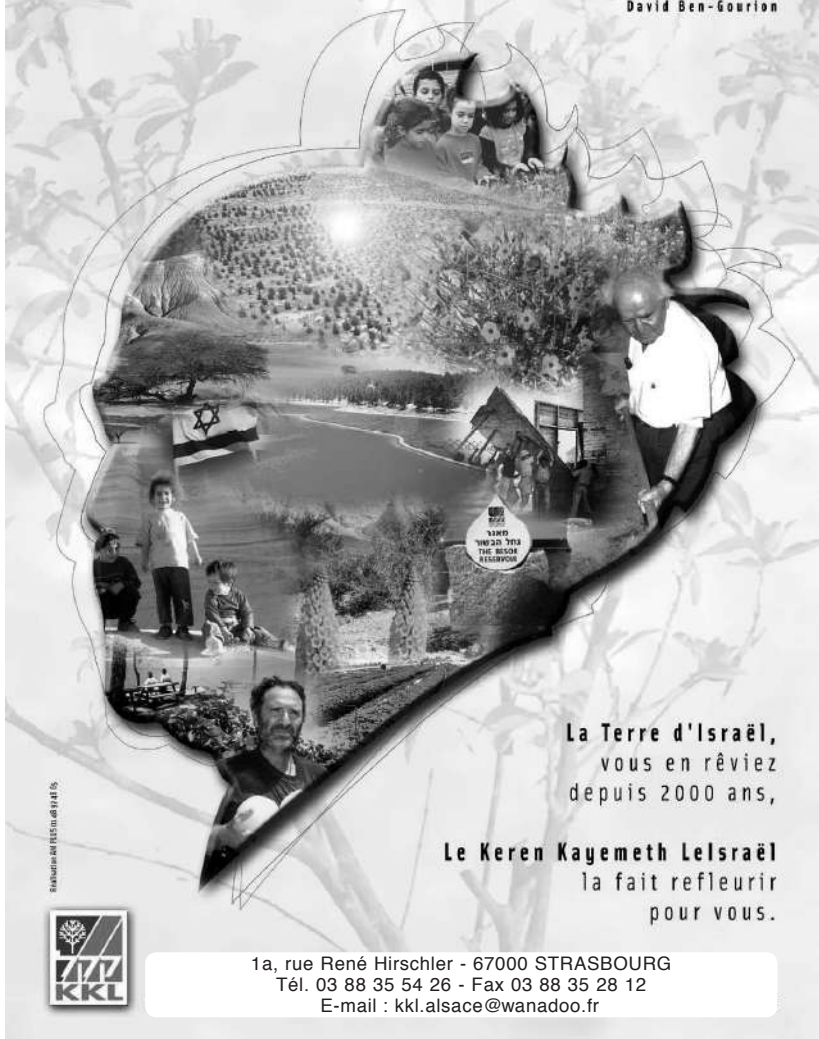
lalique.com

Boutique Strasbourgeoise des Arts et du Feu
25 rue du Dôme - 67000 Strasbourg
03 88 75 55 52

"L'avenir d'Israël passe par le Néquev"



David Ben-Gourion



La Terre d'Israël,
vous en rêvez
depuis 2000 ans,

Le Keren Kayemeth Lelsraël
la fait reflleurir
pour vous.

Publication de 1953 en 48 pages



1a, rue René Hirschler - 67000 STRASBOURG
Tél. 03 88 35 54 26 - Fax 03 88 35 28 12
E-mail : kkl.alsace@wanadoo.fr



Des baraques en ruines au centre européen des résistants déportés

La 2^{ème} guerre mondiale a brouillé aussi bien les frontières et que la notion d'humanité. Cette confusion est symbolisée au plus haut point par le camp de déportation du Struthof. Ce lieu est situé sur une colline boisée vosgienne côté alsacien, (et fut comme toute la région annexée par le III^{ème} Reich devenue allemande). Les nazis y construisent un camp de travail aux conditions de vie épouvantables. 22000 personnes y périrent entre le 1^{er} Mai 1941 et le 25 Novembre 1944. Peu à peu un travail de mémoire, de conservation et de transmission va se construire sur le plan local, national et international.

Du camp à la prison

Le camp du Struthof, ses sinistres baraques et son four crématoire, est la 1^{ère} rencontre entre les armées de libération et les abominations du régime nazi en France. En Janvier 1945 le ministère de l'Intérieur français utilise les baraquements comme prison pour les Allemands et les Français suspectés de collaboration. Environ 2500 personnes y seront détenues en attente de procès. Les baraquements continuent de servir de geôles mais il n'y a ni travaux forcés ni exécutions arbitraires. Dès cette date les déportés survivants libérés et les proches des résistants emprisonnés cherchent, archivent et conservent les documents et preuves

qu'ils trouvent dans la région sur le calvaire et la disparition de leurs amis.

La terrible prise de conscience

A la fin des combats les responsables encore vivants des réseaux de résistance font un macabre décompte et partent à la recherche des corps de leurs compagnons disparus. De nombreux membres du célèbre réseau Alliance ont été déportés au Struthof et leur chef, Marie Madeleine Fourcade, vient chercher les traces de leur passage. Suivant les témoignages des résistants locaux, elle trouve des documents enfouis sous la baraque 10 dans une simple bouteille. Le sombre travail de mémoire se met en place afin de déterminer dans la mesure du possible les conditions et les lieux de mise à mort des résistants français et étrangers détenus au camp du Struthof. Il faut conserver, trier et étudier les documents allemands, rechercher des témoins, noter et recouper leurs témoignages dans une période douloureuse et de privations.

Une mémoire partagée

Rapidement les survivants et les proches des déportés se regroupent en associations: l'Amicale des Anciens Déportés Politiques du camp de Struthof, l'Amicale des Anciens internés des camps de Schirmeck et du Struthof et l'Amicale des Déportés et Familles de Disparus de Natzweiler-Struthof et ses

la chaiserie

Chaises, tables,
relaxation,
voilages personnalisés

cannage, paillage,
tapiserie,
collage,
réparations

La chaiserie
62 rue Jacques Kablé
BP 50282
67007 Strasbourg Cedex

03 88 25 62 50
www.lachaiserie.fr



WWW.COMAGUOL.COM

KIM SARL

VOLETS ROULANTS

- Installation et réparation de volets roulants
- Électrification de volets roulants

Tél. 03 88 32 85 66

(de 9h à 12h - fermé le mercredi)

4, impasse des Bonnes Gens

67000 STRASBOURG

Fax 03 88 22 40 54

contact@voletsroulantskim.com

A votre service depuis 1938



OUVERT DU
DIMANCHE AU JEUDI

LA FABRIQUE
A MIAM

MANU PIERROT

LIVRAISONS 09 82 55 01 10

10, RUE GLOXIN

RÉSERVATIONS 03 88 24 01 10

Kommandos. L'armée et le général de Lattre rendent hommage au général Frère lors d'une cérémonie commémorative le 11 Février 1945. De leur côté, les Allemands veulent punir les véritables coupables des crimes commis entre 1939 et 1945, ils organisent des procès qui permettent de prendre connaissance des témoignages des responsables et de commencer à collecter les documents officiels. Certains nazis ont fui, d'autres se cachent dans la région et la Justice a besoin de preuves irréfutables pour juger l'innommable.

Chronologie des mesures de conservation et de mémoire du site

1949 Septembre: le président du Conseil transfère la responsabilité du camp au ministère des Anciens Combattants et Victimes de guerre.

1950 Mars: décision de la Commission nationale des déportés, internés et résistants de créer une nécropole nationale au Struthof, afin de recevoir les dépouilles des déportés que les nazis n'ont pas réussi à faire disparaître.

1950: le sol du site est classé monument historique, puis l'année suivante le bâtiment du four crématoire.

1953 Octobre: un décret crée un comité national afin de construire un mémorial de la déportation sur le site du Struthof.

1954 Mars: cérémonie de destruction symbolique d'une baraque de couchages en très mauvaise état.

1954 Décembre: création d'une Commission exécutive composée d'anciens résistants et de déportés, responsable de la construction du Mémorial.

1957: inhumation officielle d'un déporté inconnu symbolique

1959 Juillet: fin des travaux du sculpteur Lucien Fenaux; haut de 40 mètres et visible depuis la vallée; ce Mémorial représente une flamme et la silhouette émaciée d'un déporté.

1960 Juillet: enterrement de 14 urnes provenant des différents camps de concentration de toute l'Europe, inauguration par le Président de la République, le Général de Gaulle, des plaques souvenirs des déportés étrangers et du réseau Alliance.

1965: création du musée regroupant des objets du camp et expliquant son fonctionnement dans la seule baraque dortoir d'origine.

1973: inauguration du gisant à l'entrée du camp.

1975: visite du 1^{er} ministre Jacques Chirac à l'occasion du 30^{ème} anniversaire de la libération des camps.

1976: incendie criminel du musée. Reconstruction à l'identique de la baraque-dortoir.

1979: inauguration de la Croix de lorraine au bas du camp.

1980: visite du Président de la République Valéry Giscard d'Estaing.

Les contestations

«Les loups noirs» est le nom d'un groupuscule d'autonomistes alsaciens. Ils revendiquent l'incendie de la baraque originale qui servait de musée. Le mobile serait l'absence de témoignages de la période pendant laquelle le camp servait de prison pour les suspects de collaboration, dont des Alsaciens. L'opinion publique prend conscience des risques de disparition des lieux de tortures et de meurtres des déportés résistants, ainsi que du négationnisme qui commence à se répandre. L'Alsace doit accepter son Histoire et participer à son écriture impartiale. Conserver les traces des horreurs nazies, et pouvoir les faire connaître au plus grand nombre devient une obligation. La disparition des témoignages directs des survivants rend la transmission de l'histoire du camp encore plus importante. La mémoire des disparus doit être reconnue, les responsabilités

de chacun doivent être acceptées pour pouvoir avancer. Le camp du Struthof est une preuve toujours debout, le four crématoire et les lieux de tortures sont des traces irréfutables dont il faut prendre soin pour les générations futures.

La dimension européenne

En 1988 l'ancien espion anglais Bob Sheppard, fait prisonnier 2 fois par les Allemands en France et déporté entre autres au Struthof, est président de l'Amicale Nationale des Déportés et Familles des Disparus de Natzweiler-Struthof. Il propose la création d'un musée de dimension européenne retraçant l'histoire de la Déportation des Résistants en Europe. L'idée est adoptée par le secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants et en 1991 la Commission Exécutive du Struthof décide de l'implantation d'un musée européen de la déportation sur le site même du camp légèrement à l'écart des baraques. L'année suivante 9 responsables de la conservation de camps de concentration de toute l'Europe (y compris les pays de l'Est) se rencontrent à Strasbourg sur l'invitation du Président de la République pour la création du nouveau musée. Le projet se concrétise en 1995 lors de la visite du 1^{er} ministre Alain Juppé sur le site. Le financement tarde un peu à cause du nombre de projets sollicitant des fonds, notamment les travaux de conservation du camp d'Auschwitz. Après les contrôles administratifs et les concours d'architectes, les travaux commencent en juin 2003. Au bout d'un an de travaux les ouvriers découvrent la Kartoffelkeller, cette cave fortifiée. Creusée par les déportés, soutenue par des murs en béton armé ce labyrinthe n'a toujours pas livré le secret de sa destination. Ouvert aux visiteurs le site en sous-sol du musée provoque

l'émotion propre à ressentir la souffrance des prisonniers.

Les choix muséographiques

10 ans après le discours du Vel d'hiv (1995) qui reconnaît la participation de la France dans la collaboration, le Président de la République, Jacques Chirac visite le Centre européen de la Résistance et de la Déportation (CERD) et le camp du Struthof.

Le site propose 2 musées différents, le grand bâtiment moderne, le CERD expose en permanence et grâce aux techniques les plus modernes l'Histoire de l'Europe à partir de 1919, la montée des régimes fascistes puis les mouvements de résistance qui les ont combattus. Les témoignages: objets, récits, films et photographies ont été choisis avec soin dans toute l'Europe pour rendre les événements le plus fidèlement possible dans leur contexte. Il est accessible aussi bien aux enfants venant avec leurs enseignants, qu'aux visiteurs plus âgés, plus ou moins informés sur cette période noire. Les données historiques sont passionnantes par leurs origines diverses et leur présentations claires et émouvantes. La visite du CERD inclut la descente dans la Kartoffelkeller.

Le 2nd musée se trouve dans une baraque restaurée du camp lui-même. Situé près de l'entrée, il explique le fonctionnement du camp du Struthof, son administration nazie et la biographie des dirigeants. Les conditions de travail, de survie et de morts des déportés sont expliquées au fur et à mesure de la progression dans le bâtiment. Tous les objets présentés ont un lien direct avec le Struthof et les camps de travail annexes répartis dans le massif vosgien. Malgré les conditions de détention, certaines photographies et des dessins qui ont pu être réalisés à l'époque nous sont parvenus.

Si l'exposition paraît plus classique que le CERD, le spectateur approche au plus près la vie et la mort des internés du camp, avant de visiter le camp en lui-même avec ses lieux de mémoire et son four crématoire.

La chambre à gaz française

Si la chambre à gaz située en dehors du camp, à côté de l'auberge est classée monument historique en 1951, rien ne la distingue dans le paysage champêtre. Une stèle est dressée dans le cimetière juif de Cronembourg pour honorer les restes de 86 victimes juives qui y ont péri. Ce n'est qu'en 1970 qu'une plaque portant la mention de l'utilisation de ce lieu de mort est apposée. Le rôle de cette chambre à gaz revient dans la conscience collective grâce au livre du polémiste J.C. Pressac *l'Album du Struthof* paru aux Etats Unis en 1985. Et c'est grâce à l'excellent et émouvant travail de fourni de l'historien allemand Hans Joachim Lang que le nom des 86 Juifs gazés au Struthof est publié en 2004 et que le ministre délégué aux Anciens Combattants inaugure une plaque sur place à leur mémoire dès l'année suivante. La Résistance passe également par la recherche historique, la transmission et l'hommage aux disparus.

La conservation et la présentation au public des documents locaux ou internationaux ayant trait à la Résistance au nazisme est une garantie de la

diffusion de l'Histoire et du cortège d'horreurs de la seconde guerre mondiale. En intégrant le réseau de l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre (ONACVG) le site du Struthof est géré, rénové et mis en valeur au nom de l'Etat. Ce réseau doit développer la visibilité des sites, y commémorer des moments forts, proposer des liens pédagogiques et culturels et permettre aux chercheurs en Histoire de travailler et de diffuser leurs découvertes. Tous les échelons administratifs ont œuvré tour à tour et en commun pour pérenniser le souvenir des Résistants ayant péri en déportation. Aujourd'hui le Struthof et ses musées sont visités par 100 000 scolaires par an dont une majorité d'écoliers allemands.

Valérie Sibony



Bibliographie:

- <http://www.struthof.fr/le-centre-europeen/la-creation-du-centre-europeen-du-resistant-deporte/les-sources-historiques/>
- L'Arche de Noé de Marie-Madeleine FOURCADE, Fayard, 1968
- Missions secrètes et Déportation 1939-1945 Les roses de Picardie édition Heymal 1988
- http://www.jacqueschiracasso.fr/archives-elysee.fr/elysee/root/bank_mm/pdf/struthof.pdf

HERRMANN
FRÈRES & FILS **IMMEUBLES**

16 rue du 22 novembre • 67000 Strasbourg
Tél. 03 88 32 78 53 • Fax 03 88 22 36 03
mail: contact@herrmannfreres.fr

MAROQUINERIE URY

... et la vie vous sourit!



ZONE PIÉTONNE HAGUENAU
72, grand' rue - 67500 HAGUENAU
Tél. 03 88 93 93 28 - Fax: 03 88 63 81 03

Décoration JUNG

Meubles Cuisines
S.A.S.U.



L'un des meilleurs
ouvriers de France 1997

Artisan depuis 1907

Maître-tapissier
décorateur d'intérieur

Conseils

personnalisés
Ebénisterie - Vernissage
Meubles - Salons
Grand choix de tissus
Créations sur mesure

Visitez notre exposition
permanente sur 4 niveaux

Lundi : 14 - 19h
Mardi à vendredi : 9 - 12h et 14 - 19h
Samedi : 9 - 12h et 14 - 18h



CHABERT
Cuisine

Stores - Rideaux
Tentures murales
Moquettes
Exposition literie
Essais
Ateliers de rénovation
Placards

www.meubles-jung.fr
meubles.jung@orange.fr

Tél. : 03 88 31 03 71 - Fax : 03 88 31 23 83

74-76, rue Boecklin - 67000 STRASBOURG ROBERTSAU
Parking sur l'arrière - Devis gratuit

ELECTRO ENTREPRISE

H. STAHLBERGER

S. A R. L. au capital de 30 000 €



6, impasse des Roses - **67202 WOLFISHEIM**

Tél. 03 88 78 12 28 - Fax 03 88 78 66 03

E-mail : stahlbergersarl@bbox.fr



En souvenir de Paul LEHMANN 1930 - 1944

Le 23 novembre 2014, à la fin du Shabath, j'ouvre mon ordinateur pour lire mon courrier. C'est là que je trouve un message adressé par Monsieur Pierre Joly au site du Judaïsme d'Alsace et de Lorraine: «Bonjour monsieur, je recherche un camarade disparu le 23 juin 1944, tué au passage de la division DAS REICH à Trémolat en Dordogne. Ma question est la suivante: dans vos registres auriez-vous ce nom Paul Lehmann. De oui dire il serait au cimetière de Gerstheim? je vous remercie de prendre de votre temps. PIERRE.» (mail du 22.11.14)

Dès la réception de ce message, j'entreprends une recherche dans *Le Memorbuch mémorial de la déportation et de la Résistance des Juifs du Bas-Rhin*, ouvrage publié par le grand rabbin Gutman, et qui a été mis en ligne dans notre site. Pas de référence à Paul Lehmann parmi les fusillés ou déportés de Gerstheim! Mais je trouve ce nom parmi les victimes originaires de Saverne. Je consulte aussitôt la plaquette réalisée en son temps sur la Communauté Israélite de Saverne par Alain Kahn, où je trouve une photo de la plaque du souvenir des morts de la communauté pendant la première et la deuxième guerre mondiale. Plusieurs Lehmann y apparaissent, l'un d'eux se prénomme Paul. Je téléphone à Alain Kahn, président de la Communauté et je lui demande si parmi les photos des



Paul Lehmann 4 ans à Saverne

tombes méthodiquement photographiées par Monsieur Jean-Pierre Kleitz, se trouverait par hasard celle d'un certain Paul Lehmann. L'informatique aidant, je reçois quelques minutes plus tard la photo de sa pierre tombale et celle de ses parents. Sur la tombe du jeune homme, au-dessous de son nom est gravée la «mort pour la France (1930-1944)».

Sur la base de ces éléments déjà réunis, je reprends contact avec Pierre Joly, lui demandant de bien vouloir me transmettre son numéro de téléphone afin que nous puissions nous entretenir

de vive voix. Je peux ainsi lui demander quel âge avait Paul quand il a été atteint par les balles allemandes. Sa réponse ne laisse aucune équivoque : il s'agit bien du même Paul Lehmann.

Dans un second message, Pierre Joly précisera qu'il est né à Gerstheim et qu'il a été évacué vers la Dordogne avec sa famille, comme la plupart des Alsaciens. En 1940 ils se sont installés au village de Ste Alvere, et c'est là qu'il a fait la connaissance de Paul. Celui-ci « n'avait pas beaucoup de camarades, et comme nous étions du même pays, le rapprochement a été rapide. Les gens pendant la guerre étaient méfiants, plus son origine juive. En Dordogne en 1940 ils n'avaient jamais vu d'étrangers (surtout avec un accent). » (mail du 25.11.14) Il se souvient encore d'une anecdote concernant leur relation : « J'ai été victime d'un accident de bicyclette : à cheval derrière, je descends du vélo et me blesse les parties intimes. Paul et sa soeur sont venu me voir et voulaient voir, me croyant circoncis. Ce fut les seuls qui m'ont honoré de leur visite. »

Soixante-dix ans après, Pierre est toujours hanté par le souvenir de son camarade et par le fait qu'aucune plaque du souvenir ne rappelle son assassinat : « Nous sommes dans un monde de violences, avec bien souvent des gens gentils. La raison du souvenir qui revient souvent, vous devez savoir que, quand un enfant a l'âge que j'avais à l'époque se trouve devant autant de brutalités, il reste marqué par ces souvenirs douloureux. Paul fut victime de la bêtise humaine ! Je suis aussi triste que le jour de sa mort, et plus j'écris plus le souvenir est fort. Paul était plus âgé que moi, mais quand on est petit la taille, ne compte pas. A Ste Alvere il ne parlait pas beaucoup, il était un peu méfiant, car ses origines le tenaient

écarté. Nous avons eu quelques discussions, comme des gamins. Je le voyais partir, sa maman et sa sœur le couvaient quand il parlait de chez eux, lui ajustant son béret et sa cape. » (mail du 26.11.14)

Je prends contact avec Bernard Reviriego, responsable des Archives départementales de la Dordogne, et auteur d'un excellent ouvrage : *Les Juifs en Dordogne, 1939-1944*. Il est tout surpris d'entendre cette histoire pour la première fois, et entreprend sur le champ une recherche sur les noms des Juifs résidant dans ces villages, et me fait parvenir deux feuillets jaunés : deux exemplaires de la « Liste des Juifs Français » dans la commune de Ste Alvere et celle de Trémolat, établies par la Préfecture. On y lit notamment les noms de Paul Lehmann, de ses parents, de sa sœur, de son oncle et sa tante.

Sur ce, et au même moment, deux mails se croisent l'un venant de Périgueux, l'autre de Jérusalem, chacun avec le même lien : Bernard Reviriego et moi-même avons découvert au même instant, dans le journal *Sud-Ouest*, un article accompagné d'une photo d'époque. Certes, quelques-uns des faits relatés sont inexacts (indiqués entre crochets) mais l'essentiel y est.

Je téléphone aussitôt à l'auteur, Jean Miane, un habitant de Trémolat. Celui-ci me raconte qu'il a dû insister à maintes reprises auprès du journal pour faire publier son article, et qu'il a réussi à le faire paraître le 8 août 2014. Cette concomitance est quasiment miraculeuse, la parution de l'article s'étant produite peu de temps avant l'intervention de Pierre Joly ; c'est comme si tout-à-coup des volontés s'éveillaient de toutes parts pour remplir ce devoir de mémoire pendant qu'il en est encore temps.

« C'est un drame dont aucune plaque commémorative ne célèbre la mémoire. Pourtant, il y 70 ans, un enfant est mort en martyr à Trémolat. 23 juin 1944,

vers 15 heures. Un convoi allemand, venant de Pezuls, se dirige vers Trémolat. Au niveau du moulin d'Amont, deux cyclistes, en mission pour la Résistance afin de transporter des armes de poing, aperçoivent le convoi, cachent leur matériel et s'enfuient. Albert Monzie, pêcheur professionnel à Calès, se jette dans la réserve d'eau du moulin et, par le canal de dérivation, parvient à rejoindre le lit du ruisseau, la Rège, par lequel il s'échappe. Son futur gendre, Maurice Lescure, de Sainte-Alvere, choisit de courir vers les hauteurs de la route de Limeuil. Touché par une balle au talon, il parvient toutefois à prendre la fuite.

Paul gardait les vaches

Mais, plus bas, un enfant garde des vaches. Caché par sa famille avec sa sœur aînée Odette, chez son oncle et sa tante, Salomon et Jeanne Weil, eux-mêmes réfugiés alsaciens accueillis à la Queyrie, dans la ferme des Brustolin, Paul Lehmann, âgé de 14 ans, donc, surveille les bêtes de la famille Monzie. Affolé, lui aussi cherche à s'enfuir. Il est criblé de balles.

Les Allemands pénètrent dans la cuisine du moulin, vident et pillent les conserves, le vin, les volailles, avant de repartir vers le bourg et Lalinde, emportant les victuailles qu'ils n'ont pas consommées sur place.

Le jeune Paul, qui perd beaucoup de sang, peut alors rejoindre le moulin où il est pris en charge par la Résistance locale. Transporté à l'hôpital de Sarlat, il y décède le lendemain, le 24 juin 1944. Sa famille est repartie le 2 septembre 1945 vers Haguenau (Haut-Rhin), [emmenant avec elle la dépouille du jeune garçon, pour l'inhumer au cimetière de Gerstheim].

Depuis, sa sœur Odette est souvent revenue en Dordogne, département en souvenir duquel elle avait transformé une pièce de sa maison en véritable musée. Récemment décédée, elle repose désormais aux côtés de Paul.

Au moulin d'Amont, Lucette Monzie, devenue l'épouse de Marcel Farges, reste le dernier témoin visuel de cet épisode douloureux.»

Jean Miane

Jean Miane avait été régulièrement en contact avec la sœur de Paul, Odette, qui se rendait souvent en Dordogne depuis la guerre, pour y retrouver le souvenir de son frère trop tôt disparu. Il m'a appris le décès récent, en janvier 2014 d'Odette née Lehmann, qui avait résidé à Gerstheim presque jusqu'à la fin de sa vie. Elle s'était mariée, mais n'avait pas eu d'enfant.

Une recherche menée sur le web par Alain Kahn aboutit à l'annonce de décès parue dans le journal régional, et de son enterrement à Gerstheim. Les personnes mentionnées dans cette annonce ne me sont pas inconnues: Patrick Blum, président de la Communauté Israélite de Haguenau avait bien connu Odette Lehmann et s'était occupé d'elle lorsqu'elle résidait dans une maison de retraite dans sa ville. Dès le lendemain matin il m'envoie une série de documents: le livret de famille des parents de Paul et de Odette, la copie de la page mentionnant leur naissance, une photo de Paul, une autre en compagnie de sa sœur, une photo de classe, sans doute en Dordogne, avec le nom marqué au crayon «Paul», et un acte de réinhumation à Saverne, datant de 1949.

J'ai la chance de posséder la collection complète du *Bulletin de nos Communautés*, qui m'a été remise après le décès du grand rabbin Deutsch et de son épouse, je peux lire dans le n° du 24 juin 1949 la page où sont mentionnées les réinhumations avec la mention: «A Saverne: Le 19 juin, M. Maxime Lehmann, tué en 1944 à Mauriac (Gironde). - Le 24 juin, M. Paul Lehmann, mort le 24 juin 1944, à l'âge de 14 ans 1/2 en Dordogne».



Annonce décès Paul Lehmann,
Saverne

Je fais donc par le Net une demande de son certificat de décès auprès de la municipalité de Sarlat. Tout porte effectivement à croire que Paul n'est pas décédé aussitôt après qu'on lui ait tiré dessus, grièvement blessé, il a été transféré à l'Hospice de Sarlat, ce qui me sera confirmé par le certificat qui me parviendra quelques jours plus tard: «Décédé le 25 juin 1944» avec annotation en marge: «mort pour la France».

Pierre Joly me communique alors le numéro de téléphone de celle qui a été le témoin visuel des événements de l'époque. Madame Lucette Farges me décrit les événements: deux jeunes à bicyclette avaient été repérés par les Allemands; c'étaient des maquisards, l'un de 25 ans, l'autre d'une quarantaine d'années. Ils arrivent à hauteur du Moulin d'Almont, où résidait Lucette, qui était alors une gamine d'une douzaine d'années. Les maquisards, se sentant repérés, abandonnent leurs vélos contre la maison, et leurs valises chargées d'armes et de munitions. L'un des deux est blessé au talon et parvient à s'enfuir en plongeant dans la rivière et en passant de l'autre côté du moulin; l'autre s'enfuit à travers les champs de coton, il remarque Paul

Lehmann qui garde les vaches dans un pré et lui dit: «Viens avec moi, ne reste pas là, les Allemands vont te tirer dessus». Mais Paul n'arrive pas à s'enfuir assez rapidement, et ce seront les balles allemandes qui le rattraperont. «Grièvement blessé dans le bas du ventre, je le vois encore devant moi avec ses chairs déchiquetées et des morceaux d'os. Il sera amené à l'école de Trémolat encore conscient, mais pour très peu de temps. Les maquisards devaient le récupérer pour l'amener aux Hospices de Sarlat. L'un des deux maquisards qui se sont enfuis allait être par la suite mon futur beau-père».

C'est ainsi qu'en l'espace de quelques jours, nous avons pu reconstituer le parcours de ce jeune garçon jusqu'à sa fin tragique, loin de son Alsace natale, et sa remise en terre définitive à Saverne, d'où il était originaire. Pour tous nos correspondants, parmi lesquels ceux qui ont connu Paul Lehmann: il faut absolument qu'une plaque souvenir ou un monument lui soit dédié en Dordogne et pourquoi pas aussi en Alsace? Tous tiennent à cœur que son souvenir ne soit pas oublié, lui qui est parti si jeune. Tous

les témoins restent profondément marqués par les événements tragiques auxquels ils ont assisté.

La Communauté de Saverne a déjà pris l'initiative d'organiser une cérémonie souvenir pendant l'année 2015, à laquelle a été associé le groupe inter-confessionnel de la ville, pour que la mémoire ne s'éteigne pas.

Du côté de la Dordogne, Bernard Reviriego, responsable des Archives départementales va recueillir le témoignage de Lucette Farges, dans le but de programmer une commémoration au niveau local.

Dévoilement de la plaque commémorative

Le 2 juillet 2016, c'est avec beaucoup de détermination et de recueillement, que les habitants de Trémolat ont assisté à cette journée de commémoration, en souvenir de Paul Lehmann.

Malgré quelques gouttes de pluie, la cérémonie qui réunissait les habitants de Trémolat et de Ste Alvere s'est déroulée dans une ambiance très chaleureuse. Un représentant des anciens combattants assistait à cette manifestation. Elle a été organisée par le Conseil municipal de Trémolat et de son maire, M. Chassagne, qui ont tout mis en œuvre pour que cette journée soit une réussite.

C'est Madame Marie-Françoise Miane-Florent qui a pris l'initiative de la pose de cette stèle, en hommage à la mémoire de son père, Jean Miane, qui était resté en contact avec la famille de Paul Lehmann et il avait réussi à faire publier dans *Sud-Ouest*, en août 2014, un article évoquant l'assassinat du jeune garçon par les soldats allemands. Madame Lucette Farges, née Monzie, qui est le dernier témoin de ce drame, a dévoilé la plaque avec une grande émotion. La stèle et la plaque sont d'une grande sobriété. On s'est volontairement abstenu d'y inscrire des signes trop ostentatoires, pour éviter

TRÉMOLAT

Une stèle inaugurée en mémoire de Paul Lehman



Le jeune Alsacien, réfugié dans la ferme des Brustollin, a été assassiné pendant la Seconde Guerre mondiale.

C'est sur une petite route de campagne proche du Moulin d'Amont ou il a vécu, que samedi 2 juillet a été inaugurée une plaque commémorative en hommage à un jeune gascou, Paul Lehman. Paul était un réfugié alsacien pendant la Seconde Guerre mondiale.

Accueillis avec sa famille à la Queyrie dans la ferme des Brustollin, il gardait tranquillement un troupeau de vaches lorsqu'il tomba sous les balles allemandes le 23 juin 1944. Il avait 14 ans. Paul était un mauvais élève, au mauvais moment. Pris en charge par la Résistance locale et transporté à l'hôpital de Sarlat, il y décéda le lendemain. Cette tragédie reste encore dans les mémoires et c'est nombreux ces émus que les habitants sont venus pour ce événement.

bien particulier. Le maire a lu un article écrit par Jean Miane (*lire Sud Ouest*) du 8 août 2014, qui rapporte les événements exacts durant cette terrible journée. Étaient aussi présents M^{me} Farges et Miane-Florent, et M^{me} Nardoux, Chassagne et Joly. Associations, Institutionnels et représentants de communes voisines étaient également présents.

Les noms de certains amis, anciens réfugiés alsaciens à Trémolat, n'ayant pu se déplacer, ont été cités afin de les associer à ce recueillement. Lucette Monzie, alors adolescente, devenue épouse de Marcel Farges, reste le dernier témoin de ce drame et c'est avec émotion qu'elle a effectué le dévoilement de la stèle.

Nicole Thabaraud

qu'elles ne soient vandalisées. Mais les gens de l'Est de la France, les Alsaciens et tous ceux qui sont de confession juive savent bien quelle est l'origine du nom « Paul Lehmann ».

Monsieur Pierre Joly, l'ami d'enfance du jeune martyr, qui se trouvait avec lui dans le village au moment de son assassinat, et qui avait lancé un appel par internet, demandant que soit honorée la mémoire de son compagnon, était présent à la cérémonie. Il exprime son « grand sentiment de soulagement »: « 72 ans à vivre avec l'espoir de la réussite. Enfin voilà qui est fait. J'espère que tous les frères et sœurs (*) de Paul vont aimer ce qui a été fait à Trémolat. Saverne s'en souviendra, je pense, pendant de longues années. Pour ma part j'ai rempli mon contrat. Mais j'ai dans ma mémoire et toujours vivant, mon copain PAUL... »

Michel Rothé

* Il veut dire : « ses coreligionnaires »

AOÛT 2017	אב-אלול 5777	AOÛT 2017
Ma 1	ט 9 21h52 Jeûne d'Av	
Me 2	י 10	
J 3	יא 11	
V 4	יב 12	
ש 5	יג 13 21h51 Vâeth'hanane, Na'hamou	
D 6	יד 14	
L 7	טו 15 Tou beav	
Ma 8	טז 16	
Me 9	יז 17	
J 10	יח 18	
V 11	יט 19	
ש 12	כ 20 21h38 Eqév	
D 13	כא 21	
L 14	כב 22	
Ma 15	כג 23	
Me 16	כד 24	
J 17	כה 25	
V 18	כו 26	
ש 19	כז 27 21h24 Reéh	
D 20	כח 28	
L 21	כט 29 Yôm Kippour qâtâne	
Ma 22	ל 30 Rôch 'hôdech	
Me 23	א 1 Rôch 'hôdech	
J 24	ב 2 1er jour des Seli'hôth (Sephardim)	
V 25	ג 3	
ש 26	ד 4 21h10 Chôphetim	
D 27	ה 5	
L 28	ו 6	
Ma 29	ז 7	
Me 30	ח 8	
J 31	ט 9	

SEPT. 2017	אלול-תשרי 5777-5778	SEPTEMBRE 2017
V 1	י 10	
ש 2	יא 11 20h54 Ki-thêtsê	
D 3	יב 12	
L 4	יג 13	
Ma 5	יד 14	
Me 6	טו 15	
J 7	טז 16	
V 8	יז 17	
ש 9	יח 18 20h40 Ki-thâvô	
D 10	יט 19	
L 11	כ 20	
Ma 12	כא 21	
Me 13	כב 22	
J 14	כג 23	
V 15	כד 24	
ש 16	כה 25 20h25 Nitsâvim – Vayyêlekh	
D 17	כו 26 1er jour des Seli'hôth (Achk.) – Souvenir des déportés	
L 18	כז 27	
Ma 19	כח 28	
Me 20	כט 29	
J 21	א 1 Roch Hachana 1	
V 22	ב 2 Roch Hachana 2	
ש 23	ג 3 20h10 Haazinou, Chouvâ	
D 24	ד 4 Jeûne de Guedalia	
L 25	ה 5	
Ma 26	ו 6	
Me 27	ז 7	
J 28	ח 8	
V 29	ט 9 Veille de Kippour	
ש 30	י 10 19h55 Yom Kippour	



**Achat - Vente - Location - Gestion locative
de biens immobiliers**



- ✓ *Consultez-nous pour votre devis personnalisé en gestion locative.*
- ✓ *Estimation gratuite de votre bien sur demande.*

Contactez Nessimmo au 06.11.45.47.42 - 03.88.35.22.39 - nessimmo@gmail.com
Retrouvez-nous au 5, avenue des Vosges - 67000 Strasbourg - www.nessimmo67.fr



André NONNENMACHER & FILS

*Maîtres Peintres et Maître Maçon
Location d'échafaudages*



207 AVENUE DE STRASBOURG • BP 40 • 67171 BRUMATH CEDEX

Tél. 03 88 51 10 86 • Fax 03 88 51 83 84

E-MAIL: contact@a-nonnenmacher.com • SITE INTERNET: www.a-nonnenmacher.com

VIDEO FLASH *Reportage & Montage
Post Production
Numérique*

**Le partenaire vidéo
indispensable pour
faire revivre
vos émotions**

*Jean Michel
depuis plus de 20 ans
au coeur de vos événements*

**Mariage
Bar-Mitsva
Henné ...**

Tél. 03 88 39 94 45
Portable. 06 20 36 82 02
jmi@video-flash.fr

4 Rue Sedillot 67000 Strasbourg N° Street : 381 845 015 00027

OCT. 2017	תשרי-חשוון 5778	OCTOBRE 2017
D 1	יא 11	
L 2	יב 12	
Ma 3	יג 13	
Me 4	יד 14	
J 5	טו 15 19h45	Souccoath 1
V 6	טז 16	Souccoath 2
ש 7	יז 17 19h42	Souccoath 3
D 8	יח 18	Souccoath 4
L 9	יט 19	Souccoath 5
Ma 10	כ 20	Souccoath 6
Me 11	כא 21	Hochana rabba
J 12	כב 22 19h32	Chemini Atséreth
V 13	כג 23	Sim'hath Tora
ש 14	כד 24 19h28	Beréchith
D 15	כה 25	
L 16	כו 26	
Ma 17	כז 27	
Me 18	כח 28	
J 19	כט 29	
V 20	ל 30	Rôch 'hôdech
ש 21	א 1 19h14	Nôa'h, Rôch 'hôdech
D 22	ב 2	
L 23	ג 3	
Ma 24	ד 4	
Me 25	ה 5	
J 26	ו 6	
V 27	ז 7	
ש 28	ח 8 19h02	Lékh lekhâ
D 29	ט 9	
L 30	י 10	
Ma 31	יא 11	

NOV. 2017	חשוון-כסלו 5778	NOVEMBRE 2017
Me 1	יב 12	
J 2	יג 13	
V 3	יד 14	
ש 4	טו 15 17h52 Vayyérâ	
D 5	טז 16	
L 6	יז 17	
Ma 7	יח 18	
Me 8	יט 19	
J 9	כ 20	
V 10	כא 21	
ש 11	כב 22 17h42 'Hayyey Sârâ	
D 12	כג 23	
L 13	כד 24	
Ma 14	כה 25	
Me 15	כו 26	
J 16	כז 27	
V 17	כח 28	
ש 18	כט 29 17h34 Thôledôth	
D 19	א 1 Rôch 'hôdech	
L 20	ב 2	
Ma 21	ג 3	
Me 22	ד 4	
J 23	ה 5	
V 24	ו 6	
ש 25	ז 7 17h28 Vayyêtsé	
D 26	ח 8	
L 27	ט 9	
Ma 28	י 10	
Me 29	יא 11	
J 30	יב 12	

DÉC. 2017	נסלר-טבת 5778	DÉCEMBRE 2017
V 1	יג 13	
ש 2	יד 14 17h26 Vayyichla'h	
D 3	טו 15	
L 4	טז 16	
Ma 5	יז 17	
Me 6	יח 18	
J 7	יט 19	
V 8	כ 20	
ש 9	כא 21 17h24 Vayyéchév	
D 10	כב 22	
L 11	כג 23	
Ma 12	כד 24	
Me 13	כה 25 'Hanouka 1	
J 14	כו 26 'Hanouka 2	
V 15	כז 27 'Hanouka 3	
ש 16	כח 28 17h26 Miqéts, 'Hanouka 4	
D 17	כט 29 'Hanouka 5	
L 18	ל 30 'Hanouka 6, Rôch 'hódech	
Ma 19	א 1 'Hanouka 7, Rôch 'hódech	
Me 20	ב 2 'Hanouka 8	
J 21	ג 3	
V 22	ד 4	
ש 23	ה 5 17h29 Vayyigach	
D 24	ו 6	
L 25	ז 7	
Ma 26	ח 8	
Me 27	ט 9	
J 28	י 10 17h25 Jeûne de tèvèth	
V 29	יא 11	
ש 30	יב 12 19h32 Vaye'hi	
D 31	יג 13	

JAN. 2018	טבת-שבט 5778	JANVIER 2018
L 1	קד 14	
Ma 2	טו 15	
Me 3	טז 16	
J 4	יז 17	
V 5	יח 18	
ש 6	יט 19 17h38 Chemôth	
D 7	כ 20	
L 8	כא 21	
Ma 9	כב 22	
Me 10	כג 23	
J 11	כד 24	
V 12	כה 25	
ש 13	כו 26 17h47 Vâêrá	
D 14	כז 27	
L 15	כח 28	
Ma 16	כט 29	
Me 17	א 1 Rôch 'hôdech	
J 18	ב 2	
V 19	ג 3	
ש 20	ד 4 17h56 Bô	
D 21	ה 5	
L 22	ו 6	
Ma 23	ז 7	
Me 24	ח 8	
J 25	ט 9	
V 26	י 10	
ש 27	יא 11 18h06 Bechalla'h, Chira	
D 28	יב 12	
L 29	יג 13	
Ma 30	יד 14	
Me 31	טו 15 Tou Bichvat	

FEV. 2018	שבט-אדר 5778	FÉVRIER 2018
J 1	טז 16	
V 2	יז 17	
ש 3	יח 18 18h17 Yithró	
D 4	יט 19	
L 5	כ 20	
Ma 6	כא 21	
Me 7	כב 22	
J 8	כג 23	
V 9	כד 24	
ש 10	כה 25 18h29 Michpátíme, Cheqálime	
D 11	כו 26	
L 12	כז 27	
Ma 13	כח 28	
Me 14	כט 29	
J 15	ל 30 Rôch 'hódech	
V 16	א 1 Rôch 'hódech	
ש 17	ב 2 18h40 Theroumâh	
D 18	ג 3	
L 19	ד 4	
Ma 20	ה 5	
Me 21	ו 6	
J 22	ז 7	
V 23	ח 8	
ש 24	ט 9 18h49 Thetsavéh, Zákhôr	
D 25	י 10	
L 26	יא 11	
Ma 27	יב 12	
Me 28	יג 13 18h48 Jeûne d'Esther	

MARS 2018	אדר-ניסן		MARS 2018
	5778		
J 1	ד	14	Pourim
V 2	ט	15	Chouchane Pourim
ש 3	טז	16 18h59	Ki thissâ
D 4	י	17	
L 5	יח	18	
Ma 6	יט	19	
Me 7	כ	20	
J 8	כא	21	
V 9	כב	22	
ש 10	כג	23 19h10	Vayyaqhl – Peqoudey, Pârâ
D 11	כד	24	
L 12	כה	25	
Ma 13	כו	26	
Me 14	כז	27	
J 15	כח	28	Yôm Kippour Qâtâne
V 16	כט	29	
ש 17	א	1 19h21	Vayyiqrâ, Rôch 'hôdech, Ha'hôdech
D 18	ב	2	
L 19	ג	3	
Ma 20	ד	4	
Me 21	ה	5	
J 22	ו	6	
V 23	ז	7	
ש 24	ח	8 19h33	Tsav, Hagâdol
D 25	ט	9	
L 26	י	10	
Ma 27	יא	11	
Me 28	יב	12	
J 29	יג	13	Le soir : Bediqath 'Hâmetz
V 30	יד	14	Jeûne des premiers nés
ש 31	טו	15 20h42	Pessa'h 1

1^{er} soir
de l'Omer

AVR. 2018	ניסן-אייר 5778			AVRIL 2018
D 1	טז	16	Pessa'h 2	2 ^e soir de l'Omer
L 2	יז	17	Pessa'h 3	3 ^e soir de l'Omer
Ma 3	יח	18	Pessa'h 4	4 ^e soir de l'Omer
Me 4	יט	19	Pessa'h 5	5 ^e soir de l'Omer
J 5	כ	20	Pessa'h 6	6 ^e soir de l'Omer
V 6	כא	21	Pessa'h 7	7 ^e soir de l'Omer
ש 7	כב	22	20h53 Pessa'h 8	8 ^e soir de l'Omer
D 8	כג	23		9 ^e soir de l'Omer
L 9	כד	24		10 ^e soir de l'Omer
Ma 10	כה	25		11 ^e soir de l'Omer
Me 11	כו	26		12 ^e soir de l'Omer
J 12	כז	27	Yom Hachoa	13 ^e soir de l'Omer
V 13	כח	28		14 ^e soir de l'Omer
ש 14	כט	29	21h05 Chemini	15 ^e soir de l'Omer
D 15	ל	30	Rôch 'hôtech	16 ^e soir de l'Omer
L 16	א	1	Rôch 'hôtech	17 ^e soir de l'Omer
Ma 17	ב	2		18 ^e soir de l'Omer
Me 18	ג	3	Yom hazikârone	19 ^e soir de l'Omer
J 19	ד	4	Yom ha'atmaouth	20 ^e soir de l'Omer
V 20	ה	5		21 ^e soir de l'Omer
ש 21	ו	6	21h16 Thazri'a - Metsôrâ	22 ^e soir de l'Omer
D 22	ז	7		23 ^e soir de l'Omer
L 23	ח	8		24 ^e soir de l'Omer
Ma 24	ט	9		25 ^e soir de l'Omer
Me 25	י	10		26 ^e soir de l'Omer
J 26	יא	11		27 ^e soir de l'Omer
V 27	יב	12		28 ^e soir de l'Omer
ש 28	יג	13	21h27 A'harey môth - Quedôchime	29 ^e soir de l'Omer
D 29	יד	14	Pessa'h chêni	30 ^e soir de l'Omer
L 30	טו	15		31 ^e soir de l'Omer

MAI 2018	אייר-סיון 5778		MAI 2018
Ma 1	טז	16	32 ^e soir de l'Omer
Me 2	יז	17	33 ^e soir de l'Omer
J 3	יח	18	Lag bā'omer
V 4	יט	19	35 ^e soir de l'Omer
ש 5	כ	20 21h38	Emôr
D 6	כא	21	37 ^e soir de l'Omer
L 7	כב	22	38 ^e soir de l'Omer
Ma 8	כג	23	39 ^e soir de l'Omer
Me 9	כד	24	40 ^e soir de l'Omer
J 10	כה	25	41 ^e soir de l'Omer
V 11	כו	26	42 ^e soir de l'Omer
ש 12	כז	27 21h50	Behar – Be'houqôthāï
D 13	כח	28	Yôm Yerouchalayim
L 14	כט	29	45 ^e soir de l'Omer
Ma 15	א	1	Rôch 'hôdech
Me 16	ב	2	47 ^e soir de l'Omer
J 17	ג	3	48 ^e soir de l'Omer
V 18	ד	4	49 ^e soir de l'Omer
ש 19	ה	5 22h01	Bemidbar
D 20	ו	6 22h02	Châvouôth 1
L 21	ז	7 22h04	Châvouôth 2
Ma 22	ח	8	
Me 23	ט	9	
J 24	י	10	
V 25	יא	11	
ש 26	יב	12 22h11	Nâssô
D 27	יג	13	
L 28	יד	14	
Ma 29	טו	15	
Me 30	טז	16	
J 31	יז	17	

JUIN 2018	סיון-תמוז 5778	JUIN 2018
V 1	יח 18	
ש 2	יט 19 22h19 Behaalôtheikhâ	
D 3	כ 20	
L 4	כא 21	
Ma 5	כב 22	
Me 6	כג 23	
J 7	כד 24	
V 8	כה 25	
ש 9	ס 26 22h26 Chela'h lekhâ	
D 10	סז 27	
L 11	סח 28	
Ma 12	סט 29	
Me 13	ל 30 Rôch 'hôdech	
J 14	א 1 Rôch 'hôdech	
V 15	ב 2	
ש 16	ג 3 22h30 Qôra'h	
D 17	ד 4	
L 18	ה 5	
Ma 19	ו 6	
Me 20	ז 7	
J 21	ח 8	
V 22	ט 9	
ש 23	י 10 22h33 'Houqath	
D 24	יא 11	
L 25	יב 12	
Ma 26	יג 13	
Me 27	יד 14	
J 28	טו 15	
V 29	טז 16	
ש 30	יז 17 22h32 Bâlâq	



Répertoire des Annonceurs

■ Achat Or	
Comptoir de l'Or	120
■ Accessoires	
Marianne	96
■ Agences immobilières	
Grumbach	20
Herrmann	155
Nessimmo	164
Schwartz	146
Sobev	108
Socotim	140
■ Agence de Voyages	
My Travel's	28
■ Agencement, décoration, rénovation	
Jung	156
■ Alimentation	
Heumann	140
■ Arts graphiques	
Geiger	176
■ Audit et Conseil	
Est Repro	52
■ Bijouterie-Joaillerie	
Fruhauf	146
Lalique	149
Marianne	96
■ Boulangerie	
Hanau	12
■ Boxes de stockage	
Gmonbox	20
■ Cadeaux	
Lalique Boutique	149
■ Chaises, tables, relaxation, canapé	
La Chaiserie	152
■ Chauffage	
Schierer & Jung	124
■ Chocolatier	
Aux Mille Saveurs	89
Hanau	12
Kubler	4
■ Climatisation	
Schierer & Jung	124
■ Coffres-forts	
Est Repro	52
■ Cristallerie	
Lalique	149
■ Cuisines vente et installation	
Jung	156
■ Décorateur	
Jung	156
■ Éclairage	
Salustra	80
■ Enseignement Privé	
I.F.C.E.	140
ORT	couv
■ Entreprise de Peinture	
André Nonnenmacher & Fils	164
■ Expertise comptable	
LBH Consultant	124
■ Fromages (fabrication de)	
Michaël Zuber	40
■ Gestion documentaire	
Est Repro	52
■ Import-Export	
Michaël Zuber	40
Mondex	5
■ Informatique	
Est-Repro	52
■ Imprimerie	
Geiger	176

<p>■ Installations et fournitures électriques</p> <p>Schierer Jung 124</p> <p>Stahlberger 156</p> <p>■ Librairie</p> <p>Kléber 10</p> <p>La Bouquinette 133</p> <p>■ Librairie spécialisée jeunesse</p> <p>La Bouquinette 133</p> <p>■ Location de salles</p> <p>Villa quai Sturm 32</p> <p>■ Luminaire</p> <p>Salustra 80</p> <p>■ Maroquinerie</p> <p>Ury 156</p> <p>■ Matériel de consommables</p> <p>Cartridge World 145</p> <p>■ Meubles</p> <p>Jung 156</p> <p>La Chaiserie 152</p> <p>■ Mobilier de bureau</p> <p>Est-repro 52</p> <p>■ Monuments funéraires</p> <p>Sattler 60</p> <p>■ Navette aéroport toutes destinations</p> <p>Et toute la Compagnie 120</p> <p>■ Parc d'attractions et de loisirs</p> <p>Parc d'aventure de Brumath 88</p> <p>■ Parqueteurs</p> <p>Dietrich & Fils 136</p> <p>■ Pâtisserie – Confiseries</p> <p>Aux Mille Saveurs 89</p> <p>Hanau 12</p> <p>Kubler 4</p> <p>■ Photocopieurs</p> <p>Est-repro 52</p> <p>■ Pizzeria</p> <p>La Fabrique à Miam 152</p> <p>■ Plats à emporter</p> <p>Aux Mille Saveurs 89</p>	<p>■ Pressing</p> <p>Le Pressing 9</p> <p>■ Prêt-à-Porter (Dames)</p> <p>Marianne 96</p> <p>■ Prêt-à-Porter (hommes)</p> <p>JPCostumes 144</p> <p>■ Produits métallurgiques</p> <p>Sapm 136</p> <p>■ Reportage et montage vidéo</p> <p>Vidéo Flash 164</p> <p>■ Recharge de cartouches</p> <p>Cartridge World 145</p> <p>■ Restaurant</p> <p>La Fabrique à Miam 152</p> <p>■ Retouches</p> <p>Le Pressing 9</p> <p>■ Revêtements de sols</p> <p>Dietrich & Fils 136</p> <p>■ Rideaux-Voilages</p> <p>Jung 156</p> <p>La Chaiserie 152</p> <p>■ Stores - Volets</p> <p>Kim 152</p> <p>■ Tapissier-décorateur</p> <p>Jung 156</p> <p>La Chaiserie 152</p> <p>■ Traiteur</p> <p>Aux Mille Saveurs 89</p> <p>■ Transport</p> <p>Greilsammer 120</p> <p>Stef-Eurofrischfracht 132</p> <p>■ Transport frigorifique</p> <p>Greilsammer 120</p> <p>Stef-Eurofrischfracht 132</p> <p>■ Vaisselle jetable</p> <p>Le Comptoir du Jetable 136</p> <p>■ Viandes en gros</p> <p>Guy Lévy 124</p> <p>■ Vidéo</p> <p>Vidéo Flash 164</p> <p>■ Voilages</p> <p>La Chaiserie 152</p>
---	---



TARIFS POSTAUX POUR ISRAËL

Les envois prioritaires

Poids en g	€	Poids en g	€
0 à 20	1,30	251 à 500	10,40
21 à 100	2,60	501 à 2000	18,20
101 à 250	6,50		

Indicatif international pour Israël : 00972



IMPRIMEUR depuis 1930
PLUS QU'UNE PREMIÈRE IMPRESSION !

- *Conception Graphique*
- *Impression offset & numérique*
- *Stockage & logistique*
- *Packaging*
Conception et Solutions d'emballage



La garantie de l'excellence



ISO 9001
certifié par culture



IMPRIM VERT



Alsace



culture papier



a. Geiger
PACKAGING

10, rue du Girlenhirsch - 67400 ILLKIRCH-GRAFFENSTADEN
Tél. 03 88 66 05 43 - Fax 03 88 67 30 74
Mail : accueil@imp-geiger.fr - Site : www.imp-geiger.fr

Achévé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie **a. Geiger** 
à Illkirch-Graffenstaden - 2017 - Dépôt légal : 3^e trimestre 2017

Vous aussi,
vous pouvez participer
à cette extraordinaire
aventure sioniste
avec le KKL !



- > Acquisition de près de 260.000 ha. de terres.
- > Travaux de terrassement de 1.200 localités à travers le pays.
- > Défrichage de 100.000 ha. de terres agricoles.
- > Plantation de 240 millions d'arbres au rythme de trois millions par an.
- > Développement et entretien de 40.000 ha. de terres à pâturage.
- > Assainissement de cours d'eau pollués.
- > Construction de 250 réservoirs d'eau.
- > Drainage de centaines d'hectares de terres arables pour les besoins de l'agriculture.

LA PREMIÈRE O.N.G. DU PROCHE-ORIENT
reconnue par l'O.N.U. pour son action dans la protection de l'environnement et le développement durable.



- > Travaux de terrassement de sites touristiques et de loisirs qui fournissent des emplois aux immigrants.
- > Construction de 4000 km. de routes et de chemins ruraux.
- > Aménagement d'espaces verts (400 parcs de récréation, aires de détente et de pique-nique).
- > Installation à travers le pays de 400 parcs régionaux qui accueillent chaque semaine des dizaines de milliers de visiteurs.
- > Renforcement du lien entre la jeunesse juive d'Israël et celle de la diaspora, par le biais de programmes éducatifs et pédagogiques dans les écoles, centres aérés et camps de vacances du KKL.

KKL לך לך KKL לך לך KKL לך לך

Le Keren Kayemeth Lelsraël

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

CLASSES DE SECONDES

SECONDES PASSERELLES
SECONDES GÉNÉRALES ET TECHNOLOGIQUES

BAC STI2D

SCIENCES & TECHNOLOGIES DE L'INDUSTRIE
ET DU DÉVELOPPEMENT DURABLE

OPTIONS

CINÉMA AUDIO-VISUEL,
ARTS PLASTIQUES, ARTS DU SPECTACLE

BAC STMG

SCIENCES & TECHNOLOGIES DU
MANAGEMENT ET DE LA GESTION

ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

LES MÉTIERS DE L'OPTIQUE

BTS OL - En formation initiale
BTS OL - Par la voie de l'apprentissage
LICENCE PRO - Métiers de l'Optique & de la Vision

COMMERCE INTERNATIONAL

BTS CI - Commerce International
Référentiel commun Européen

CPGE CLASSES PRÉPARATOIRES AUX GRANDES ÉCOLES

MATH SUP - MPSI
MATH SPÉ - PSI/PSI*

LES MÉTIERS DE L'ART

MANAA - Mise À Niveau en Arts Appliqués
BTS DM - Design de Mode

CAMPUS UNIVERSITAIRE

Résidence garçons - Résidence filles - Restaurant Universitaire agréé CROUS
Activités culturelles et culturelles
Bourses d'État de l'Éducation Nationale et de l'Enseignement Supérieur
Bourses d'études ORT

ORT Strasbourg - 14 Rue Sellénick 67083 STRASBOURG CEDEX
Tél: 03 88 76 74 76 - Fax: 03 88 76 74 74 - Mail: strasbourg@ort.asso.fr

www.strasbourg.ort.asso.fr